N° 233 — Tome LXVI 1er Mars 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



HENRI ALBERT, CHARLES BAUDELAIRE, ALFRED DE BENGOECHEA,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, GUY-CHARLES CROS,
HENRY-D. DAVRAY, CHARLES DERENNES, GEORGES EEKHOUD,
HENRY GAUTHIER-VILLARS, E. GOMEZ-CARRILLO, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH,
PAUL LOUIS, AUGUSTE MARGUILLIER, H. MESSET, ALFRED MORTIER,
JEAN NOREL, DOCTEUR ALBERT PRIEUR, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, WANDA DE SACHER-MASOCH, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

—

N° 233. — 1er MARS 1907

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'ESPRIT ET LE STYLE
DE M. VILLEMAIN

—

[« L'article sur Villemain, dont Baudelaire m'avait parlé plusieurs fois et que je croyais achevé, n'est qu'un squelette. C'est dommage, car il y avait là de quoi intéresser, mais on ne pourrait le publier qu'avec des récitatifs... »

«... J'ai retrouvé encore, dans les papiers, *deux plans d'articles intéressants*, un sur Chenavard, assez avancé, l'autre sur Réthel, pure carcasse. Mais ses articles monstres, comme le *Villemain* et la *Lettre à Janin*, pourraient être donnés (comme aussi le *projet de préface des Fleurs*), dans le volume intime... »

Je cueille ces deux citations dans les lettres (inédites) que Charles Asselineau, préparant l'*Edition complète* des Œuvres de Charles Baudelaire, écrivait à son ami Poulet-Malassis. Des *reliquiæ* qu'il y mentionne, le *Projet de préface des Fleurs*, la *Lettre à Jules Janin* pour l'un de ses deux textes—j'ai donné l'autre dans *le Gil Blas* du 4 février 1906, — ont été publiés par M. Eugène Crépet dans son *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes et Correspondances inédites;* pour les plans d'articles sur Chenavard et Réthel, je n'en sais rien ; quant au *Villemain*, le voici ; j'en ai trouvé le manuscrit, — une copie, — dans les papiers de mon père. M. Eugène Crépet l'avait reçu en cadeau de M. Maurice Tourneux, et celui-ci le tenait lui-même des héritiers de Poulet-Malassis, lequel, en avisé collectionneur, s'était fait donner, à la mort du poète ami, nombre de papiers importants.

En entrant dans ces détails, j'ai cédé à la bonne fortune, si rarement offerte, de suivre une pièce rare de mains en mains, plutôt que je n'ai tâché à prouver l'authenticité du Villemain, car, sur ce point, il ne saurait y avoir doute. Si les pages qu'on va lire ne constituent guère qu'un embryon d'article, si l'on y voit plus de citations, — de

récitatifs, pour parler comme Asselineau,— que de texte critique, on y rencontre cependant quelques sentences comme : *la haine d'un homme médiocre est toujours une haine immense*, ou quelques images comme : *Saharah d'ennui, avec des oasis d'horreur*, qui suffiraient à révéler Baudelaire et sa griffe ; on y reconnaît, marqués çà et là, les attributs les plus familiers de son génie et de son caractère : son horreur de l'esprit universitaire, son passionné respect pour l'art d'écrire, sa morale altière qui dénie au troupeau le droit de juger les pasteurs,— et jusqu'aux sympathies de son cœur : à propos de politique, ne va-t-il pas invoquer le sentiment de Sainte-Beuve ? Enfin, à toutes les lignes, on y relève l'analyse méticuleuse du casuiste, l'intransigeance autoritaire du rhéteur, mûri à l'école de Joseph de Maistre, dont se doublait le poète de *l'Invitation au Voyage*.

Quant à la date où il faut placer ce manuscrit, c'est sûrement 1862. Le lecteur remarquera, dans la CONCLUSION, ce significatif alinéa :

« *S'il* (Villemain) *était modeste...; mais puisqu'il fait le méchant...* »

Point n'est besoin de rencontrer, quelques lignes plus loin, le nom du « petit de Broglie » pour percer au clair l'allusion. Cet alinéa, à lui seul, daterait l'article : c'est en décembre 1861 que le poète des *Fleurs* s'était porté candidat à l'Académie Française (contre le prince de Broglie), et l'on se rappelle les singuliers et peu amènes propos qu'il avait échangés, à cette occasion, avec le Secrétaire perpétuel. En voici d'ailleurs un échantillon, que j'extrais de la *Revue anecdotique* :

M. VILLEMAIN. — Vous vous présentez à l'Académie, Monsieur ; combien avez-vous de voix ?

M. BAUDELAIRE. — M. le Secrétaire perpétuel n'ignore pas, non plus que moi, que le règlement interdit à MM. les académiciens de promettre leurs voix. Je n'aurai donc aucune voix jusqu'au jour où, sans doute, on ne m'en donnera pas une.

M. VILLEMAIN, *avec insistance*. — Je n'ai jamais eu d'originalité, moi, Monsieur.

M. BAUDELAIRE, *avec insinuation*. — Monsieur, qu'en savez-vous ?

L'indulgence n'était point qualité dominante chez Baudelaire ; ses lettres nous prouvent que l'accueil de l'illustre académicien l'avait piqué au vif ; par exemple il écrit à Sainte-Beuve, sur la fin de janvier 1862 :

« Il faudra bien que ce terrible rhéteur, cet homme si grave et si peu aimable, lise ma lettre ; cet homme qui prêche en causant avec la physionomie et la solennité (mais non pas avec la bonne foi) de Mlle Lenormand. J'ai vu cette demoiselle en robe de professeur, ramassée dans son fauteuil, comme un Quasimodo, et elle avait sur M. Villemain l'avantage d'une voix très sympathique. »

Il y a donc tout lieu de croire que, sitôt ses tribulations de candidat terminées, Baudelaire songea à user de représailles envers ceux qui les lui avaient rendues particulièrement pénibles. Disons-le à sa justification d'ailleurs : il pouvait, sans trahir la cause littéraire, s'attaquer à l'œuvre du Secrétaire perpétuel : le peu qu'il en reste aujourd'hui témoigne à quel point la réputation de Villemain dépassait sa valeur.

Cependant, pour vraisemblable qu'elle soit, l'attribution de ce manuscrit à l'année 1862 ne resterait qu'une hypothèse, ne fût-elle corroborée par plusieurs autres éléments de preuve que j'ai trouvés notamment dans une lettre, encore inédite, du poète à son cher « Coco-Malperché ».

— « Houssaye imprimera le *Villemain* et les *Poèmes en prose*, » spécifie Baudelaire. Cette lettre ne porte pas de millésime, mais l'auteur y mentionne encore que les *Idées de M*me *Charbonneau* viennent d'être réunies en un volume, et c'est en 1862 que parut le livre de Pontmartin, et que, le 26 août, *la Presse* commençait la publication des *Petits poèmes*. Le « Villemain » n'est donc pas postérieur à 1862 ; or, il ne lui est pas antérieur non plus, puisqu'on y trouve mentionnés les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, parus seulement à cette date.

Je dois donc pouvoir conclure que, sur ce point encore, aucun doute n'est possible. — JACQUES CREPET.

Ventosa isthæc et enormis loquacitas.

Des mots, des mots, des mots !

La littérature mène à tout, pourvu qu'on la quitte à temps. (Paroles de traître.)

DÉBUT

J'aspire à la douleur. — J'ai voulu lire Villemain. — Deux sortes d'écrivains, les dévoués et les traîtres. — Portrait du vrai critique. — Métaphysique. — Imagination.

Villemain n'écrivant que sur des thèmes connus et possédés de tout le monde, nous n'avons pas à rendre compte de ce qu'il appelle ses œuvres. Prenons simplement les thèmes qui nous sont plus familiers et plus chers et voyons s'il les a rajeunis, sinon par l'esprit philosophique, au moins par la nouveauté d'expressions pittoresques.

CONCLUSION

Villemain, auteur aussi inconnu que consacré. Chaque écri-

vain représente quelque chose plus particulièrement : Chateaubriand ceci, Balzac cela, Byron cela, Hugo cela ; — Villemain représente l'inutilité affairée et hargneuse comme celle de Thersite [A] (1). Sa phrase est bourrée d'inutilités ; il ignore l'art d'écrire une phrase, comme l'art de construire un livre [B]. Obscurité résultant de la diffusion et de la profusion.

S'il était modeste;..... — mais puisqu'il fait le méchant.....

Anecdotes à citer.

HABITUDES D'ESPRIT

« On les a parodiés depuis (les mouvements populaires) — (p. 477. *Tribune*) [C].

La Révolution de 1830 fut donc bonne, celle de Février mauvaise. (!)

Citer le mot de Sainte-Beuve profond dans son scepticisme. Il dit, avec une légèreté digne de la chose en parlant de 1848 : «................ » (2).

Ce qui implique que toutes les révolutions se valent et ne servent qu'à montrer l'opiniâtre légèreté de l'humanité.

Chez Villemain, allusions perpétuelles d'un homme d'Etat sans ouvrage.

C'est sans doute depuis qu'il ne peut plus être ministre qu'il est devenu si fervent chrétien [D].

Il veut toujours montrer qu'il est bien instruit de toute l'histoire de toutes les familles. Ragots, cancans, habitudes emphatiques de laquais parlant de ses anciens maîtres et les trahissant quelquefois. La vile habitude d'écouter aux portes.

Il parle quelque part avec attendrissement des « opulentes fonctions ».

Goût de servilité jusque dans l'usage immodéré des capitales : « L'Etat, le Ministre, etc., etc... »

Toute la famille d'un grand fonctionnaire est sainte, et

(1) Plusieurs phrases de ce manuscrit constituent de simples variantes ; d'autre part, le chapitre CITATIONS complète souvent des passages mentionnés succinctement dans le texte critique ou concourt à l'explication des jugements que l'auteur y porte. Enfin, deci delà, se trouvent mêlés des *exemples* que Baudelaire n'entendait à coup sûr pas placer dans la même catégorie. Au groupement peut-être hasardeux du copiste, je n'ai pas voulu substituer un groupement qu'on pourrait juger arbitraire; mais afin d'introduire un peu d'ordre dans ces notes, j'ai marqué de la même lettre les passages qui, indiscutablement, doivent être rapprochés.

(2) S'agit-il ici d'un propos écrit ou parlé de Sainte-Beuve? — On trouvera dans les *Cahiers de Sainte-Beuve*, publiés par M. Troubat, quelques réflexions du maître-critique sur la Révolution de 1848.

jamais la femme, le fils, le gendre ne sont cités sans quelque opposition favorable, servant à la fois à témoigner du culte de l'auteur et à arrondir la phrase.

Véritables habitudes d'un maître de pension qui craint d'offenser les parents.

Contraste, plus apparent que réel, entre l'attitude hautaine de Villemain dans la vie et son attitude d'historien, qui est celle d'un chef de bureau devant une Excellence.

Citateur automate qui a appris pour le plaisir de citer, mais ne comprend pas ce qu'il récite.

Raison *profonde* de la haine de Villemain contre Chateaubriand, le grand seigneur assez grand pour être cynique. (Articles du petit de Broglie.) La haine d'un homme *médiocre* est toujours une haine *immense*.

PINDARE

(*Essais sur le génie de Pindare et sur le génie lyrique*.)

Encore les tiroirs, les armoires, les cartons, les distributions de prix, l'herbier, les collections d'un écolier qui ramasse des coquilles d'huîtres pour faire le naturaliste. Rien, absolument rien, pour *la poésie lyrique anonyme*, et cela dans un Essai sur la poésie lyrique !

Il a pensé à Longfellow, mais il a omis Byron, Barbier et Tennyson, sans doute parce qu'un professeur lui inspire toujours plus de tendresse qu'un poète.

Pindare, dictionnaire, compendium, non de l'esprit lyrique, mais des auteurs lyriques connus de lui, Villemain.

VILLEMAIN HISTORIEN

Narbonne, *Chateaubriand*, prétextes pour raconter l'histoire du temps, c'est-à-dire pour satisfaire ses rancunes. Petite méthode, en somme; méthode d'impuissant cherchant une originalité.

Les discours à la Tite-Live. Napoléon au kremlin devient aussi bavard et prétentieux que Villemain.

Villemain se console de ne pas avoir fait de tragédies. Habitudes de tragédie. Discours interminables à la place d'une conversation. Dialogues en tirades, et puis toujours des *confidents*. Lui-même, confident de Decaze et de Narbonne, comme Narbonne de Napoléon.

(Voir la fameuse anecdote de trente pages sur la terras[se] de Saint-Germain [F]. L'anecdote du général Foy à la So[r]bonne et chez Villemain (1). Bonnes phrases à extraire, Vi[l]lemain lui montre *ses versions*.)

ANALYSE RAPIDE DE L'ŒUVRE DE VILLEMAIN

Cours de littérature. Banal compendium digne d'un pro[o]fesseur de rhétorique. Les merveilleuses parenthèses du sténo[o]graphe. « Applaudissements, Emotion, Applaudissements ré[i]térés, Rires dans l'auditoire. » — Sa manière de juger Josep[h] de Maistre et Xavier de Maistre. Le professeur servile, au lie[u] de rendre justice philosophique à Joseph de Maistre, fait s[a] cour à l'insipide jeunesse du quartier latin. (Cependant l[a] parole l'obligeait alors à un style presque simple.)

Lascaris, *Cromwell*. Nous serons généreux ; nous ne feron[s] que citer et passer.

Souvenirs contemporains, *les Cent jours*, *Monsieur d[e] Narbonne*. Villemain a une manie vile : c'est de s'appliquer [à] faire voir qu'il a connu des gens importants.

Que dirons-nous du *Choix d'études ?* Fastidieuses distribu[u]tions de prix et Rapports en style de préfecture sur les con[n]cours de l'Académie française.

Voir ce que vaut son *Lucain* [G].

La Tribune française (2), c'est, dans une insupportabl[e] phraséologie, le compte-rendu des *Mémoires d'outre-tombe* assaisonné d'un commentaire de haine et de médiocrité [H].

SA HAINE CONTRE CHATEAUBRIAND

[E] C'est bien la jugeotte d'un pédagogue, incapable d'ap[p]précier le grand gentilhomme des décadences, qui veut retour[r]ner à la vie sauvage.

A propos des débuts de Chateaubriand au régiment, il lu[i] reproche son goût de la parure. Il lui reproche l'inceste comm[e] source du génie [I]. Eh ! que m'importe à moi la source, si j[e] jouis du génie !

Il lui reproche plus tard la mort de sa sœur Lucile. Il lu[i] reproche partout son manque de sensibilité. Un Chateaubrian[d]

(1) On la trouve dans *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*.
(2) Lire : *Tribune moderne*.

n'a pas la même forme de sensibilité qu'un Villemain. Quelle peut être la sensibilité du Secrétaire perpétuel?

(Retrouver la fameuse apostrophe à propos de la mort de Mme de Beaumont) (1).

Le sédentaire maître d'école trouve singulier que le voyageur se soit habillé en sauvage et en coureur des bois [E]. Il lui reproche son duel de célébrité avec Napoléon [J]. Eh bien! n'était-ce pas là aussi une des passions de Balzac? Napoléon est un substantif qui signifie domination, et règne pour règne; — quelques-uns peuvent préférer celui de Chateaubriand à celui de Napoléon.

(Revoir le passage sur le rajeunissement littéraire) [K]. Grande digression à effet, qui ne contient rien de neuf et ne se rattache à rien de ce qui précède ni à rien de ce qui suit.

Comme échantillon de détestable narration, véritable amphigouri, revoir la Mort du duc de Berry [L].

Revoir la fameuse citation relative à la cuistrerie, qui lui inspire tant d'humeur [M].

RELATIVEMENT A SON TON EN PARLANT DE CHATEAUBRIAND

[E] Les Villemain ne comprendront jamais que les Chateaubriand ont droit à des immunités et à des indulgences auxquelles tous les Villemain de l'humanité ne pourront jamais aspirer.

Villemain critique surtout Chateaubriand pour ses étourderies et son *mauvais esprit* de conduite, critique digne d'un pied plat qui ne cherche dans les lettres que le moyen de parvenir. (Voir l'épigraphe.)

Esprit d'employé et de bureaucrate, morale de domestique.

(1) V. *la Tribune moderne*, p. 136.

Les Citations ne reproduisent pas le passage. — Chateaubriand, repassant par Rome quelques mois après la mort de Mme de Beaumont, écrivait à son ami Louis de Fontanes la belle lettre que l'on sait; cédant à la séduction des ruines, si puissante sur son esprit, enivré par cette poésie de la tombe qu'il sentit et traduisit mieux qu'aucun, il s'élevait au-dessus de sa propre douleur pour s'écrier, impersonnellement : « Avec quel charme ne passera-t-il pas [l'étranger] du tombeau de Cécilia Métella au cercueil d'une femme infortunée! »

Et voici l'apostrophe dont Villemain, rapportant ces paroles, les flétrissait, — « la fameuse apostrophe » dont parle Baudelaire :

« Mais pour nous, hommes vulgaires, chez qui l'imagination ne domine pas le cœur et la pensée, ni Métella, ni Cornelia, ni toutes les ombres romaines ne sauraient nous faire trouver, je ne dis pas un charme, mais une consolation sur la pierre sépulcrale de notre amie récemment pleurée. »

Pour taper sur le ventre d'un colosse, il faut pouvoir hausser.

Villemain, mandragore difforme s'ébréchant les dents s un tombeau.

[A] Toujours criard, affairé sans pensées, toujours méco tent, toujours délateur, il a mérité le surnom de *Thersite la littérature.*

[H] *Les Mémoires d'outre-tombe* et *la Tribune françai* lus ensemble et compulsés page à page forment une harmor à la fois grandiose et drôlatique. Sous la voix de Chatea briand, pareille à la voix des grandes eaux, on entend l'éte nel grognement en sourdine du cuistre envieux et impuissan

Le propre des sots est d'être incapables d'admiration et n'avoir pas de déférence pour le mérite, surtout quand il e pauvre. (*Anecdote du numéro 30.*)

Villemain est si parfaitement incapable d'admiration qu lui, qui est à mille pieds au-dessous de la Harpe, appel M. Joubert *le plus ingénieux des amateurs plutôt que vér table artiste.*

Si l'on veut une autre preuve de la justesse d'esprit de Vi lemain et de sa conscience dans l'examen des livres, je raco terai *l'anecdote de l'arbre Thibétain* (1).

HABITUDES DE STYLE ET MÉTHODE DE PENSÉE

Villemain obscur, pourquoi? Parce qu'il ne pense pas.

Horreur congéniale de la clarté, dont le signe visible est so amour du style allusionnel.

[B] La phrase de Villemain, comme celle de tous les bavard qui ne pensent pas (ou des bavards intéressés à dissimule leur pensée, avoués, boursiers, hommes d'affaires, mondains) commence par une chose, continue par plusieurs autres, et fi nit par une qui n'a pas plus de rapport avec les précédente que celles-ci entre elles. D'où ténèbres. Loi du désordre.

Sa phrase est faite par aggrégation, comme une ville résul- tat des siècles et toute phrase doit être en soi un monument bien coordonné, l'ensemble de tous ces monuments formant la ville qui est le Livre.

(1) A lire toute l'œuvre de Villemain, j'aurais eu chance sans doute d'élucider ces deux allusions ; je confesse n'en avoir pas eu le courage.

(Chercher des échantillons au crayon rouge dans les cinq volumes qui me restent.)

Phraséologie toujours vague; les mots tombent, tombent de cette plume pluvieuse, comme la salive des lèvres d'un gâteux bavard ; phraséologie bourbeuse, clapoteuse, sans issue, sans lumière, marécage obscur où le lecteur impatienté se noie.

Style de fonctionnaire, formules de préfet, amphigouri de maire, rondeur de maître de pension.

Toute son œuvre, distribution de prix.

Division du monde spirituel et des talents spirituels en catégories qui ne peuvent être qu'arbitraires, puisqu'il n'a pas l'esprit philosophique [K].

ÉCHANTILLONS DE STYLE ACADÉMIQUE ET INCORRECT

A propos des Chénier : « J'en jure par le cœur de leur mère. »

Dans la Tribune française, *page 158 :* « Dans les jardins de l'Alhambra... »

Page 154 : « L'ambassadeur lui remit ... (1). »

Décidément c'est un Delille en prose. Il aime la femme (2) habillée comme les vieillards.

(Dans le récit de la mort du duc de Berry, retrouver la phrase impayable sur les deux filles naturelles du Duc) [N].

Les deux disgraciés de l'Empire s'étaient communiqué une protestation plus vive dans le cœur de la femme, qui, plus faible, se sentait plus opprimée [O].

A propos de Lucien, ne trouvant pas dans les épreuves du *Génie du Christianisme* ce qu'il y cherchait, le chapitre des *Rois athées*, Villemain dit : « *Le reste le souciait peu* » [P].

Les landes préludant aux savanes. Sans doute à propos de René, qui n'est pas encore voyageur [Q].

(1) Je restitue les passages, qu'on ne trouve pas aux CITATIONS : « Dans les jardins de l'Alhambra, une amitié trop tendre, semblable à celle qu'au douzième siècle on expiait par un voyage en Terre Sainte, était venue attendre le nouveau et plus faible pénitent, au retour de sa mission. »

« Au départ de Chateaubriand pour l'Egypte, l'ambassadeur lui remit force lettres de recommandation et *fefta* protecteurs ; il y joignit un choix des plus saines et des plus délicates provisions de voyage, que fournisse le climat de l'Orient, ou que sache préparer l'industrie de l'Europe. »

(2) C'est *femme* que donne le manuscrit, mais c'est *forme*, sans doute, qu'il faut lire.

« Les molles voluptés d'un climat enchanteur. »

« J'enfonçais dans les sillons de ma jeune mémoire... [R].

« Dans ma mémoire de tout jeune homme, malléable et co lorée, comme une lame de daguerréotype sous les rayons d jour... » (*Les Cent Jours.*)

(Si la mémoire est malléable, la lame ne l'est pas, et la lam ne peut être colorée qu'après l'action des rayons.)

« La circonspection prudente... » (Bel adjectif, — et bie d'autres exemples. Pourquoi pas la prudence circonspecte ?

« Au milieu des salons d'un élégant hôtel du faubourg Saint Honoré... »

« La Bédoyère, le jeune et infortuné colonel... » (Style d théâtre de Madame.)

« *Un des plus hommes de bien* de l'Empire, le comte Mol lien... » (Jolie préciosité. *Homme de bien*, est-il substantif o adjectif ?)

« L'arrivée de Napoléon au galop d'une rapide calèche... (Style automatique, style Vaucanson.)

Exemple de légèreté académique : — Page 304 du *Cour de Littérature française* (1830). — A propos du quinzièm siècle il dit : « ... avec la légèreté de ce temps... » et page 30 il dit : « Souvenons-nous des habitudes du moyen-âge, temp de corruption bien plus que d'innocence. »

Exemple de style académique consistant à dire difficilement les choses simples et faciles à dire : « Beaumarchais.... pré-ludant (*quel amour de préludes !* [Q]) par le *malin éclat* du scandale privé à la toute puissance des grands scandales politi-ques.. Beaumarchais l'auteur *du* Figaro, et en même temps, par une des singularités de sa vie, reçu dans la *confiance fa-milière* et *l'intimité musicale des pieuses* filles de Louis XV. » (*Monsieur de Narbonne.*)

(*Pieuses* a pour but de montrer que Villemain sait l'histoire ; le reste de la phrase veut dire qu'avant d'être célèbre par ses comédies et par ses mémoires) Beaumarchais donnait aux filles du roi des leçons de clavecin.

A travers tout cela, une pluie germanique de capitales, digne d'un petit fonctionnaire d'un grand-Duché.

Bon style académique encore : « Quelquefois aussi, sous la *garde savante* de M. de Humboldt (*ce qui veut dire sans*

doute que M. de Humboldt était un garde du corps très savant), elle (Mme de Duras) s'avançait, *royalisme à part* (*son royalisme ne s'avançait donc pas avec elle*) jusqu'à l'observatoire, pour écouter la brillante parole et les belles expositions astronomiques de M. Arago... (*M. de Feletz.*)

(Cette phrase prouve qu'il y a une astronomie républicaine vers laquelle ne s'avançait pas le royalisme de Mme de Duras.)

ÉCHANTILLONS DE STYLE ALLUSIONNEL [S]

« Souvent, dix années plus tard, à une époque heureuse de Paix et de Liberté politiques (*Capitales très constitutionnelles*) dans cet hôtel du faubourg Saint-Honoré, *élégante demeure*, aujourd'hui disparue en juste expiation d'un funeste souvenir domestique, j'ai entendu le général Sébastiani... » (*Monsieur de Narbonne.*)

(Jolie allusion à un assassinat commis par un Pair de France libertin, sur sa fastidieuse épouse, pour parler le charabia Villemain.)

« Les peintures d'un éloquent témoin n'avaient pas encore popularisé ce grand souvenir. (*Ney en Russie, à propos de son procès.*) Pourquoi ne pas dire tout simplement : « le livre de M. de Ségur n'avait pas encore paru ? »

« La royale Orpheline de 93. » Cela veut dire la Duchesse d'Angoulême.

« Une plume fine et délicate... » devinez. C'est M. le duc de Noailles ; on nous en instruit dans une note, ce qui d'ailleurs était nécessaire.

« Une illustre compagnie... » En note avec renvoi : « L'Académie française. »

Et, s'il parle de lui-même, croyez qu'il en parlera en style allusionnel ; il ne peut pas moins faire que de se jeter un peu d'amphigouri dans le visage. (*Voir la phrase par laquelle il se désigne dans l'affaire Decazes*) [T]. (*Voir la phrase sur Victor Hugo, à propos de Jersey*, écrite dans ce style académique allusionnel dont toute la finesse consiste à fournir au lecteur le plaisir de deviner ce qui est évident) [U].

SUPPLÉMENT A LA CONCLUSION

Il est comique involontairement et solennel en même temps

comme les animaux : singes, chiens et perroquets. Il particip
des trois.

[D] Villemain, chrétien depuis qu'il ne peut plus être minis-tre, ne s'élèvera jamais jusqu'à la charité (Amour, Admira-tion).

La lecture de Villemain, Saharah d'ennui, avec des oasis d'horreur, qui sont les explosions de son odieux caractère !

Villemain, Ministre de l'Instruction publique, a bien s prouver son horreur pour les lettres et les littérateurs.

Extrait de la *Biographie pittoresque des Quarante, par le portier de la Maison* (1). « Quel est ce loup-garou, à la chevelure en désordre, à la démarche incertaine, aux vête-ments négligés ? C'est le dernier des nôtres par ordre alpha-bétique, mais non pas par rang de mérite, c'est M. VILLEMAIN. Son *Histoire de Cromwell* donnait plus que des espérances. Son roman de *Lascaris* ne les a pas réalisées. Il y a deux hommes dans notre professeur, l'écrivain et le pensionnaire du Gouvernement. Quand le premier dit : marchons, le second lui crie : arrêtons-nous ; quand le premier enfante une pensée généreuse, le second se laisse affilier à la confrérie des bonnes lettres. Où cette funeste condescendance s'arrêtera-t-elle ? Il y a si près du Collège de France à Montrouge ! Il est si difficile de se passer de place, lorsque, depuis longtemps, on en rem-plit une... et puis M. l'abbé, Mme la marquise, Son Excellence, les truffes, le champagne, les décorations, les réceptions, les dévotions, les affiliations... Et voilà ce que c'est. »

Hélas ! voilà tout ce que c'est.

VIEILLE ÉPIGRAMME

Quelle est la main la plus vile
De Martainville ou de Villemain ?
Quelle est la plus vile main
De Villemain ou de Martainville ?

CITATIONS

A propos de Lucain [G]

Son génie, qu'une mort funeste devait arrêter si vite, n'eut que le temps de montrer de la grandeur, sans naturel et sans vérité : car

(1) On sait que le portier de la maison s'appelait J. Méry, A. Barthélemy et Léon Vidal.

e goût de la simplicité appartient rarement à la jeunesse ; et dans es arts, le naturel est presque toujours le fruit de l'étude et de la naturité.

Plusieurs conjurés furent arrêtés et mis à la torture : ils révélèrent leurs complices. Seule la courtisane Epicharis fut invincible à a douleur, montrant ce que, dans la faiblesse de son sexe et dans la ionte de sa vie, un sentiment généreux, l'horreur du crime, pouvait lonner de force et de dignité morale.

Le titre de sa gloire, l'essai et tout ensemble le trophée de son génie, c'est *la Pharsale*, ouvrage que des beautés supérieures ont protégé contre d'énormes défauts. Stace, qui, nous l'avons dit, a célébré la muse jeune et brillante de Lucain et sa mort prématurée, n'hésite point à placer *la Pharsale* au-dessus des *Métamorphoses* d'Ovide ; et presque à côté de Virgile. Quintilien, juge plus éclairé, reconnaît dans Lucain un génie hardi, élevé, et l'admet au rang des orateurs plutôt que des poètes : distinction que lui inspiraient le nombre et l'éclat des discours semés dans le récit de Lucain, et où sont exagérés trop souvent les défauts mêmes attachés à sa manière...

Les écrivains français l'ont jugé diversement. Corneille l'a aimé jusqu'à l'enthousiasme. Boileau l'approuvait peu et lui imputait à la fois ses propres défauts et ceux de Brébeuf, son emphatique interprète.

En dépit des hyperboles et des raisonnements de Marmontel, *la Pharsale* ne saurait être mise au rang des belles productions de la muse épique. Le jugement des siècles est sans appel.

RAPPORTS ACADÉMIQUES

Ce qu'il y a d'amusant (mot bizarre à propos de Villemain) dans les rapports académiques, c'est l'étonnante conformité du style baveux, melliflu, avec les noms des concurrents récompensés, et le choix des sujets. On y trouve *l'Algérie ou la civilisation conquérante, la Colonie de Mettray, la découverte de la vapeur*, sujets lyriques proposés par l'Académie et d'une nature essentiellement excitante.

On y trouve aussi des phrases de cette nature : « Ce livre est une bonne œuvre pour les âmes, » à propos d'un roman composé par un ministre protestant. Pouah !

On rencontre, parmi les couronnés, le nom de ce pauvre M. Caro, qui ne prendra jamais, je l'espère, pour épigraphe de ses compositions académiques ce mot de saint Jean : « *Et verbum caro factum est,* » car lui et le verbe me semblent passablement brouillés.

On se heurte à des phrases comme celle-ci, qui représen bien une des maladies de M. Villemain, laquelle consiste accoupler des mots qui jurent; quand il ne fait pas de plé nasmes, il commet des désaccords : [V] « Cette profusion gloire (celle de l'industrie et des arts) n'est jamais applicab dans le domaine sévère et difficile des lettres. »

CITATIONS

[C] Que, devant cette force du nombre et de l'enthousiasme, Roi opiniâtre et faible, un Ministère coupable et troublé n'aient ni agir ni céder à temps; qu'un Maréchal, malheureux à la guer et dans la politique, funeste par ses défections et ses services, n'a pu rien sauver du désastre, même avec une Garde si dévouée et brave, mais de bonne heure affaiblie par l'abandon d'un régiment ligne; ce sont là des spectacles instructifs pour tous. On les a par diés depuis. Une émeute non repoussée, une marée montante cette tourbe d'une grande ville a tout renversé devant elle, comm l'avait fait, dix-huit ans auparavant, le mouvement d'un peup blessé dans ses droits. Mais le premier exemple avait offert un cara tère particulier qui en fit la grandeur. C'était un sentiment d'honne public soulevé contre la trahison du Pouvoir. (*Tribune modern* p. 477.)

[R] On sortit des tribunes pendant la remise de la séance. courus au Jardin du Luxembourg, dans le coin le plus reculé, méd ter avec moi-même ce que je venais d'entendre, et, le cœur tout ém j'enfonçais dans les sillons de ma jeune mémoire ces paroles de deu héroïque et de colère injuste peut-être, que j'avais senties amèr comme la mort. (*Journée du 22 juin 1815. Les Cent Jour* p. 315.)

[Q] Bien des années après, il a peint encore ce printemps de Bretagne sauvage et fleurie, avec une grâce qu'on ne peut ni oublie ni contrefaire. Nul doute que, dès lors, aux instincts énergiques d naissance, à la liberté et à la rudesse des premiers ans, aux émotion sévères et tendres de la famille, aux sombres sourcils du père, au éclairs de tendresse de la mère, aux sourires de la plus jeune sœu ne vinssent se mêler, chez cet enfant, les vives images de la natur le frémissement des bois, après celui des flots, et l'horizon désert diapré de mille couleurs de ces landes bretonnes préludant aux sava nes de l'Amérique. (*Tribune moderne*, p. 9.)

[M] Mais faut-il attribuer à ces études, un peu rompues et capr cieuses, l'avantage dont triomphe quelque part l'illustre écrivain pour s'élever au-dessus même de sa gloire plus chère et se sépare entièrement de ceux qu'il efface? « Tout cela, joint à mon genr

d'éducation, dit-il, à une vie de soldat et de voyageur, fait que je n'ai pas senti mon pédant, que je n'ai jamais eu l'air hébété ou suffisant, la gaucherie, les habitudes crasseuses des hommes de lettres d'autrefois, encore moins la morgue, l'assurance, l'envie et la vanité fanfaronne des nouveaux auteurs.

C'est beaucoup se ménager en maltraitant tout le monde. (*Tribune moderne*, p. 11.)

[I]Un chapitre des *Mémoires*, non moins expressif et non moins vrai que bien des pages de René, a gravé pour l'avenir cet intérieur de famille un peu semblable aux voûtes souterraines du vieux château sombre et glacial, où fermentait, à son insu, l'âme du poète dans la solitude et l'inaction, entre une mère distraite de la tendresse par la piété, fatiguée du joug conjugal, que cette piété n'allégeait pas, une sœur, trop tendre, ou trop aimée, mais dont la destinée semblait toujours être de ne trouver, ni le bonheur dans le monde, ni la paix dans la retraite, et enfin ce père, dont la sévérité, la hauteur tyrannique et le froid silence s'accroissaient avec les années. (*Tribune moderne*, p. 14.)

Lui-même, dans ses Mémoires, a peint de quelques traits, avec une brièveté *rapide* et *digne*, ce que ce tableau domestique offrait de plus touchant et de plus délicat. Sa réserve, cette fois, était comme une expiation de ce que son talent d'artiste avait voulu laisser trop entrevoir, dans la création originale de René. Ce ne fut pas seulement la malignité des contemporains, ce fut l'orgueil du peintre qui permit cette profane allusion. Sous la fatalité de ce nom de René, que l'auteur se donne, comme à son héros, et en souvenir de cet éclat de regard, de ce feu de génie, que la sœur, trop émue, admirait dans son frère, une indiscrète rumeur a longtemps redit que le premier *chef-d'œuvre littéraire* de M. de Chateaubriand avait été la confidence d'un funeste et premier amour.

L'admiration pour le génie, le respect de la morale aiment à lire un autre récit tout irréprochable du sentiment du jeune poète. (*Tribune moderne*, p. 15.)

Vingt-cinq ans plus tard, toujours très philosophe, il [M. de Pommereuil] fut préposé en chef à l'inquisition impériale sur les livres; on sait, avec quelle minutieuse et rude tyrannie! (*Tribune moderne*, p. 24.)

Viens de bonne heure, tu feras le mien.

Mêlé d'ailleurs à des *hommes de lettres, ou de parti* qui prisaient peu *les Vœux d'un solitaire* et la philanthropie candide de l'auteur, M. de Chateaubriand étudia plus Bernardin de Saint-Pierre qu'il ne l'a loué, et peut-être, dans sa lutte avec ce rare modèle, devait-il, par là même, ne pas échapper au danger d'exagérer ce qu'on imite et de

trop prodiguer les couleurs qu'on emprunte. (*Tribune moderne*, p. 37.)

[E] J'allais d'arbre en arbre, a-t-il raconté, me disant : Ici plus de chemins, plus de ville, plus de monarchies, plus de rois, plus d'hommes; et, pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté qui faisaient enrager mon guide, lequel, dans son âme, me croyait fou. Je ne sais; mais je crains que dans ce sentiment si vif des droits originels et dans ces actes de volonté sans nom, il n'y eût surtout une réminiscence des rêveries anti-sociales de Rousseau et de quelques pages d'Emile. Le grand écrivain n'était encore que copiste. (*Tribune moderne*, p. 53.)

[U] Il touche d'abord à l'île de Guernesey, puis à Jersey, dans ce ancien refuge, où devait, de nos jours, s'arrêter un autre proscri d'un rare et puissant esprit poétique, qu'il employa trop peut-être évoquer dans ses vers le prestige oppresseur, sous lequel il fut accablé. (*Tribune moderne*, p. 62.)

[J] Ce fut après un an des agitations de Paris, sous la Constituante, que, vers janvier 1791, M. de Chateaubriand, sa résolution bien prise et quelques ressources d'argent recueillies, entreprit son lointain voyage. Une telle pensée ainsi persistante était sans doute un signe de puissance de volonté dans le jeune homme, dont el développa le génie; mais peut-être trouvera-t-on plus d'orgueil que de vérité dans le souvenir, que lui-même avait gardé de ce premier effort et dans l'interprétation qu'il lui donnait, quarante ans plus tard : « J'étais alors, dit-il dans ses *Mémoires*, en se reportant à 1791, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu. Nous partions l'un et l'autre de l'obscurité, à la même époque, moi, pour chercher ma renommée dans la solitude, lui, sa gloire parmi les hommes. »

Ce contraste est-il vrai? Ce parallèle n'est-il pas bien ambitieux? Dans la solitude, vous cherchiez, vous aussi, la gloire parmi les hommes. Seulement quel que soit l'éclat du talent littéraire, cet antagonisme de deux noms dans un siècle, ce duel de la célébrité, affiché plus d'une fois, étonnera quelque peu l'avenir. Tite-Live ne se mettait pas en concurrence avec les grands capitaines de son histoire. (*Tribune moderne*, p. 37.)

Nous le disons avec regret, bien que M. de Fontanes ait été le premier ami et peut-être le seul ami du grand écrivain, plus jeune que lui de quinze années, il nous semble qu'il n'a pas obtenu en retour un souvenir assez affectueux ni même assez juste : « M. de Fontanes, dit M. de Chateaubriand, a été, avec Chénier, le dernier écrivain de l'école classique de la branche aînée. » Et aussitôt après : « Si quelque chose pouvait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, un

révolution dans la littérature française. Toutefois, mon ami, au lieu de se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Il comprenait une langue qu'il ne parlait pas.

De quel Chénier s'occupe ici M. de Chateaubriand? Ce n'est pas sans doute de Joseph Chénier. Le choix serait peu fondé: la forme classique de Joseph Chénier, sa poésie, sa langue n'ont pas la pureté sévère et la grâce élégante de M. de Fontanes; et par là même, le goût de Chénier était implacable, non seulement pour les défauts, mais pour les beautés de l'auteur d'*Atala*. Que s'il s'agit, au contraire, d'André Chénier, une des admirations de jeunesse qu'avait gardées M. de Fontanes, bien que lui-même fût un imitateur plus timide de l'antiquité, nous n'hésitons pas à dire que l'auteur de *la Chartreuse*, du *Jour des Morts*, des vers de *l'Eucharistie*, offre quelques traits en commun avec l'originalité plus neuve et plus hardie de l'élégie sur *le Jeune malade*, et des stances à M[lle] de Coigny. Mais alors il ne fallait pas s'étonner que *de ce* fonds même d'imagination et d'harmonie, M. de Fontanes fût bien disposé en faveur de cette prose brillante et colorée, qu'André Chénier aussi aurait couronnée de louanges et de fleurs, sans y reconnaître pourtant la pureté de ses anciens Hellènes.

M. de Chateaubriand se vante ici, à tort, de sa barbarie et, à tort aussi, remercie son ami de s'être passionné pour elle. Personne, et nos souvenirs en sont témoins, n'avait plus vive impatience que M. de Fontanes de certaines affectations barbares ou non qui déparent *Atala* et *René*, mais les beautés le ravissaient; et c'est ainsi qu'il faut aimer et qu'il faut juger. (*Tribune Moderne*, p. 73.)

Mais, quand M. de Fontanes, causeur aussi vif, aussi aventureux qu'il était pur écrivain, quand M. de Fontanes, l'imagination pleine de Virgile et de Milton, et adorant Bossuet, comme on adore un grand poète, errait avec son ami plus jeune dans les bois voisins de la Tamise, *dînait solitairement* dans quelque auberge de *Chelsea* et *qu'ils revenaient* tous deux, avec de longues causeries, à leur modeste demeure... (*Tribune moderne*, p. 74.)

Ainsi Fontanes mangeait seul.

[**P**] Ce qu'il [Lucien] dut chercher dans les épreuves, c'était le chapitre sur les rois athées, compris dans l'édition commencée à Londres, et dont rien ne se retrouve dans celle de Paris; c'était tout ce qui pouvait, de loin ou de près, servir ou contrarier la politique consulaire, en France et en Europe. Le reste le souciait peu... (*Tribune Moderne*, p. 92.)

[**S**] Un docte prélat... [En note: le cardinal Fesch.]

J'ignore s'il était docte, mais ceci est un nouvel exemple de l'amour de la périphrase.

[V] Il avait vu non sans une émotion de gloire les honneurs funèbres d'Alfieri et le corps du grand poète exposé dans son cercueil.

Qu'est-ce qu'une émotion de gloire ?

[O] Il avait visité récemment, à Coppet, Mme de Stael, dont l'exil *commençait déjà, pour s'aggraver* plus tard. Les deux disgraciés de l'Empire s'étaient communiqué une protestation plus vive dans le cœur de la femme, qui, plus faible, se sentait plus opprimée. Pour lui, il blâmait presque Mme de Staël de souffrir si amèrement le malheur d'une opulente retraite, sans autre peine que la privation de ce mouvement des salons de Paris, dont, pour sa part, il se passait volontiers. (*Tribune moderne*, p. 145.)

[V] Derrière ce premier cercle, autour du mourant, s'approchait un autre rang de spectateurs silencieux et troublés, et, dans le nombre, immobile sur sa jambe de bois, pendant toute cette nuit, le ministre de la Guerre, le brave Latour-Maubourg, cet invalide des batailles de Leipsick, noblement mêlé à des braves de la Vendée. (*Tribune moderne*, p. 258.)

[N] Il avait accueilli et béni, au pied de son lit de mort, deux jeunes filles, nées, en Angleterre, d'une de ces liaisons de plaisir, qui avaient occupé son exil. (*Tribune moderne*, p. 259.)

[T] Je ne puis oublier cette lugubre matinée du 14 février 1820, le bruit sinistre qui m'en vint, avec le réveil, mon triste empressement à voir le ministre, dont j'étais, dans un poste assez considérable, un des moindres auxiliaires. (*Tribune moderne*, p. 260.)

[S] Ce sujet [la vie de Rancé] n'a pas été rempli, malgré les conditions même de génie, de satiété mélancolique, d'âge et de solitude, qui semblaient le mieux y répondre. On peut réserver seulement quelques pages charmantes, *qu'une spirituelle et sévère critique a justement louées*. (*Tribune moderne*, p. 546.)

Impossible de deviner. Nouvel exemple de périphrase.

[S] La même main, cependant, continuait alors, ou corrigeait les *Mémoires d'outre-tombe*, et y jetait quelques-uns de ces tons excessifs et faux, qu'on voudrait en retrancher. (*Tribune moderne*, p. 549.)

[V] Une perte inattendue lui enlevait alors Mme de Chateaubriand. (*Tribune moderne*, p. 552.)

Le cercueil fut porté par quelques marins à l'extrémité du *grand Bey*...

Il prend une île pour un Turc.

[V] .... Un nom cher à la science et aux lettres, M. Ampère, éru-

dit voyageur, poète par le cœur et la pensée, proféra de nobles paroles sur l'homme illustre dont il était l'élève et l'ami.

Un nom qui profère des paroles.

[S] Une voix digne et pure [*en note : M. le duc de Noailles*] a prononcé son éloge, au nom de la société polie [*ce qui ne veut pas dire la société lettrée*] dans une Compagnie savante.

Sans doute l'Académie française.

[S] « Un maître éloquent de la jeunesse... » [*En note :* M. Saint-Marc Girardin.]

Heredia vit la cataracte du Niagara, cette pyramide vivante du désert, alors entourée de bois immenses. (*Essais sur le génie de Pindare*, p. 580.)

Il revint à Mexico, fut d'abord avocat, puis élevé aux honneurs de la magistrature. Marié et devenu père de famille, l'orageuse instabilité de l'Orient Américain l'épouvanta d'autant plus... (*Essais sur le génie de Pindare*, p. 585.)

LES CENT-JOURS

Le but de l'ouvrage *les Cent-Jours* est, comme tous les autres ouvrages de M. Villemain, d'abord de montrer qu'il a connu des gens importants, de leur faire prononcer de longs discours à la Tive-Live, prenant toujours le dialogue pour une série de dissertations académiques, et enfin l'éternelle glorification du régime parlementaire.

Par exemple, le discours du Maréchal Ney à la Chambre des Pairs, à propos duquel M. Villemain nous avertit que *le Moniteur* n'en donne qu'un compte-rendu tronqué et altéré, très long discours, ma foi ! Le jeune Villemain l'avait-il sténographié ou l'avait-il si bien enfoncé dans les sillons de sa jeune mémoire qu'il l'ait conservé jusqu'en 1855 ?

A propos du discours de Manuel à la Chambre des Représentants, discours inspiré par Fouché, dont il *habitait familièrement l'hôtel*, au lieu de dire : sa voix insinuante, M. Villemain dit : *l'insinuation de sa voix* (p. 386).

DESTITUTION DE CHATEAUBRIAND

[F] Ce que Villemain appelle une anecdote littéraire ; — à ce sujet nous allons voir comment il raconte une anecdote.

L'anecdote a quinze pages. Mme de Duras croit à l'union d
rable de Villèle et de Chateaubriand.

« A Saint-Germain, dans une maison élégante, sur le nivea
de cette terrasse, *qui découvre* un si riant paysage, le salo
d'une femme respectée de tous, et l'amie célèbre de Mme d
Staël et d'un homme de génie parvenu au pouvoir, avait,
premier samedi de juin, réuni plusieurs hommes politique
comme on disait alors [*et comme on dit encore*], des ambassa
deurs et des savants, M. Pozzo dit Borgo, toujours en crédi
près d'Alexandre, Capo d'Istria disgracié, mais près de se rel
ver, avec la Grèce renaissante, lord Stuart, diplomate habil
le moins officiel des hommes dans son libre langage, la pruc
et délicate lady Stuart en contraste avec lui, quelques autre
Anglais, un ministre de Toscane, passionné pour les arts
l'illustre Humboldt, l'homme des études profondes, autan
que des *nouvelles passagères* [*il y a donc des nouvelles dura
bles*], le plus français de ces étrangers, aimant la liberté, autan
que la science; c'étaient aussi le comte de Lagarde, ambas
sadeur de France en Espagne avant la guerre, Abel de Rému
sat, l'orientaliste ingénieux et sceptique, un autre lettré moin
connu [*ce doit être le modeste Villemain*] et la jeune Delphin
Gay avec sa mère. »

« Lorsque, après la conversation du dîner encore mêlée d
quelques anecdotes des deux chambres, on vint, à la hauteu
de la terrasse, s'asseoir devant le *vert tapis des cimes* de l
forêt et respirer la *fraîche tiédeur* d'une belle soirée de juin
toute la politique tomba, et il n'y eut plus d'empressemen
que pour prier Mlle Delphine Gay de dire quelques-uns de se
vers. Mais la belle jeune fille, souriant et s'excusant de n'a
voir rien achevé de nouveau, récita seulement, avec la déli
cieuse mélodie de sa voix, cette stance d'un secrétaire d'am
bassade [*manière académique de dire Lamartine*] bien jeun
et bien grand poète, dit-elle.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Lord Stuart prend la parole et dit que ce repos ne charme pa
longtemps les poètes qui ont une fois touché aux affaires; i
espère bien que le ministère durera et restera compact.

On devine une certaine sympathie du sieur Villemain pour lord Stuart, ce qui s'expliquera peut-être si l'on se reporte au dire de Chateaubriand qui prétend que ce lord Stuart était toujours crotté et débraillé et ne payait pas les filles.

Et puis Mme de Duras prend la parole comme dans Tite-Live; elle veut congédier la politique et demande à Capo d'Istria « s'il n'a pas reconnu dans *les Martyrs* et dans *l'Itinéraire* le ciel de sa patrie, l'âme de l'antiquité et, à la fois, les horizons et la poésie de la Grèce.

Et Capo d'Istria prend la parole, comme dans Tite-Live, et exprime cette vérité que Chateaubriand n'est pas Homère, que la jeunesse ne recommence pas plus pour un homme que pour le monde, mais que, cependant, pour n'être pas poète épique, il ne manque pas de grandeur ; que le peintre de Dioclétien, de Galérius et du monde romain avait paru prophétique et vrai ; quand ces peintures du passé éclatèrent aux yeux « on reconnaissait de loin dans une page des *Martyrs*, le portrait et la condamnation de celui qu'il fallait abattre ».

Je n'ai pas besoin de dire que l'expression : *comme Tite-Live* est simplement pour caractériser une manie de M. Villemain et que chacun des personnages mis en scène parle comme Villemain en Sorbonne.

Une voix grave, « aussi grave que celle du comte Capo d'Istria était douce et persuasive », établit un parallèle entre *les Martyrs* et *Télémaque* et donne la supériorité à ce dernier; cela fait deux pages de discours.

Un quatrième orateur dit que : « le *Télémaque* est un bon livre de morale, malgré quelques descriptions trop vives pour l'imagination de la jeunesse. Le *Télémaque* est une gracieuse réminiscence des poètes anciens, une corbeille de fleurs cueillies partout, mais quel intérêt aura pour l'avenir cette mythologie profane, spiritualiste d'intention, sans être changée de formes, de telle façon que le livre n'est ni païen, ni chrétien? »

Et Capo d'Istria reprend la parole pour dire que « Fénelon fut le premier qui, dans le XVIIe siècle, forma le vœu de voir la Grèce, délivrée de ses oppresseurs et rendue aux beaux-arts, à la philosophie, à la liberté qui la réclament pour leur patrie ». Chateaubriand excelle à décrire le monde barbare..... mais Capo d'Istria préfère *Anthiope* à *Velléda*.

Total, une page.

Cette réserve d'un esprit si délicat enhardit un cinquième orateur. Celui-là aussi admire le *Télémaque*, mais *les Martyrs* portent la marque d'un siècle de décadence (*toujours la décadence !*). Pièce de rapport encadrée ; industrieuse mosaïque... dépouillant indifféremment Homère, Virgile, Stace et quelques chroniqueurs barbares. Et puis, les anachronismes : saint Augustin né 17 ans après la mort de Constantin figurant près de lui comme son compagnon de plaisir, — comparaison d'Eudore avec Enée, de Cymodocée avec Pauline.... — L'horrible n'est pas le pathétique (le cou d'ivoire de la fille d'Homère brisé par la gueule sanglante du tigre),et patata et patata.

Le premier orateur (Delphine Gay) reprend la parole ; elle croit entendre les blasphèmes d'Hoffmann : « Laissez, je vous prie, vos chicanes érudites. A quoi sert le goût de l'antiquité s'il empêche de sentir tant de belles choses imitées d'elles ? » Aussi bien elle est la seule personne qui parle avec quelque bon sens ; le malheur est que, jalouse du dernier orateur qui avait parlé pendant deux pages et demie, elle s'élance dans les *martyrs de nos jours, dans les échafauds de nos familles et dans la vertu de nos frères et de nos pères immolés en place publique pour leur Dieu et pour leur Roi*. Total, trois pages.

« Le cercle se rompit, on s'avança de quelques pas sur la terrasse entre l'horizon de Paris et les ombres projetées des vieux créneaux du château de Saint-Germain. » Petite digression sur le dernier des Stuarts. Enfin *une voix* prie Mme Delphine de dire « ce que vient de lui inspirer le tableau d'Horace Vernet ».

« La jeune fille,dont la grâce naïve et fière égalait le talent, ne répondit qu'en commençant de sa voix harmonieuse ce chant de la Druidesse dédié au grand peintre, qui achevait un tableau de Velléda. La jeune muse, comme elle se nommait alors elle-même, debout, quelques mèches de ses blonds cheveux éparses à la brise légère de cette nuit d'été, doublait par sa personne l'illusion de son chant et semblait se confondre avec le souvenir qu'elle célébrait ». Suivent des stances dans le style des pendules de la Restauration, finissant par :

Et les siècles futurs sauront que j'étais belle.

Le prestige les a tous éblouis et les éloges sont prodigués à cet heureux talent.

Villemain rentre fort tard à Paris avec un savant illustre (probablement Humboldt), « dont la parole diversifie encore le mouvement de la terrasse de Saint-Germain ». Il s'endort à trois heures du matin, la tête remplie de poésies homériques, de ferveurs chrétiennes, de révolutions dynastiques et de catastrophes géologiques.

Le lendemain il relit les lettres de saint Jérôme, un traité théologique de Milton et projette d'aller rêver, hors de Paris, « aux ressemblances d'imagination, de tristesse et de colère entre ces âmes véhémentes et poétiques séparées par tant de siècles, » quand il fait la rencontre de M. Frisell, qui lui apprend la destitution de Chateaubriand. Suit la destitution notifiée par M. de Villèle telle qu'elle est rapportée dans *les Mémoires d'Outre-Tombe*, ce qui fait trois pages de plus, total seize pages. Autant qu'on peut le deviner, l'anecdote consiste en ceci : pendant qu'on préparait au château la destitution de Chateaubriand, plusieurs personnes de ses amis causaient littérature et politique sur la terrasse de Saint-Germain. Tout le reste n'est que rhétorique intempestive.

LA MORT DU DUC DE BERRY

[L] La mort du duc de Berry est encore un modèle étrange de narration ; véritable exercice de collège, composition d'enfant qui veut gagner le prix, style de concours. Villemain y prend surtout la défense de M. Decazes, *dont il était dans un poste assez considérable un des moindres auxiliaires*. Il était, je crois bien, le *jeune homme* (si nous pouvons nous fier *aux sillons de sa jeune mémoire*) qui travaillait à l'exposé des motifs de l'interminable loi électorale. Le sentiment qui pousse Villemain à défendre Decazes paraîtrait plus louable s'il n'était exprimé avec un enthousiasme de domestique.

(Revoir mes notes précédentes à ce *sujet*.)

LA DIGRESSION SUR LES RAJEUNISSEMENTS LITTÉRAIRES

Le chapitre 3 de *la Tribune moderne* s'ouvre par onze pages de digression, sur les *diverses époques* et les *renouvellements des lettres*. Voilà certes un beau thème philosophique,

de quoi exciter la curiosité. J'y fus pris, comme un crédul mais la boutique ne répond pas à l'enseigne et Villemain n'e pas un philosophe. Il n'est pas même un vrai rhéteur, comm il se vante de l'être. Il commence par déclarer « que la pui sance des lieux sur l'imagination du poète n'est pas do teuse ».

Voir, dit-il, Homère et Hérodote.

« La Grèce, des Thermopyles à Marathon, les vertes collin du Péloponèse et les vallées de la Thessalie, l'île de Crète l'île de Lemnos (énumération interminable), quel théât multiple et pittoresque ! »

Donc les Grecs ont eu du génie parce qu'ils possédaient d beaux paysages.

Accepté. Pensée trop claire.

La poésie romaine reproduit les paysages latins. « L'em pire devenu barbare d'un côté et oriental de l'autre eut sou les yeux une diversité sans fins de climats, de races, de mœur etc., etc., etc. »

Inde : « le chaos des imaginations et les descriptions su chargées de couleur. »

Belle conclusion. Il avait sans doute trop de paysages pou rester classique.

Les chrétiens étudient maintenant l'homme intérieur ; cepen dant « le spectacle de la création resplendit dans leurs âmes e dans leurs paroles ».

« Christianisme grec revêtu des feux d'une brûlante nature du Nil jusqu'à l'Oronte, de Jérusalem jusqu'à Cyrène. »

« Dante, le premier génie de poète qui se leva sur le moyen âge (est-ce bien sûr ?) fut un admirable peintre de la nature.

Tasse chante les exploits et les erreurs des hommes. La na ture pour Tasse, Arioste, comme pour La Fontaine, devient un accessoire.

Camoens, Ercilla, témoignent « de ce que la nature agrandi peut offrir à la pensée de l'homme, et l'esprit de découverte ajouté à l'esprit d'inspiration ».

« Corneille, Racine, Milton, Voltaire, trêve de lassitude à l'action de la nature. »

Cependant, petite digression forcée sur Shakespeare qui a jeté le décor dans le drame ; le fait est que Shakespeare est embarrassant dans cette genèse artificielle de l'art.

Retour à la nature. Ce retour s'exprime par la prose ; Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre. Delille, talent mondain et factice. Accepté. Quelques paroles fort dures contre le pauvre Delille. M. Villemain n'a pas le droit de le traiter ainsi.

Caractère oriental de Byron, « *le sceptique* voyageur ».

Et puis tout d'un coup Villemain nous dit : « Un rare et brillant génie allait paraître, se frayer sa route dans l'ébranlement du monde, amasser des trésors d'imagination dans les ruines d'une société mourante, exagérer tout ce qu'il devait bientôt combattre, et, par l'excès même de l'imagination, revenir de l'erreur à la vérité et des rêves d'un idéal à venir au culte du passé. »

Et voilà ce qui explique pourquoi votre fille est muette, c'est-à-dire pourquoi si Chateaubriand n'était pas allé en Amérique, il n'eût pas été Chateaubriand.

CHARLES BAUDELAIRE.

POÉSIES

—

DE JOUR EN JOUR...

De jour en jour le vert des arbres s'obscurcit
Et le lilas déjà défleurit branche à branche,
Car l'été lourd et blond veut régner ; le voici :
Au-dessus du printemps languissant il se penche.

Il ne sourira plus le bel adolescent ;
La terre fécondée échappe à son étreinte,
Las ! Les roses de juin sont teintes de son sang
Et la brise du soir s'attriste de ses plaintes.

Il s'endort, enchanté par la voix des parfums ;
Le lilas, cependant, défleurit branche à branche.
Vierges, prenez le deuil de ce printemps défunt
Et pour l'Eté vainqueur mettez vos robes blanches !

CONCERT CHAMPÊTRE

Afin de célébrer la mort de la journée
Et le prince Soleil dont le règne finit,
J'ai voulu l'hymne double en strophes alternées
Et que le vert hautbois à la flûte s'unît.

Car j'aime, alors que l'âme est le mieux entr'ouverte,
A l'heure obscure et douce où se taisent les bois,
Respirer, les yeux clos, l'odeur limpide et verte,
Le sylvestre parfum qui dort dans les hautbois,

Quand le ciel fatigué étaie plus bas sa voûte
Au bord de l'horizon où la nuit vient s'asseoir,
Alors que tout nuage indolemment écoute
Le chant des flûtes bleues monter droit dans le soir.

RÊVERIE SAGE

Je m'en vais seul parmi l'indifférente ville,
Nostalgique rêveur sans désirs, et je sens
Pénétrer jusqu'à mon cœur nu le froid hostile
De cet après-midi morne d'avant printemps.

Ce n'est qu'un jour banal d'où rien de vif n'émerge,
Une triste vesprée sans parfum ni couleur
Et, plus que le sourire irritant de la vierge,
Vide, indiciblement, d'amour et de douleur.

Et cependant, regarde et comprends mieux les choses,
Pauvre cœur qui voudrais t'épanouir toujours :
Le subtil entrelacs de nos métamorphoses
Se dérobe à nos sens appesantis et gourds.

Souvent les longs secrets de la vie nous échappent ;
Nous passons à travers des réseaux clandestins
Ne voyant que le but qui ferme notre étape
Alors qu'autour de nous s'achèvent les destins.

Car le bel avenir se prépare dans l'ombre ;
Le mystère incessant de la création
Fait lever lentement dans des âmes sans nombre
Toutes ces rouges fleurs qui sont les passions.

Pas une n'est perdue des secondes divines,
La nature travaille infatigablement
A gonfler les doux seins et les chaudes poitrines
Où dormiront demain les têtes des amants.

Il n'est point de jours vains, point de mois inutiles,
Au dehors comme en nous tout fleurit en son temps ;
Regarde autour de toi, mon cœur, dans cette ville
Ces maisons résignées, ces arbres patients ;

Un souffle de vent pur passe comme une haleine ;
Entends-tu l'ample paix de ce recueillement,
Ce repos plein de force et certain de soi-même
Ainsi que le sommeil sans rêves d'un enfant ?

Laisse en toi le bonheur mûrir dans le silence,
Attends sagement l'heure et la bonne saison ;
Mon Dieu ! Savoir germer sans hâte et sans souffrance
Comme le grain de blé qui dort dans le sillon !

GUY-CHARLES CROS.

L'ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI

Au lendemain des élections des 25 janvier et 5 février 1907, qui ont mis en mouvement douze millions de Prussiens, de Bavarois, de Wurtembergeois, de Saxons, il est permis au spectateur du dehors d'émettre une opinion sur l'Allemagne d'aujourd'hui. Certes, un scrutin législatif n'offre jamais, loin de là, une valeur indicative totale sur l'état d'esprit d'un peuple, sur ses tendances profondes, sur les aspirations qui l'unissent ou le divisent. Mais c'est un élément, dont l'on ne saurait non plus nier la portée, sans se priver bénévolement d'une source d'informations précieuse entre toutes. Les élections à la Constituante ou à la Convention décelèrent approximativement, jadis, les préférences politiques de la France révolutionnaire; les élections à la Douma russe, l'an dernier, donnèrent un aperçu de la condition intellectuelle des sujets du Tsar. De même, la statistique électorale, qui nous arrivait hier de Berlin, comporte des commentaires et impose ses enseignements. Et si insuffisant que soit le régime du vote, outre-Rhin, quelques distributions arbitraires de collèges qu'il présente, il n'est pas indifférent de savoir pourquoi et comment la majorité des citoyens allemands, pourvus du droit de suffrage, se sont prononcés en faveur de telle ou telle politique.

L'Allemagne n'est pas un grand Etat isolé au milieu de petits Etats; elle n'est pas une île, comme l'Angleterre ; elle n'est pas un continent ou une énorme fraction de continent, comme l'Union Américaine; elle touche d'une part à la France, c'est-à-dire au pays où le mouvement ouvrier a atteint à son degré extrême d'énergie subversive, et où la démocratie a poursuivi le plus librement ses expériences ; — et d'autre part à la Russie, c'est-à-dire au pays politiquement le plus arriéré d'Europe. Elle confine, à la fois, à une contrée, où le prolétariat, sous le couvert même des institutions, mais en élargissant sans cesse ses prérogatives, s'attache à anéantir, par un effort permanent, la vieille structure sociale, et à une contrée où

toutes les classes sont en fermentation, où l'autocratie se d bat désespérément contre de multiples adversaires, où la rév lution ouverte ou latente règne depuis plus de deux an Comment l'Empire Germanique échapperait-il à l'étreinte d phénomènes qui se déroulent autour de lui ? Par une simp répercussion, en dehors même de ses conditions économic sociales que nous envisagerons tout à l'heure, il devait serv de champ à la lutte de la classe ouvrière et des classes dir geantes. Et les élections du 25 janvier et du 5 février nou offriront, à ce point de vue, un premier sujet d'explication d'expérimentation : le retour offensif de la grande et de la peti bourgeoisie alliées à la noblesse agrarienne, — contre le prol tariat révolutionnaire.

Ce n'est point tout : et voici un autre problème, non moin passionnant que le premier, et qui au surplus se lie étroitemen à lui. Il n'est plus une puissance un peu vivante (1) qui, l'heure actuelle, n'ait adopté une politique mondiale, qui n s'efforce d'étendre son influence commerciale sur toutes l parties du globe, d'y créer des marchés exclusifs en y fondan des colonies. L'Angleterre commande à des centaines de mi lions d'hommes épars sur les continents et les îles, et dans l seul dernier quart de siècle, elle s'est approprié un domai immense dans l'Afrique du Centre et du Sud, tandis que, pa son établissement en Egypte, elle se donnait le contrôle d'un des routes de l'Inde. L'Amérique est sortie violemment de che elle; elle a saisi les Philippines, Hawaï, Cuba et Porto-Rico en attendant peut-être d'autres conquêtes. La France a res tauré son empire du XVIIIe siècle par un cheminement con tinu dans l'Indo-Chine et dans l'Afrique du Nord. La Russi avait commencé à dépecer la Chine, lorsqu'elle s'est heurtée la résistance victorieuse du Japon. Le roi des Belges a façonn le Congo indépendant, qui reviendra un jour à son pays L'Allemagne pouvait-elle demeurer à l'écart de cette poussé d'expansion ? Pouvait-elle regarder ses rivales se partager le terres et les mers, sans réclamer, elle aussi, quelques posses sions ? Ou mieux le mécanisme même de sa production, cett fatalité des institutions et des choses, qui pèse sur les peuples à tous les âges, ne devaient-ils point l'entraîner à chercher de

(1) Nous ne discutons ni ne critiquons ici : nous constatons.

débouchés, à les défendre, à exercer une surveillance armée, agressive parfois, dans l'univers ?

Cette politique mondiale, expansionniste, colonisatrice, économico-militaire, a été également en cause aux élections dernières, — et elle a réellement triomphé. Guillaume II a su noyer, sous le flot des enthousiasmes pangermanistes, les oppositions à son absolutisme.

Lutte sociale, politique mondiale : voilà les deux termes du problème que les Allemands ont agité, autour des urnes, les 25 janvier et 5 février 1907. Nous savons maintenant qu'ils ont refoulé — au moins temporairement — le socialisme révolutionnaire ou même légalitaire, en lui laissant un effectif énorme de voix — le plus fort de beaucoup qu'il ait encore atteint, — et qu'ils ont approuvé le colonialisme de Guillaume II, de M. de Bülow, de M. Bernard Dernburg. Sans doute, la victoire du conservatisme n'est pas complète, de même que l'effectif des citoyens réfractaires aux aventures exotiques demeure gigantesque. Mais nous tenons assez d'éléments pour jeter un coup d'œil, sans trop grand risque d'erreur, sur l'Allemagne d'aujourd'hui.

A beaucoup d'égards, cette Allemagne diffère essentiellement de celle d'autrefois — je veux dire d'avant la grande période bismarckienne. S'il est un pays qui, même en gardant certains traits ineffaçables, se soit transformé depuis vingt-cinq ou trente-cinq ans, c'est bien celui-ci. Sa population a considérablement grossi, au point d'étouffer dans un domaine trop étroit ; des villes colossales se sont constituées à proximité de la mer et des fleuves ; d'admirables travaux d'art ont relié entre elles toutes les parties du territoire, alliant — pour la première fois dans le monde — les canaux aux chemins de fer. D'agricole, la vieille Germanie est devenue industrielle, au point de disputer la primauté à la Grande-Bretagne ; ses habitants ont déserté les champs, pour descendre dans les mines, pour forger le fer, pour fabriquer de prodigieuses quantités de produits chimiques. Subitement, le commerce a bondi de plusieurs milliards, tandis que se créait une flotte marchande de premier ordre, et que les capitaux annuellement accrus allaient chercher un emploi dans toutes les zones défrichées du globe. C'est le triomphe même du Bismarckisme, — la fondation de la Grande Allemagne unifiée, — qui a amené

l'abandon du Bismarckisme, c'est-à-dire de la politique purement européenne. Mais il faut illustrer ces affirmations par des chiffres. En voici.

L'Empire extrayait 17 millions de tonnes de houille en 1870, 53 millions en 1879. Ce total triple pour le moins dans les dernières années : 165 millions de tonnes en 1903, 173 millions en 1905; 189 millions en 1906, et l'exportation annuelle oscille entre 18 et 20 millions, — plus de la moitié de la production charbonnière de la France.

Les usines métallurgiques livraient 3 millions et demi de tonnes de fonte en 1884, 5.400.000 en 1895; en dix ans, leur rendement a doublé: 11 millions de tonnes en 1905. Mais aussi l'exploitation des minières de fer a quadruplé ses résultats, de 1870 à 1906 : 6 millions de tonnes d'une part, et 24 millions de l'autre. Il n'est guère que l'Amérique qui pourrait dans le monde opposer un essor comparable.

On comprend maintenant que l'élément rural ait diminué avec une étonnante célérité au profit de l'élément urbain ; celui-ci représentait 50 p. 100 en 1870 ; 58 p. 100 en 1882 ; 65 p. 100 en 1895; 71 p. 100 en 1905. Berlin atteint à deux millions d'âmes ; Hambourg à 800.000 ; Munich dépasse 500.000 ; Leipzig, 450.000 ; Breslau, 420.000 ; Dresde, 400.000 ; Cologne, 400.000 ; Chemnitz, 200.000 ; Dusseldorf, qui ne recensait que 70.000 habitants en 1871, en possède 210.000; et l'agglomération wesphalo-rhénane avec ses innombrables localités industrielles, serrées les unes contre les autres, au point de former une ligne ininterrompue, — avec ses fabriques qui ne laissent plus place pour un coin de verdure, — l'emporte par sa densité sur le Lancashire, sur la région de Liège, sur les contrées les plus surpeuplées de la terre.

Le commerce de l'Empire, à lui seul, mesurerait l'effort gigantesque qui a été donné depuis 1871 par cette collectivité grandissante. Il n'était point supérieur à 7 milliards, lors de l'unification; il montait à 9.200 millions en 1890 ; à 9.700 millions en 1896 ; à 11.900 en 1899; à 12.750 en 1902; à 14.300 en 1904; à 15 milliards en 1905; l'exportation, prise isolément progressait, entre 1890 et 1904, de 4.100 à près de 6.950 millions; et tandis que la poussée des sorties, dans cette dernière période, ressortait pour l'Angleterre à 13 p. 100, pour l'Autriche-Hongrie à 35 p. 100, pour la France à 19 p.

100, pour la Belgique à 52 p. 100, elle s'exprimait pour l'Empire, par 57 p. 100 : seuls les Etats-Unis pouvaient exposer un coefficient plus fort encore : 69 p. 100. Le mot que le prince Frédéric-Charles prononça, dit-on, lors de la reddition de Metz : « Messieurs, nous venons de vaincre sur le terrain militaire; il s'agit de vaincre sur le terrain industriel », ce mot avait été entendu : les statistiques le prouvent.

A ce développement de la production et du commerce correspond un développement de la marine marchande et de la navigation, dont le peuple allemand est justement fier. Sa flotte de paquebots, de cargo-boats, de caboteurs, qui groupait 650.000 tonnes en 1872, en accusait 1.550.000 en 1898, 2.300.000 en 1903, 2.550.000 en 1905 — un dixième de toutes les flottes du monde réunies. Le matériel des diverses compagnies de Brême et de Hambourg (le Norddeutscher Lloyd et la Hamburg-Amerika accaparent presque tout) valait 410 millions de francs en 1898 et un milliard en 1905. Les chantiers de Stettin, de Kiel, de Dantzig, de Rostock, de Geestemunde, de Bremerhaven ne cessent de construire encore. Enfin, et ces données résument l'expansion économique de l'Allemagne, le port de Hambourg, dont le tonnage était de 2 1/2 millions d'unités en 1871, de 5.300.000 en 1880, de 13.600.000 en 1898, annonçait en 1905 près de 18 millions de tonnes. Il n'y a point lieu sans doute d'insister davantage sur les chiffres.

C'est cette expansion économique qui a provoqué l'avènement de la politique mondiale. L'Allemagne, menacée à chaque instant de surproduction, s'est efforcée de parer aux engorgements éventuels. Guillaume II l'avait dit et répété : « Notre avenir est sur l'eau », mais la marine n'avait de valeur elle-même que si elle trouvait, dans les océans, des sortes de relais et si elle desservait des intérêts germaniques implantés un peu partout. Or il y avait deux façons de créer ces intérêts : ou bien déverser des capitaux sur telle ou telle contrée où ils contribueraient à susciter, à stimuler l'industrie, ou bien saisir des terres inoccupées, pour en faire des foyers de colonisation. Les deux systèmes ont été employés concurremment. Les capitalistes de l'Empire ont placé de 12 à 15 milliards, à l'heure actuelle, en Asie Mineure, dans l'Afrique Australe, dans l'Amérique du Sud, et cette immigration de capitaux a déterminé accessoirement une immigration d'hommes, la formation de

communautés germaniques,dont le rôle peut s'accroître à l'infini. Par ailleurs, le pavillon allemand était planté au Cameroun, au Togo, en Chine, dans l'Est africain, etc. Le chancelier qui a la direction de la politique étrangère ne pouvait donc plus cantonner ses regards sur le sol européen ; il ne devait plus seulement considérer la frontière de Pologne et la frontière des Vosges. Il devait envisager d'autres frontières encore sur d'autres continents, au fur et à mesure que l'Allemagne se dotait d'annexes nouvelles. D'innombrables problèmes surgissaient. Guillaume II s'intéressait à la question du Maroc parce qu'elle avait été traitée de concert par la France et par le Royaume-Uni, et que l'antagonisme commercial croissait chaque jour davantage entre l'Empire et la Grande-Bretagne.

Jadis, lorsque seuls les débats européens, les convoitises territoriales comptaient pour l'Allemagne, la France, l'Autriche, la Russie, les contrées limitrophes avaient été les ennemies héréditaires. Mais le développement industriel avait mis l'Allemagne partout en opposition avec l'Angleterre, si bien que la politique mondiale visait non plus directement à la destruction de l'armée française ou au refoulement de la langue et de la domination russes, mais à l'anéantissement de l'hégémonie économique anglaise. Comme le Royaume-Uni tirait tout son prestige de sa flotte, Guillaume II voulut forger une marine de guerre, qui inquiéterait cet adversaire redoutable. Alors les plans succédèrent aux plans ; les constructions se multiplièrent : une ligue navale se constitua pour remuer l'esprit public ; le budget des escadres passa de 203 millions en 1900 à 285 en 1905, tandis que celui de l'armée demeurait invariable. On conçoit maintenant, dans leur déroulement logique, fatal, inflexible, les conséquences de l'expansion capitaliste outre-Rhin. Si Bismarck avait vécu, lui le contempteur de la question d'Orient, lui l'adversaire de toute entreprise un peu lointaine, lui qui rejetait les Balkans hors de la sphère d'influence germanique, il aurait été contraint, malgré tout, d'universaliser son action.

Mais l'expansion capitaliste a encore engendré d'autres suites. Elle a façonné une bourgeoisie riche, et qui aspire à diriger ; elle a façonné un prolétariat aux masses énormes, et qui vise à s'émanciper.

Les cadres sociaux de la vieille Allemagne étaient fort sim-

ples, et n'offraient rien qui pût dérouter l'historien. En haut, une classe gouvernante, omnipotente, celle des hobereaux, des propriétaires fonciers qui tiraient de leurs terres revenus et influence. En bas, dans le Nord, une population de domestiques agricoles courbés sur la terre, et, dans le Sud, de petits détenteurs de biens fonds, dont la condition n'était pas meilleure. Il y avait certes la bourgeoisie des villes, les armateurs de Hambourg et de Brême, les banquiers de Francfort, les marchands de Cologne et de Leipzig, mais ils ne comptaient guère et la bourgeoisie allemande, jusqu'à une date récente, n'était remarquable que par son impuissance, son absence de volonté et sa docilité.

L'apparition de la grande industrie a bouleversé ces aspects. En quinze ans, s'est formée une aristocratie de fortune qui a entassé des millions dans l'exploitation minière ou métallurgique, dans la marine marchande, dans l'exportation. Elle n'a ni les mêmes intérêts immédiats, ni la même tournure d'esprit que les hobereaux agrariens. Si elle fait front, avec la même ardeur, au socialisme, qui la menace, du reste, davantage, elle a été la véritable instigatrice de la politique mondiale. Elle a déjà remporté, sur les conservateurs, une première victoire en leur imposant cette même politique coloniale, qui déconcertait leur vision étroite. Or, de plus en plus, cette bourgeoisie entreprenante, audacieuse, à qui le succès a donné confiance, prétend dominer dans les conseils de l'Empire. Elle veut jouer le même rôle que les whigs en Angleterre au milieu du XIX[e] siècle, subordonner l'orientation extérieure et le système intérieur de l'Allemagne à ses propres appétits. Elle est en marche ; elle ne s'arrêtera plus. C'est elle qui a poussé M. Bernard Dernburg, de la Banque de Darmstadt, à la direction des Colonies, et c'est elle qui pousse M. Ballin, le puissant président des compagnies de navigation, à la chancellerie. On se rappelle l'anecdote piquante que contèrent, l'an dernier, les échos de Norderney. Guillaume II fit s'asseoir à côté de lui M. Ballin, tandis que M. de Bülow restait debout. « On affirmera demain, dit-il, que je vais changer de chancelier », et peut-être la supposition prêtée au public sera-t-elle avant longtemps justifiée. L'Allemagne échappe à l'aristocratie agrarienne et se laisse étreindre par la haute bourgeoisie de l'industrie et du commerce.

C'est l'évolution des forces productives, qui substitue peu à

peu cette prééminence à l'ancienne suprématie. Mais, en même temps, elle grossit de jour en jour l'effectif de la classe ouvrière. Ce prolétariat, appelé de toutes parts dans l'usine, dans les ports fluviaux et maritimes, pour fabriquer toute cette fonte et transborder toutes ces marchandises, groupe des millions d'hommes mécontents de leur sort, et qui grondent contre leur servitude. Le domestique agricole se résignait à demeurer pauvre dans la pauvre Prusse; privé de contact avec ses semblables, il ne se prenait guère à méditer. Le docker de Hambourg ou le métallurgiste de Silésie compare sa misère aux énormes dividendes que les sociétés de transport ou les cartels du fer ou de l'acier distribuent à leurs actionnaires. Serrés les uns contre les autres, de par l'organisation économique elle-même, les ouvriers de toutes catégories, qui voient augmenter quotidiennement leur nombre — ils ont accrû leur armée d'un tiers dans les quinze dernières années, calculent leur force et majorent leurs revendications. Ils veulent s'approprier, à leur tour, ces instruments de richesse, qui sont l'apanage de quelques-uns. Le socialisme a surgi en même temps que la puissance bourgeoise, et la politique mondiale est née à l'heure précise où s'affirmait, formidable, l'antagonisme des classes.

Entre l'aristocratie de fortune et la masse des travailleurs, subsiste bien une catégorie moyenne — celle des petits boutiquiers, qui vient de se révéler aux élections de 1907, en refoulant fébrilement le collectivisme. Mais peut-elle subsister longtemps? Après avoir été stimulée par l'expansion économique, elle va être dévorée par elle. Chassée de l'industrie, elle a reparu dans le commerce; elle s'évanouira de ce domaine nouveau, lorsqu'il aura été conquis totalement par le grand capitalisme. Pour l'instant, elle pullule, plus nombreuse que jamais, dans les districts manufacturiers de la Saxe, de la Silésie, de la Westphalie et des pays Rhénans, où elle s'est multipliée à l'ombre de l'usine, en remplissant des offices variés.

Ce qui caractérise encore l'Allemagne actuelle, ce qui lui donne une physionomie particulière, c'est le puissance qu'y conserve l'Etat. Comme au temps de Frédéric II, comme au temps de la grande réforme qui suivit Iéna, il constitue une entité formidable, qui domine la nation et devant laquelle

ne comptent ni les intérêts individuels ni les intérêts corporatifs ou collectifs.

Cet Etat, maintenant comme jadis, prétend planer au-dessus des luttes de classes et des concurrences régionales. Il veut être l'Allemagne elle-même, dispensant à ses enfants les satisfactions auxquelles ils ont droit, défendant la propriété contre les assauts révolutionnaires, les salariés contre les abus patronaux, l'unité élémentaire contre les tendances disparates. Au fond, les Hohenzollern, qui peuvent s'appliquer à merveille le formule : l'Etat, c'est nous, ont adopté plus ou moins sincèrement le rôle de modérateurs, de pondérateurs vigilants. C'est la vieille théorie du despotisme éclairé, qu'ils ont remise en honneur. Guillaume II a été l'empereur social, avant de fulminer contre les socialistes, les « ennemis de l'Etat » : il a tour à tour flatté la grande industrie qui inclinerait au libre-échange, et la féodalité agrarienne, par essence protectionniste. C'est un jeu difficile, où l'on risque de mécontenter tout le monde. En réalité, l'Etat, s'il reste puissant outre-Rhin, n'exerce plus, depuis de longues années, son énergie et son omnipotence que contre la classe ouvrière. Le rêve de Lassalle s'est évanoui. L'Etat n'est point l'artisan de la transformation nationale, la volonté vivifiante qui brise les liens du peuple, l'énergie généreuse qui émancipe et qui crée. Il n'est qu'un frein à la poussée prolétarienne. Il se cantonne dans une œuvre de pure et stérile conservation : mais il reste fort, il imprime le respect.

C'est que, dans une partie de la besogne qu'il s'était tracée, il a prodigieusement réussi. Comme il ne pouvait ni supprimer les oppositions d'intérêts régionaux, ni abolir les antagonismes de classes, il s'est attaché à maintenir intact et splendide le sentiment de la nationalité. Sentiment qui s'effrite avec le temps, qui périclite peu à peu dans les vieux pays, que l'évolution du monde affaiblit chaque jour : sentiment vivace encore dans les jeunes nations, qui ont réalisé de la veille leur unité, ou forgé de fraîche date leur rôle extérieur. En Allemagne comme partout, il est attaqué de tous les côtés à la fois. Il résiste victorieusement pourtant — ainsi que l'attestent les élections dernières, qui furent son triomphe. C'est devant lui qu'a reculé le socialisme, et si le fait ne prouve rien au regard des idées et pour l'avenir indéfini, il apparaît significatif pour

l'instant. L'Allemand a conservé l'irritabilité tudesque, l'o gueil germanique qui éclatèrent à l'heure de l'unification, cette survivance d'un état d'esprit —trente-six ans après — quelque chose d'extraordinaire. Elle serait incompréhensib même, à qui connaît la valeur des éléments économique moraux, intellectuels, destructifs de la nationalité, si l'on n faisait intervenir ici l'influence de l'Etat. Par la formidabl discipline qu'il prolonge, par l'éducation qu'il dispense, par l traditions qu'il perpétue, cet Etat a soustrait en partie le consciences à la négation et au doute. L'Allemand est demeur docile au joug, parce qu'on l'a forcé à garder avant tout l mentalité séculaire, l'adoration de la patrie allemande.

Mais cet impérialisme a changé de base, si j'ose m'exprime ainsi. Il n'est plus, comme dans la période qui s'écoul entre Iéna et Leipzig, ou plus tard entre 1871 et 1880, le cul d'une pure idée. Il s'est en quelque sorte commercialisé. procède des mêmes principes que l'impérialisme anglais o que l'impérialisme américain, et dérive d'une simple exasp ration des appétits économiques. Lorsque Guillaume II voy geait en Orient, il se faisait le courtier des intérêts industrie de son peuple: il consolidait le patriotisme des Alleman en leur donnant une raison pratique de rester patriotes. L'E tat, pour des millions et des millions d'hommes outre Rhin n'est plus seulement chargé de défendre l'ordre social, de pro téger la frontière et de sauvegarder au dehors les droits de nationaux. Il a pour mission suprême de créer des débouché de trouver des clients, de publier les mérites de la métallurgi silésienne et de la chimie saxonne ; il est le représentant en che d'une colossale association de production et de vente. E comme, jusqu'ici, il n'a point trop mal accompli cette fonctio très moderne et très délicate, ce patriotisme mercantile n' point cédé, en dépit des déchirements violents qui travaillen l'organisme allemand.

Le pangermanisme lui-même rajeunit ses formules. Il n rassemble plus uniquement, sous son drapeau, les chevau-léger de réaction qui tyrannisent les campagnes du Mecklembour et de la Poméranie, les vieux soutiens de la féodalité agrair et du strict absolutisme monarchique : il recueille ses adhé rents — les plus influents de tous du moins, — dans la grand industrie, et ceux-là savent fort bien pourquoi ils applaudis

sent aux tirades du docteur Schiemann. S'ils revendiquent un large morceau d'Autriche, attendant plus ou moins impatiemment la mort de François-Joseph, c'est qu'un port sur l'Adriatique leur ouvrirait une voie rapide vers l'Orient et l'Extrême-Orient. Il ne s'agit plus seulement de réunir, dans l'Empire Allemand, tous les sujets de langue allemande, mais en exploitant le sentiment national, en démontrant au pays les bienfaits de l'expansion exotique, d'obtenir de lui qu'il suscite les entreprises les plus audacieuses.

Ce pangermanisme, au surplus, n'est pas moins dangereux que l'autre, celui de 1848. Il est bien vrai que l'Allemagne enrichie ne ressemble plus au cadet belliqueux et provocant qu'était la Prusse d'autrefois. Comme elle a une autre industrie ou d'autres industries, elle se passerait fort bien de faire la guerre — ou du moins, elle ne la considère plus comme l'unique moyen de subsister. Mais elle veut demeurer fortement armée sur terre d'abord et sur mer ensuite — et même accroître sans relâche sa marine, parce qu'une bonne marine de combat est la suprême garantie de la puissance commerciale. Elle entend pouvoir, à l'heure qui lui agrée, et lorsque la nécessité s'en fait sentir, sortir son épée du fourreau... quitte à l'y remettre sans retard. L'affaire du Maroc n'a rien eu de romantique, malgré les formes qu'y a mises Guillaume II et la procédure du débarquement à Tanger. Elle n'a été qu'une exhibition plus ou moins habile, pour faire impression sur les Musulmans et assurer chez eux le prestige du négociant germanique. La crise internationale ne s'en est pas suivie, mais elle aurait pu éclater, et le péril de ce pangermanisme nouveau-style, c'est qu'il risque de susciter demain une crise de même ordre, plus grave et irréparable cette fois, en Abyssinie ou en Extrême-Orient, ou n'importe où, sur les Océans.

L'Allemand est peut-être très las d'entretenir des soldats et des marins qui lui coûtent chaque année 1.300 millions, mais il n'ose pas le dire trop haut, parce que la notion de la nationalité demeure très assise en lui, et aussi parce qu'il regarde ces dépenses comme des frais généraux inévitables. Il applaudit aux pièces antimilitaristes qu'on lui donne depuis cinq ou six ans; il achète, à centaines de millions d'exemplaires, les romans qui dépeignent, sous les couleurs les moins flatteuses, la vie de garnison et les mœurs des officiers, mais il semble

que la propagande du théâtre et des livres ait laissé indem sa structure mentale. Cette apparence ne correspond po d'ailleurs totalement à la réalité. L'Allemand est devenu fr deur, mais quelque grief qu'il ait contre la militarisme, accepte encore le joug, parce que ses sacrifices sont, pense-t- reproductifs, comme l'on dit dans la phraséologie de l'écon mie politique. Pour qu'il change d'avis, il faudra qu'il s'ap çoive de la stérilité parfaite du militarisme, et ce jour n'est p arrivé. J'en reviens encore à ces élections des 25 janvier 5 février, qui ont été faites sur une plate-forme impérialis le Chancelier, et dont les résultats furent accueillis à Berl par le chant de la « Garde au Rhin », et de « l'Allemag par-dessus tout ».

Ce qui s'effrite là-bas, plus vite que l'idée nationale, c'e le loyalisme envers la personne du monarque. Plus les intérê économiques du pays se développent dans le monde, plus grande bourgeoisie conquiert de place dans l'Etat — et pl aussi les caprices de Guillaume II, ses évolutions, ses vo faces subites, ses entreprises inattendues inquiètent la mas des industriels et des commerçants. S'ils n'appréhendent p la guerre, ils redoutent un conflit qui éclaterait tout à coup qui mettrait en péril leurs échanges et leur outillage de tran port. Nul n'a ignoré les instructions qu'avaient données, a cours de la crise marocaine, les directeurs de la Hambur America et du Norddeutscher Lloyd. Si cette crise dépassa un certain degré de tension, les paquebots ne devaient plu sortir des ports. Or les initiatives fantasques de l'Empereu peuvent à chaque instant déchaîner une conflagration mondial Comment, dans ces conditions, préparer des opérations à longu échéance? Et c'est ainsi que le mécontentement grandit outre Rhin, dans la nouvelle aristocratie de fortune, contre la poli tique personnelle.

Si le centre catholique a conservé tous ses sièges au Rei chstag et en a conquis de nouveaux, il doit son succès à s campagne ardente contre l'absolutisme, plus ou moins ma masqué, de Guillaume II. Si les libéraux ont grossi leur nombr au point de présenter enfin le front d'un parti, ils ont obten ce résultat, à force d'amères critiques contre un régime qu repose sur la volonté d'un seul homme.

La moralité des derniers scrutins est là. L'Allemagne enten

maîtriser les sautes d'humeur de son souverain, régler plus irectement ses affaires, se doter d'un statut politique plus ouple. Comment aboutira-t-elle à cette fin ? Y aboutira-t-elle acilement, et Guillaume II n'essaiera-t-il point de lui donner es garanties nouvelles, mais rudimentaires et illusoires, et de ourner la difficulté en confiant de plus en plus les portefeuilles ux représentants des grands intérêts industriels, commeriaux et financiers ? C'est une question grave. En tout cas, 'exemple de la Russie n'a pas été le seul facteur déterminant es exigences récentes de nos voisins. Elles dérivent encore de a transformation économique que le pays a traversée. La véritable classe dirigeante veut mener d'un peu plus près ses desnées, afin de sauvegarder la richesse acquise. La bourgeoisie llemande suit les voies où pénétrèrent, avant elle, laboureoisie anglaise et la bourgeoisie française.

C'est parce qu'elle esquisse une opposition qu'elle a réussi refouler cette fois le socialisme, — car c'est elle qui a triomphé, t non point la féodalité de la vieille Prusse. Mais sa victoire 'est point définitive ; — rien n'est définitif en histoire ; et la nême évolution d'outillage qui a forgé la bourgeoisie allenande et lui a valu la prépondérance dans l'Etat renforce haque jour l'effectif du prolétariat.

Jusqu'ici, et depuis trente-cinq années, ce prolétariat n'avait uère compté que des avantages dans sa lutte incessante et nfatigable pour la conquête du pouvoir. Il énumérait complaiamment les succès remportés. Après avoir groupé 80 députés u précédent Reichstag, il se targuait d'en obtenir 100 dans elui-ci, ou même un peu plus, et ses adversaires les plus inransigeants accueillaient, non sans tristesse, ces prévisions. On ait comment elles ont été déjouées, et comment la fraction parementaire a été tout à coup réduite à 43 membres. Beaucoup e raisons peuvent être données de cet échec retentissant — ui n'est pas imputable à l'amoindrissement du contingent lectoral socialiste, mais à l'augmentation beaucoup plus senible des contingents conservateurs, catholiques et libéraux.

La petite bourgeoisie a quitté en masse les rangs de la Soial Démocratie, en sorte que si celle-ci progressait beaucoup 'un côté, elle reculait presque autant de l'autre. Cette petite ourgeoisie, vacillante comme toujours, après avoir voté, en 903, pour les collectivistes, parce que son sort était misérable

dans une Allemagne malheureuse, s'est retournée contre e[u]
parce que sa condition était redevenue excellente dans u[ne]
Allemagne florissante. Inclinée une fois de plus devant l[a]
majesté de l'Etat, elle a écouté les appels de l'Empereur, [du]
Chancelier, du directeur des Colonies, à la passion nationa[le.]
Il suffit de constater que, partout au second tour, les radica[ux]
ont concentré leurs voix sur les plus rétrogrades des cons[er]vateurs, pour apprécier la tendance présente de cette clas[se]
moyenne.

Mais sa désertion des rangs socialistes peut engendrer d[es]
circonstances importantes. Vaincue, privée de la moitié de s[es]
sièges au Reichstag, la Social Démocratie va être incitée fa[ci]lement à réviser ses programmes, à réformer son action. [Il]
lui a manqué, pour vaincre, la formule vibrante qui soulè[ve]
les foules et que l'Etat avait su trouver. Ce qui la gênait, [la]
paralysait jusqu'ici dans sa marche, c'était précisément la p[ré]sence, dans certains de ses comités, de cette classe moyenne q[ui]
était venue à ses candidats, en une crise de détresse. Cette cla[sse]
moyenne se retournant contre le collectivisme, les ména[ge]ments paraîtront à l'avenir inutiles aux Congrès du Parti [;]
[il] adoptera une politique plus tranchée, une offensive plus for[te;]
il se résoudra à donner l'assaut à ce pangermanisme toujo[urs]
transformé, toujours renaissant, qui exalte la nation, qui, p[ar]
intervalles, la rejette sous la tutelle du pouvoir, et qui demeu[re]
le meilleur instrument de règne des Hohenzollern. Le socialism[e]
a fléchi, non par excès d'audace, mais par excès de prudenc[e.]

Il est vrai qu'il était retenu par les organisations syndicale[s,]
que celles-ci versaient de plus en plus dans le Trade-Uni[o]nisme Britannique, qu'elles repoussaient les formes de lut[te]
adoptées en d'autres pays en France, en Italie, par exemple, [et]
qu'elles ne se préoccupaient guère que de bénéfices immédiat[s.]
Mais l'affaissement de l'activité corporative s'expliquait — to[ut]
comme la défection de la classe moyenne, par les conjonctur[es]
économiques, — par la prospérité relative du moment, q[ui]
déterminait une majoration des salaires. Phase passagère[.]
Lorsque reviendront les années maigres, la classe ouvriè[re]
sera moins tentée de croire à un relèvement indéfini de sa co[n]dition, dans les cadres du régime existant.

L'Allemagne de demain, celle de 1910, peut fort bien diffé[re]r de celle d'aujourd'hui. La politique mondiale et le con

servatisme social viennent de triompher. L'Etat, par sa formidable pression sur les consciences, a montré qu'il résistait mieux qu'ailleurs à la poussée des courants modernes; la nationalité s'est affirmée avec une vigueur, avec une violence inattendues, mais c'est que l'heure, que le milieu étaient propices à ces manifestations. Il faut noter celles-ci sans leur assigner une valeur décisive. La lutte entre l'Etat et le peuple, entre la bourgoisie et le prolétariat, entre l'impérialisme industriel et le pacifisme ouvrier, — qui n'est point le pacifisme de la Haye, — continue sous toutes ses formes. On peut même dire que, nulle part, elle n'est destinée à prendre autant d'ampleur que dans la monarchie des Hohenzollern.

PAUL LOUIS.

H.-G. WELLS
ET LE PEUPLE MARSIEN

Esse possibile, id est quodd
modo esse...
SINOSA

Du jour où les perfectionnements des machines astronom
ques nous ont permis de mieux connaître la planète Mars, o
l'on y a constaté la présence de l'eau, d'une atmosphère, o
l'on a vu briller les glaces de ses pôles, où l'on a pu tracer
configuration générale de ses continents et de ses mers, on
conclu, d'un raisonnement par analogie, à la possibilité de
vie organisée dans ce monde voisin du nôtre. L'opinion sc
lastique, qui faisait de la Terre le centre de l'univers et,
l'homme, le seul être auquel Dieu se fût intéressé, le seul êt
raisonnable, a trouvé une nouvelle occasion d'aller — c'est
cas de le dire — rejoindre les vieilles lunes. La pluralité d
mondes habités ne fait plus de doute. Entendons-nous. D'u
point de vue strictement scientifique, il est aussi vain de l'affi
mer que de la nier, puisque, par suite de l'insuffisance actuel
de nos moyens d'observation, elle n'est pas encore objet d'ex
périence. Mais, en partant de faits dès à présent certains (cons
titution géologique, conditions climatériques d'une planète
etc...), on peut émettre inductivement diverses hypothèse
Voilà qui est non seulement autorisé, mais recommandabl
La méthode inductive, avec toute la part d'imagination qu'ell
comporte, représente l'esprit d'aventure de la science; san
cet esprit d'aventure, la science ressemblerait à une armée qu
se bornerait à défendre les places conquises; c'est à lui qu'o
est redevable de la marche en avant, du progrès; l'audace, l
témérité même sont nécessaires aux conquérants.

Qu'un Anatole France, dans *le Jardin d'Epicure*, énonc
l'espoir que la vie soit une maladie de la matière inconnu
ailleurs qu'en la patrie terrestre, ce n'est qu'une boutade d
philosophe artiste dans un moment de pessimisme dépité

Le fait de concevoir comme possible ou probable la vie organisée et même la vie intelligente dans les mondes sidéraux est devenu une habitude mentale. Comme de juste, l'imagination s'est follement exercée en ce sujet illimité où nulle contrainte n'entravait son essor. Ce serait déjà une étude bien curieuse que celle des moyens inventés par les romanciers de tous les pays et de tous les temps pour amener leurs héros jusqu'aux planètes dont ils voulaient nous décrire l'aspect et les habitants... D'un conte lu jadis je ne sais où, et dont je ne me rappelle même plus le titre, il m'en revient un assez ingénieux : un médecin ordonnait à un de ses amis en état d'hypnose d'aller voir dans Mars ce qui s'y passait. Le corps restait sur la terre, l'âme voyageait dans les espaces célestes, arrivait à bon port et nous revenait avec des récits faits pour nous donner d'un délicieux séjour une nostalgie éternelle... Là-bas il n'y avait point de guerre, point de haines; des édifices splendides s'élevaient dans de fériques paysages, au bord de canaux — ah! ces fameux canaux de Mars! — où des créatures d'une beauté parfaite voguaient sur des barques de soie et d'or; les fleurs avaient des parfums ineffables; les fruits, j'imagine, vous tombaient mûrs à point dans la bouche... Et l'âme du héros de l'aventure ébauchait même, avec une femme martienne ailée comme un ange, une amourette évidemment toute platonique.

Ainsi le pays marsien nous était représenté sous l'aspect d'un paradis terrestre. L'illogisme et l'erreur de tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet — si l'on excepte le prodigieux visionnaire dont nous allons plus spécialement nous occuper — consistaient dans un incurable anthropomorphisme. On peut dire à leur excuse que la plupart du temps ils étaient animés d'intentions satiriques ou simplement morales à la manière du conteur des voyages de Gulliver, et qu'ils décrivaient les habitants de Mars ou d'autres planètes sous les espèces d'une humanité supérieure ou inférieure pour faire constater les erreurs, railler les faiblesses de l'homme, ou exalter sa grandeur, selon les cas. Mais cet anthropomorphisme n'en avait pas moins une cause plus lointaine et profonde; il faut y voir les derniers vestiges de l'opinion scolastique déjà signalée, selon laquelle l'homme était le roi de la création. Dieu l'avait créé à son image — ce qui n'était peut-être pas très flatteur pour

Dieu; c'était sa dernière œuvre, la plus parfaite, et, malg
les incidents de l'Eden, l'objet unique de ses attentions; seu
il participait à la raison divine; les animaux n'existaient q
pour le servir et les astres pour éclairer ses nuits... En fait,
faut bien reconnaître que l'homme avait quelque raison de pe
sister dans une opinion si flatteuse de lui-même : sur la terr
il était bien le roi de la création, ou, pour parler plus scient
fiquement, il était celui des êtres terrestres qui l'avait empor
dans la lutte pour le progrès de l'espèce, celui dont le cervea
au cours des lentes évolutions préhistoriques, s'était le pl
heureusement perfectionné. Et, longtemps, on ne s'était p
rendu compte qu'il aurait pu y avoir deux ou plusieurs vai
queurs au lieu d'un, que, par exemple, Christophe Colomb, e
découvrant l'Amérique, aurait pu y trouver, au lieu d'u
autre race humaine, des êtres inconnus jusque-là, radical
ment différents de l'homme, et pourtant raisonnables comm
lui, ayant leurs villes, leurs lois, croyant, comme lui, en Di
ou même plus tôt que lui résolus à n'y plus croire.

Le grand souci du romancier anglais H.-G. Wells, dans
Guerre des Mondes et aussi en bien d'autres endroits de s
œuvre, a été de faire justice de ces routines mentales sem
conscientes. Il a accompli, toutes proportions gardées, u
révolution analogue à celle d'un Galilée ou d'un Newton : ceu
ci nous ont appris que la Terre n'était qu'une note infin
dans l'immense concert universel; celui-là nous fait compre
dre que l'homme n'est pas nécessairement le seul être raiso
nable, que toute créature raisonnable ne doit pas avoir forc
ment l'aspect d'un homme, que l'intelligence et la sensibili
humaines ne représentent pas autre chose que la réalisatio
d'une possibilité entre un nombre infini d'autres, et qu'
existe apparemment, par delà les gouffres de l'espace, « de
esprits qui sont à nos esprits ce que les nôtres sont à ceu
des bêtes qui périssent »... A cette intelligence, à cette raiso
à cette civilisation au sens le plus général du mot considéré
volontiers comme l'apanage exclusif de l'homme ou de cré
tures le rappelant plus ou moins, il a fait participer tour
tour des êtres semblables à des sauriens doués de la statio
verticale qu'il imagine dans les profondeurs inexplorées de l
mer (*Dans l'Abîme*), des sortes de pieuvres féroces (*les Pira
tes de la Mer*), des insectes de grande taille (*les Premier*

ommes dans la Lune) et enfin, dans la plus importante lustration de cette idée, dans *la Guerre des Mondes*, les ranges et terribles habitants de Mars.

Il est bien difficile à ceux qui ont lu *la Guerre des Mondes* e penser désormais à la planète Mars, sans que le souvenir es Marsiens leur revienne comme l'image de quelque chose ui existerait réellement et qu'ils auraient vu ailleurs qu'en ux-mêmes. C'est le propre de l'imagination de pouvoir à son ré créer un monde ou de peupler un monde inexploré d'êtres nfantés par elle. Mais pour que ces êtres puissent vivre vériablement dans l'esprit de l'auteur et du lecteur, il est nécesaire qu'ils ne soient pas uniquement œuvres de fantaisie ; ans des romans comme *les Voyages de Gulliver*, ou *le Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac, ou différents ontes de Voltaire, tout était fantaisiste; on s'abandonnait olontiers à cette fantaisie parce qu'elle était amusante, ainable ou instructive; mais, dans aucun cas, on n'avait éprouré cette sensation de possiblité, de probabilité et même de vérié que la lecture de Wells nous procure; son œuvre est réaiste et objective parce que ses Marsiens ne sont pas créés de oute pièce, mais *induits* avec une minutieuse logique de faits ertains, ou probables, ou possibles tout au moins. On ne peut as affirmer qu'ils existent, mais ils n'ont aucune raison de e pas exister.

Wells est le maître de l'induction. Il a tracé le plan d'une pplication infiniment intéressante de cette méthode dans *la Découverte de l'Avenir* et a mis lui-même sa théorie en praique dans une œuvre purement scientifique, *Anticipations*, ù il s'efforce d'entrevoir les conséquences qu'aura, dans un iècle ou deux, le progrès mécanique et scientifique sur le éveloppement de la vie et de la pensée humaines. Le même rocédé inductif qui lui sert à percer les ténèbres de l'avenir t du temps, il l'emploie pour refouler celles de la distance et e l'espace. Ceci est d'autant plus logique que Wells ne disingue pas l'une de l'autre les catégories kantiennes de l'enendement et considère le temps comme cette quatrième diension de l'espace, à angles droits avec les trois autres, qui donné lieu à des tentatives de géométries à quatre dimenions. Ceux qui ont lu *la Machine à explorer le Temps* se ouviennent certainement de la prestigieuse maîtrise avec

laquelle il échafaude cette hypothèse au début de l'ouvrag

En quelques mots, voici la donnée de *la Guerre des Mo*
des. Cette guerre est livrée par les Marsiens, partis à la co
quête de la Terre pour des raisons tirées elles-mêmes de vr
semblables inductions : « Si l'hypothèse des nébuleuses e
exacte, la planète Mars doit être plus vieille que la nôtre... l
refroidissement séculaire qui doit quelque jour atteindre not
planète est déjà fort avancé chez notre voisin... — Ce suprêm
état d'épuisement... est devenu pour les habitants de Mars u
problème vital. » Les Marsiens arrivent donc sur la ter
dans des cylindres lancés par un énorme canon. Soit dit
passant, j'aurais préféré à ces cylindres, qui rappellent un p
trop l'obus envoyé jadis vers la Lune par Jules Verne,
moyen de transport plus ingénieux; l'emploi de cette *Cavori*
substance opaque à la pesanteur, imaginée d'ailleurs par We
lui-même dans un autre roman, m'aurait paru plus digne
la merveilleuse industrie marsienne... — Quoi qu'il en so
sitôt parvenus au terme de leur voyage, les Marsiens comme
cent leurs opérations de conquête avec une méthode et u
puissance impitoyables; toute résistance est vaine; en quin
jours, ils deviennent les maîtres de la Terre et réduisent l'h
manité au rang d'une espèce animale. Et cela eût été défini
s'ils n'étaient morts, atteints par les bacilles des contagio
auxquels leurs organismes n'étaient pas préparés; ce qui
sauvé les hommes, c'est que les Marsiens n'avaient pas comm
eux « payé par des millions et des millions de morts la po
session héréditaire de la Terre ».

Voyons à présent Wells à l'œuvre et essayons de décrire
formation du peuple Marsien dans son esprit. Un mond
dans une imagination comme dans la nature, ne se constru
pas du jour au lendemain; et, de même qu'une espèce réell
ment existante n'a jamais conquis immédiatement son droit
la vie, une espèce d'êtres imaginaires ne peut prétendre d
suite à la possibilité, qui est son idéal d'existence. En fai
Wells, avant d'écrire *la Guerre des Mondes*, avait déjà accom
pli une première tentative de création marsienne dans un
nouvelle intitulée *l'Œuf de cristal*. Il suppose qu'un œuf d
cristal, propriété d'un certain M. Cave, antiquaire londonien
est « dans un rapport physique quelconque mais encore abso
lument inexplicable », avec des œufs pareils placés sur de

observatoires de la planète Mars et que cet œuf « a été envoyé de cette planète ici-bas afin de permettre aux Marsiens d'avoir un aperçu de nos affaires ». Et l'antiquaire, observant l'œuf, y découvre, dans certaines conditions optiques, un paysage et des êtres tels qu'il ne lui en a jamais été offert de pareils par la réalité terrestre.

L'Œuf de cristal, ne l'oublions pas, ne constitue qu'un essai au point de vue de ce qui nous intéresse, et, de même que le paysage de Mars y rappelle par beaucoup de traits celui de la Terre, les Marsiens n'y ont pas encore évité tout anthropomorphisme : ce sont des êtres ailés que l'antiquaire, à première vue, prend « assez grotesquement » pour des chérubins; leurs têtes sont « rondes et curieusement humaines », leurs grands édifices sont « quasi humains ». Cependant, on trouve déjà dans cette nouvelle les germes de certaines inductions ou imaginations qui seront complètement développées et mises à point dans *la Guerre des Mondes ;* celle-ci, notamment, qui est fondamentale, à savoir : que des êtres d'apparence humaine ne sont pas les seuls à pouvoir être intelligents et raisonnables. Les Marsiens, c'est-à-dire les rois de la création sur la planète Mars, créatures ailées et munies de tentacules dans *l'Œuf de cristal*, prennent, dans *la Guerre des Mondes*, un aspect à peu près semblable à celui des poulpes; mais il n'en existe pas moins dans Mars des êtres bipèdes, d'une constitution voisine de la nôtre, auxquels Wells fait déjà allusion dans *l'Œuf de cristal :* « Plusieurs fois il (M. Cave) vit un certain nombre de bipèdes maladroits... Une fois quelques-uns s'enfuirent devant un des Marsiens sautillants (sur leurs tentacules) et à têtes rondes; celui-ci attrapa l'un de ces êtres dans ses tentacules, mais à ce moment le spectacle s'évanouit soudain, laissant M. Cave dans l'obscurité et tourmenté du désir d'en savoir plus long. » Pour satisfaire ce désir, M. Cave n'a qu'à lire *la Guerre des Mondes :* les Marsiens morts, on retrouve, dans les cylindres qui les ont amenés sur la Terre, des fragments ratatinés d'êtres « bipèdes, pourvus d'un squelette siliceux... Ils avaient une taille d'environ six pieds de haut, la tête ronde et droite, de larges yeux dans des orbites très dures ». Et Wells nous apprend que les Marsiens les avaient emmenés avec eux comme provisions de voyage, « ce qui explique en partie leur indéniable préférence pour les

hommes comme source de nourriture » durant leur séjour s
la terre. — Voilà ce que sont devenus dans la planète Mars l
vertébrés à station verticale : des animaux comestibles
domestiqués par des invertébrés rampants et de structure ca
tilagineuse !

Il est donc entendu et il est intéressant de poser que l'aspe
du Marsien a le droit d'être aussi inhumain que possib
Cependant il est certains organes essentiels sans lesquels l'e
prit d'un homme se refuse à imaginer des créatures intel
gentes et raisonnables. Quelle que soit la puissance d'imag
nation et d'abstraction de Wells, il est obligé, pour éviter,
ses yeux comme aux yeux de ses lecteurs l'absurdité, ou l'i
vraisemblance de ses Marsiens, de les munir notamme
d'organes de préhension et de compréhension. Les Marsie
ont donc un cerveau, faute de pouvoir humainement rien co
cevoir de mieux comme siège de l'intelligence, et jouissent
nos sens cardinaux : ouïe, tact et vue. Mais on peut concev
des organes de préhension autres que des mains ; aussi po
sèdent-ils seize tentacules disposées en faisceaux de huit chac
autour de la bouche. Ils respirent parce que les données
l'expérience scientifique nous contraignent à considérer jusqu
nouvel ordre la respiration comme indispensable à toute sor
de vie ; mais ils ne parlent pas, parce qu'ils nous a déjà é
permis d'entrevoir un moyen de communiquer entre les pe
sées plus direct que celui du langage : la télépathie. Ils n'o
ni estomac ni entrailles, parce qu'il est en somme facile d'im
giner un mode de nutrition plus rapide et parfait que le nôtr
ils recueillent le sang frais d'un être vivant — bipède marsie
ou terrestre — et se l'injectent « dans un canal récepteur
moyen d'une minuscule pipette ». Enfin, pour les mêmes ra
sons, il a été permis à Wells de supprimer chez les Marsie
la sexualité et le besoin de sommeil. Il leur donne un systèn
de reproduction analogue à celui qui coexiste avec le procé
sexuel chez les tuniciers, ces premiers cousins des vertébré
« Il est indéniable, nous dit-il, qu'un jeune Marsien naquit s
la terre... On le trouva attaché à son progéniteur, partiell
ment retenu à lui, à la façon dont poussent les bulles de l
ou les jeunes animalcules des polypiers d'eau douce... » Qua
au besoin de sommeil, il n'est pas la conséquence indispens
ble d'une vie active, puisque le peuple terrestre des fourm
semble ne le connaître pas.

On voit nettement à présent le double principe auquel Wells s'est rigoureusement conformé en poursuivant son œuvre de création : représenter ces êtres fictifs, ces êtres, pour ainsi dire, de démonstration, sous un aspect aussi inhumain que possible, mais aussi vraisemblable que possible pour un esprit humain. D'autre part, des quelques détails que nous venons de donner sur leur organisation physiologique et psychologique, on comprend dans quel sens le créateur a poussé les conséquences de son principe : il a voulu non seulement que les Marsiens fussent intelligents et raisonnables, mais qu'ils le fussent plus que nous ; ceci est un corollaire immédiat de la proposition fondamentale : d'autres êtres que des vertébrés à station verticale peuvent être intelligents et raisonnables ; donc il est logiquement possible qu'il y en ait de plus intelligents et raisonnables qu'eux.

C'est le cas des Marsiens, et ceci pour deux raisons. La première est dans leur structure organique même, qui s'est mieux prêtée que la structure humaine à la suppression quasi totale du substratum émotionnel. Ils sont asexués, donc ils ignorent les émotions tumultueuses de l'amour ; ils assimilent immédiatement leur nourriture, donc ils ne subissent pas la perte de temps et d'énergie qui résulte pour nous de la nécessité de manger et de digérer... Bref, ils ne sont plus qu'un cerveau muni de ses moyens d'investigation sensorielle et de représentation intellectuelle. Des âmes sensibles se féliciteront que les hommes soient loin encore de cet idéal. Mais il ne faut pas oublier à ce propos que Wells s'est plu à prédire comme inévitable dans la plupart de ses ouvrages le recul progressif de la sensibilité devant l'intelligence ; les principes de la morale, qui ne sont basés que sur des conventions momentanées et accidentelles, seront appelés à disparaître les premiers ; à un degré supérieur, comme à un degré inférieur d'intelligence, des mots comme pudeur, respect, cruauté, clémence, n'ont plus de signification ; ils n'en auront aucune pour les hommes de l'avenir. Nous n'avons pas à discuter ici cette opinion que Wells, en tout cas, n'a pas émise sans l'étayer de solides arguments. Mais il convenait de la rappeler, étant donné le rôle important qu'elle a eu dans la construction des Marsiens.

Leur autre raison de supériorité consiste dans ce fait que leur race, comme leur planète, est plus vieille que la nôtre.

Puisque, dans l'hypothèse de Wells, c'est le refroidisseme
de Mars qui les pousse à partir à la conquête de la terre,
ont atteint le point extrême de leur évolution et de leur pr
grès. C'est évidemment à cette dernière raison surtout q
Wells s'intéresse ; elle permet au philosophe des *Anticip
tions* de reparaître perpétuellement sous le romancier de
Guerre des Mondes, et de nous faire entrevoir, quand il no
parle des surprenantes machines marsiennes, vers quel aven
le développement des applications mécaniques de la scien
pousse le genre humain.

Nous avons prononcé bien souvent les mots d'intelligen
et de raison sans prendre la peine de les définir ou de les cr
tiquer, puisqu'il semblait entendu qu'il fallait y voir les attr
buts par quoi l'homme se distingue des bêtes. Mais une fo
admise la possibilité d'une infinité d'espèces intelligentes
raisonnables autres que la race humaine, ces mots perdent
plus grande partie de leur valeur et force nous est de trouv
une distinction plus compréhensible. Il nous paraît que
mieux est de concevoir deux grandes catégories du règne an
mal, l'une constituée par les animaux au sens habituel de
terme, l'autre uniquement représentée sur notre planète pa
les hommes, et par des êtres *possibles* qu'il nous est permis
jusqu'à nouvel ordre, d'imaginer selon les méthodes de Wells
dans les gouffres inaccessibles de l'Océan ou derrière le
murailles encore non franchies des banquises polaires. Ce qu
caractérisera cette dernière catégorie, ce sera, non plus un mo
désormais indéfinissable comme intelligence ou raison, mai
un fait : la possibilité d'adjoindre à l'organisme tel que l
nature l'a constitué des organes artificiels et extérieurs qu
augmentent la puissance et diminuent la peine.

Tout progrès de l'humanité provient en effet d'une nouvell
victoire remportée par elle sur les lois de la nature ou de s
propre nature. Les autres espèces animales s'accommodent
leur milieu — ce qui revient presque à dire qu'elles s'en accom
modent — les faibles disparaissent, les forts subsistent, u
lent progrès s'accomplit en elles par sélection ; et voilà tout
leur histoire. L'homme, au contraire — ou, plus généralemen
l'être dit « intelligent » — est un batailleur que rien ne satis
fait. Les lois de la gravitation l'attachent au sol ? Aussi le rêv
d'Icare s'est-il éternellement perpétué depuis l'origine de l

race. — Sa complexion ne lui permet pas, livré à ses propres ressources, de parcourir beaucoup plus de quatre lieues dans l'heure? Aussi cherche-t-il des moyens mécaniques d'accroître sa vitesse. — Il n'est pas physiquement constitué pour vivre ou voyager dans l'eau? Aussi a-t-il inventé des appareils comme les barques et les scaphandres.

Tout besoin porte en lui le germe de sa satisfaction. Le besoin de voler transforma en ailes les pattes antérieures des monstrueux sauriens des vieux âges, le besoin de fuir devant l'ennemi rendit rapides les animaux faibles... Seulement, l'espèce humaine peut subsister sans voler, voyager dans l'eau ou aller plus vite : c'est, pour ainsi dire, un luxe qu'elle voudrait s'offrir, et la Nature ne s'occupe que du nécessaire. D'ailleurs il ne s'agit plus ici d'un besoin inconscient, mais d'un désir nettement conçu, dont on souhaite individuellement la réalisation immédiate; ne voulant attendre ni ne pouvant espérer un lent perfectionnement naturel de ses organes, l'homme se perfectionne extérieurement et crée la machine. Toutes les machines sont donc des machines de guerre imaginées contre la nature pour pouvoir agir en dépit de ses lois. Voici un nouvel aspect de cette lutte universelle qui eut l'an passé M. Le Dantec comme aède : lutte généreuse, féconde, commencée à l'aube des temps et qui ne sera jamais finie.

C'est ce qui explique l'importance que Wells prête aux machines dans la vie et les actes des Marsiens, nos aînés et nos devanciers. Par de merveilleuses additions artificielles à leurs ressources corporelles, ils ont réalisé leur idéal de machinisme; nous autres, avec nos patins, nos cycles, nos automobiles, nos naissants aéroplanes, nos fusils et nos canons, nous ne sommes encore qu'au début de l'évolution dont ils ont atteint le terme. Bien entendu — et ceci est encore une conséquence de l'idée fondamentale — la mécanique marsienne, ou, pour mieux dire, le machinisme marsien n'a que peu de points communs avec ce que les hommes ont imaginé dans le même but : les organes artificiels des divers êtres intelligents peuvent différer d'une espèce à l'autre ou d'un monde à l'autre aussi bien que leurs organes naturels; c'est ainsi, pour ne citer qu'un trait entre bien d'autres, que les Marsiens n'emploient pas la roue même dans leurs appareils de locomotion. — Quoi qu'il

en soit, au moment où Wells nous les décrit, ils se sont tran
formés en un simple cerveau, à peine capable de se mouvo
par lui-même, parce que cela ne lui est plus indispensable,
qui revêt des corps divers selon ses besoins ou ses désir
D'où cette impression, souvent notée dans *la Guerre d*
Mondes, que les Marsiens ont l'air beaucoup moins vivan
que leurs machines : impression qu'il nous est déjà parfo
possible d'éprouver sur la terre, au passage, par exempl
d'une automobile de course, corps revêtu par l'intelligen
humaine pour satisfaire son désir de vitesse; au fond de leu
minuscules baquets, le conducteur et son aide ont l'air d'êt
les lobes d'un cerveau directeur, et en fait, dans cet ensemb
constitué par deux hommes et un mécanisme, l'humanité n'e
plus que la partie cérébrale du monstre, complexe, haletan
affamé d'espace et prodigieusement vivant. — La diminutio
en nous à l'infini de la part de la Nature et des contraintes q
en résultent, à mesure que nous ferons plus qu'elle preu
d'ingéniosité et d'invention, que nous ferons mieux qu'ell
voilà donc ce que Wells semble avoir prévu pour notr
avenir.

Ce qui fait à la fois la grandeur et la faiblesse de tout ra
sonnement inductif allant du connu à l'inconnu, c'est que
tandis qu'il s'éloigne par degrés des faits certains, le rôle d
l'imagination prend de plus en plus d'importance. Nous n'avon
dégagé de l'œuvre de Wells que des idées basées sur des induc
tions immédiates, c'est-à-dire possédant le coefficient maximu
de possibilité. Mais on peut induire d'une idée induite et ain
à l'infini. En voici un exemple : si les Marsiens existent, e
existent tels que Wells les a voulus, on peut en conclure
comme il le fait, que la Terre n'est plus la demeure sûre e
inviolable de l'homme. De ce que la Terre n'est plus la demeur
sûre et inviolable de l'homme, on peut conclure, comme Wel
le fait encore, que les hommes émigreront à leur tour vers un
planète plus jeune, quand le refroidissement aura rendu l
leur inhabitable : « Obscure et prodigieuse, ajoute Wells, e
la vision que j'évoque de la vie s'étendant lentement de cett
petite serre chaude du système solaire à travers l'immensit
vide de l'espace sidéral. Mais ceci est un rêve lointain...
C'est un rêve, en effet, et dès que telles inductions en arrive
à ce point, c'est-à-dire à leur troisième ou quatrième degré,

est bien difficile de considérer autrement les conclusions où elles aboutissent; mais c'est un rêve séduisant, intéressant et plus fécond à coup sûr que bien des observations exactes. Il y a mieux : après avoir lu *la Guerre des Mondes*, nous nous sentons capables d'en concevoir d'autres analogues en recherchant pour notre propre compte et selon notre imagination personnelle les conséquences de certaines des possibilités qui y sont énoncées. Et n'est-ce pas le plus grand mérite de tels ouvrages que de pouvoir, dès qu'ils cessent de nous satisfaire scientifiquement, nous dédommager aussitôt en favorisant ce besoin de téméraire rêverie qui, aussi bien que l'amour du vrai, est éternel dans l'âme humaine?

CHARLES DERENNES.

L'OFFRANDE

... la mer divine.
LES GRECS.

Je sais un jardin roux, lumineux et tranquille,
Tout effeuillé de bassins verts,
Où de grands cygnes noirs comme de calmes îles
Ondulent, été comme hiver.

Le marronnier y rêve avec le sycomore ;
Posé à leur faîte anxieux
L'écureuil y rougeoie et la graine sonore
Tombe par bonds capricieux.

Mon lévrier, hautain chasseur de feuilles mortes,
Souple, poursuit un papillon
Dont l'aile éblouissante et fatidique emporte
Tout le ciel bleu dans un rayon.

Dans sa fourrure d'or la panthère captive,
De son regard fauve et puissant,
Parcourt indolemment la mer où, pourpre vive,
Une voile monte ou descend.

Des paons sur leurs perchoirs enroulés de glycines
Sont des taches blanches ou bleues ;
A leurs pieds un faisan que le soir illumine,
Mauve et doré, courbe sa queue...

Et pourtant c'est vers toi que mon rêve s'envole,
O Mer, du fond du clair passé
Où ma maison robuste, aventureuse et folle
Voguait à tes flancs caressés!

Qu'est-il ce jardin d'ombre et de corail, qu'est-il
Avec sa flûte et ses oiseaux
Auprès de ta cithare et de l'altier exil
Qu'apportent à l'âme tes eaux?

Quel arbre, quel bassin, quelle rose pâlie,
Quelle grappe de raisin noir
Egale ta douceur et ta mélancolie,
Reine de l'azur et des soirs!

A l'heure où le soleil à l'horizon s'éploie
Et roule éperdu à tes pieds,
Je viens et là, dans l'ombre, incliné sur ta joie,
Je dépose un amer laurier.

De la svelte terrasse et qu'argentent des palmes
Je suis tes bonds et tes couleurs
Et je plonge au plus profond de ton miroir calme
Mon âme antique avec ses pleurs.

ALFRED DE BENGOECHEA.

M. ALBERT VERWEY
ET L'IMAGINATION

Si les assertions de M. Verwey, dans son article *l'Orientation de la Littérature hollandaise*, paru ici même (1), n'étaient qu'une négation de ce que moi-même, depuis deux ans, je ne cesse d'affirmer dans ce périodique, le mal ne serait pas grave, tout le monde étant libre de condamner ou d'approuver à son gré, et je m'en consolerais aisément. Si M. Verwey se bornait à dédaigner les quelques œuvres magistrales et glorieuses qui toute la Hollande admire, je ne protesterais même pas, persuadé que leurs auteurs continueront d'enrichir notre littérature en dépit du silence dont il cherche à les couvrir, d'autant plus qu'ils n'ont pas attendu que *De Beweging* vînt leur montrer la route à suivre. Mais son article a une portée autrement grave. Il s'attaque à un art qui n'est pas celui de M. Verwey, qu'il n'a jamais pu ou voulu apprécier, auquel, probablement, il n'a jamais rien compris ; il éclaire notre littérature moderne d'un jour absolument faux. Je ne puis donc me taire, car cela reviendrait à dire, non seulement que je vous ai fort mal renseignés jusqu'ici et que je m'avoue incompétent à vous tenir désormais au courant du mouvement littéraire en Néerlande, mais encore que je souscris aux opinions soi-disant philosophiques de M. Verwey.

§

Je ne réfuterai pas tout ce qui me paraît réfutable dans cet article ; je n'en finirais pas. D'ailleurs, sans une connaissance plus profonde de l'état réel de notre littérature, il vous serait difficile de tout analyser. De même je rejette, comme trop faciles, les arguments *ad hominem*, et je m'en tiendrai à la discussion des opinions générales, non toutefois sans avoir, au préalable, admiré comme de juste un critique qui, en sept ou huit pages, réalise ce tour de force incroyable de dépeindre

(1) *Mercure de France*, 1er janvier 1907.

en son entier, tronc, branches et feuilles » une littérature ont il prétend lui-même qu'elle est « aussi vivante que jaais » !

Examinons d'abord ceci :

Le plus grand danger pour le développement d'une littérature, 'est que les formes où s'exprime principalement la vie extérieure de a société chassent dans un coin celles qui sont essentiellement poétiues. Le roman en prose est devenu, de nos jours, une forme de cet rdre, une telle expression de la vie extérieure ; la poésie, la libre ie de l'âme et du verbe, y joue un moindre rôle que la persévérance, 'observation, toutes les vertus qui permettent aux hommes de vivre nsemble (pp. 40-41).

A première vue cela semble assez judicieux, — bien que ous ne puissions tenir qu'en médiocre estime ces formes essentiellement poétiques » se laissant si bénévolement hasser dans un coin et que ces « vertus qui permettent aux omme de vivre ensemble » ne nous soient pas très claires ! Iais, à y regarder de plus près, nous ne tarderons pas à ous apercevoir combien défectueuse et puérile est la concepion que M. Verwey a de la réalité. Avec une assurance des lus plaisantes, il distingue la vie *extérieure*, qui seule, d'arès lui, s'exprime dans le « roman en prose », et la vie *intéieure*, « la libre vie de l'âme et du verbe » : énonciation tyique, s'il en fut, d'un homme qui n'a qu'une triste notion de 'essence profonde de l'art narratif — épique ou dramatique. l voudrait vous faire accroire que le « roman en prose » ne éclame que ces seules facultés qui font partie de ou corresponlent à la vie des sens. Et comme facteurs spécifiques du genre, l nomme « la persévérance, l'observation, toutes les verus qui permettent aux hommes de vivre ensemble » ! Les plus rands esprits n'ont point réussi jusqu'à présent à tracer une igne de démarcation claire et nette entre le monde de l'imaination et le monde de la réalité. Mais ne dirait-on pas que I. Verwey ait résolu une fois pour toutes cet insoluble prolème et que par décret divin il ait arrêté : C'est ici que finit e domaine de *la* réalité et que celui de l'imagination commence! Combien plus large et plus philosophique est le point de vue uquel, par exemple, s'est toujours placé Querido (1), pré-

(1) Pour des raisons qu'il n'a jamais avouées, M. Verwey persiste à ne point ommer cet auteur que la Hollande, d'une voix presque unanime, proclame le plus uissant et le plus génial de ses artistes créateurs, nonobstant ses défauts.

tendant que la réalité n'existe pas, chaque individu, chaq
artiste ayant sa propre conception du réel, et disant que tou
distinction établie entre l'essence de l'imagination et celle d
la réalité est absolument arbitraire, attendu que chez le poèt
le créateur, il se fait un constant et impénétrable échange e
tre ce que nous sommes convenus d'appeler de ces noms. E
lui, en l'artiste créateur, les deux sphères se croisent et s
mêlent tellement et se tiennent par des nuances si multiples
subtiles qu'il est impossible d'indiquer des frontières tant so
peu précises. Shakespeare, Rembrandt, tous les génies,
quelque art qu'ils appartiennent, en sont la preuve éclatant
Chez eux que voyons-nous, en effet ? D'une part une étuc
profonde et extraordinairement minutieuse de la réalité ; c
l'autre, le réel toujours se dissolvant en la plus haute vie d'i
magination et, inversement, l'imaginé se convertissant en l
plus vivante réalité.

§

M. Verwey ne semble pas avoir la moindre idée de la facult
imaginative nécessaire pous créer, par exemple, une scèn
puissamment dramatique, dans un « roman en prose » ou dar
n'importe quelle œuvre d'art ; il ne semble pas se douter d
cette vérité que, pour dramatiser un récit, un morceau de vi
il faut autant d'imagination au moins que pour faire un poèm
lyrique, voire symbolique. En quoi réside, croyez-vous, l'ind
cible émotion que dégage *Hamlet* ? Nullement dans la lugu
bre évocation de l'Esprit avec son train fantasmagorique
Mais uniquement dans la *psychologie* de Hamlet, dans l'ana
lyse profonde de l'âme humaine. Or, un même don psycholo
gique, M. Verwey aurait pu et dû le constater, à des degré
divers, dans plusieurs de nos romans modernes. Mais cela
voyez-vous, n'est point du domaine de l'imagination, de « l'
magination libérée », s'entend ! Cela s'appelle « persévérance »
« observation », comprenez-vous ! Aussi, comme je vous plain
vous tous, critiques néerlandais, pauvres insensés qui ave
cru, qui avez osé dire que ces romans étaient des création
d'une ardente fantaisie, d'une imagination si libre et si fort
qu'elle avait su maîtriser les véhémentes émotions dont la Vi
à tout moment, menace d'accabler ceux qui ont mission de l
peindre ! Vous étiez tous pénétrés de cette vérité, exprimé
naguère en ces termes par un homme digne, quoique chrétien

d'être des vôtres : « Le Verbe... est l'Idée, telle qu'elle s'exprime dans ce phénomène qu'on nomme Vie ; et c'est parce qu'il a conception de cette Idée que l'artiste respecte la Vie, la Vie sainte, la Vie une, toute la Vie ; et, justement, parce qu'elle forme un tout complet, parce qu'elle est une et que cette unité persiste dans toutes ses parties, il n'a pas le droit d'en retrancher ni d'y ajouter. La Vie parle, c'est assez ; l'artiste n'a qu'à suivre (1) ». Avec le même auteur vous vous étiez dit que l'artiste créateur « sonde la réalité de l'Eternel dans la réalité du Moment » et qu'il n'a « nulle préférence pour tels aspects déterminés, attendu que ce ne sont que des *aspects* d'une même réalité (2) ». Eh bien, il ne vous reste qu'à demander grâce de ce crime de lèse-imagination libérée !

« En Hollande, le naturalisme est vaincu », dit M. Verwey avec un grand soupir de soulagement. Ignorerait-il donc que le naturalisme grossier, en ses formes primaires, n'a jamais, sauf de très rares et peu importantes exceptions, pris racine dans le roman hollandais? Croit-il vraiment que nos romanciers modernes s'en tiennent anxieusement à la réalité, au document, à l'expérimentation, tels que les ont dogmatisés les théoriciens naturalistes? Certes, il en est qui n'ont pas reculé devant d'horribles éléments réalistes, et, si c'est un crime, qu'on les en accuse! Mais alors qu'on ajoute aussi qu'ils ont fait preuve de ce don, merveilleux entre tous, d'évoquer l'âme, de créer des hommes vivants. S'ils étudient patiemment la vie extérieure, c'est pour nous en révéler le sens plus profond et non pour en faire une sèche copie, comme on voudrait vous le faire croire. A toutes leurs observations, à toutes leurs perceptions ils entremêlent l'idée et la suprême émotion. Exprimer la vie entière, voilà leur but. Qu'ils n'y réussissent pas toujours également, est-il besoin de le dire? Mais de là à nier

(1) Gerard van Eckeren, dans *Onze Eeuw*.

(2) Voici comment L. van Deyssel s'exprime dans une pénétrante et lumineuse étude sur l'homme et l'artiste Rembrandt : « Tout peintre doit copier minutieusement la réalité et il n'a pas le droit de s'écarter de son modèle... Tout art est plus ou moins vision. Et le précepte de copier la nature renferme cette idée que la vision, veut-elle être bonne, doit s'être entièrement objectivée.

« Pour être beau dans son œuvre, il faut que l'artiste soit *vrai*. Qu'il copie la nature, il restera vrai. D'ailleurs il ne peut jamais copier autre chose que la nature *telle qu'il la voit*, c'est-à-dire sa propre vue sur sa propre vision de la nature. »

Zola avait déjà dit la même chose dans son *Roman Expérimental* : « Le sens du réel, c'est de sentir la nature et de la rendre telle qu'elle est. Il semble d'abord que tout le monde a deux yeux pour voir et que rien ne doit être plus commun que le sens du réel. Pourtant rien n'est plus rare. »

même l'effort, de là à ne voir dans leurs livres qu'un art d'ob-servation et de persévérance, il y a loin ! Et si M. Verwey leur refuse l'imagination, quel sens attache-t-il donc à ce mot? En attendant qu'il daigne enfin s'expliquer, je vous assure, moi — et je ne redoute point que vous me contredisiez, si vous êtes à même de juger des œuvres dans l'original, — je vous assure que toute son imagination à lui, fût-elle doublée de celle de ses amis du périodique *De Beweging*, ne suffirait pas à créer les types inoubliables qui figurent dans tels romans de Louis Couperus et de Cyriel Buysse, dans *Levensgang* et *Menschenwe*[...] d'Is. Querido (1), dans *Geertje* de Johan de Meester, pour ne nommer que ceux-là. Les méconnaître, c'est méconnaître ce que notre art en prose a produit de meilleur, c'est méconnaître des œuvres grandioses dont, à juste titre, la Hollande est fière.

§

Parmi les écrits témoignant d'une imagination libérée M. Verwey cite en premier lieu « les deuxième et troisième parties du *Kleine Johannes* de Frederik van Eeden (2) ». Cet exemple prouve, ou bien une remarquable partialité, ou bien une parfaite incompétence en la matière jugée. Tout ce qui dans ces deux volumes, « jaillit de l'imagination » n'a qu'une fausse apparence de vérité ; et si l'auteur n'a pas complètement échoué, si même son *Kleine Johannes* est, sous plus d'un rapport, une œuvre importante, c'est qu'il était assez doué de bon sens pour ne pas s'écarter trop de la réalité visible et vécue, condamnée par M. Verwey. A ce bon sens, ou, si vous préférez, à « la persévérance » et à « l'observation » de Van Eeden, nous sommes redevables d'un joli, d'un charmant type de jeune fille, Marjon, qui n'est nullement le produit de l'imagination, au sens que notre critique semble attacher à ce mot.

Le but de Van Eeden dans cet ouvrage a été de synthétiser et de symboliser diverses manifestations de vie sociale et intel-

(1) Du même auteur a paru en novembre dernier *Kunstenaarsleven* (Vie d'artiste), œuvre d'une conception si énorme, d'une psychologie si intense et d'une humanité si large que cela dépasse tout ce que notre littérature a produit jusqu'ici. Entre autres personnages, très vivants tous, il y a là un petit banquier, Soonbeek, qui est devenu un type formidable et satanique comme le seul Balzac, peut-être, en a su créer dans le roman.

(2) Il ajoute : « Par là Van Eeden est l'un des rares écrivains qui soient restés semblables à eux-mêmes, et fort. » Ce jugement a de quoi surprendre, si l'on sait que M. Verwey a, plus d'une fois, joliment éreinté ce même Van Eeden !

ctuelle, voire religieuse. Or, tout artiste, qu'il s'appelle Dante, lichel-Ange ou Gœthe, voulant symboliser l'abstrait, de quelue ordre qu'il soit, aura naturellement recours au concret, la réalité extérieure ; il personnifiera le monde des idées et es phénomènes ; il l'exprimera en une forme plastique. Mais il e suffit pas de donner à cette forme une figure humaine et de a baptiser d'un nom d'homme ou de femme. Si, dans l'expresion, on ne se montre pas original, si l'on ne sait que servilenent copier un modèle connu, si l'on n'arrive pas à insuffler a vie, une vie intense, aux personnages devenus symboles, i, en un mot, on ne crée pas des prototypes, l'œuvre pourra voir toute la valeur éthique ou scientifique qu'on voudra, elle e sera point esthétique, point artistique. C'est, en grande artie, le cas du *Kleine Johannes.* Markus, le personnage prinipal, le pivot du livre, n'est qu'une vulgaire et ridicule copie e Jésus, et les autres, autant que symboliques, ne valent uère mieux. Voilà ce que M. Verwey lui-même semblait avoir ompris lorsqu'il jugea le roman dans *De Beweging*. Je me emande donc si, dans son article du *Mercure*, il a tenu compte e ce que Van Eeden a voulu faire et non de ce qu'il a fait, — ce qui n'est pas tout à fait la même chose !

Quoi qu'il en soit, je suis profondément convaincu qu'un eul chapitre consacré dans *Menschenwee* à la psychologie de Kees, dit le braconnier, ou au vieux cleptomane, qu'un seul hapitre nous peignant l'âme de Soonbeek, de Flora ou de laurice Fleury dans *Kunstenaarsleven*, qu'un seul chapitre ous racontant la lutte douloureuse, les indicibles souffrances norales de Geertje, dans le roman du même nom, — oui, je uis sûr qu'un seul de ces chapitres a demandé cent fois plus l'imagination vraiment libérée que les deux parties tout ntières du *Kleine Johannes* (1). M. Verwey ne tarderait pas le reconnaître, fût-ce tout bas, s'il arrivait à comprendre ombien grossière et peu philosophique est la distinction qu'il tablit entre l'art d'imagination et l'art de réalité.

(1) Pour ne pas abuser de l'hospitalité du *Mercure*, je ne m'arrêterai pas aux eux autres écrivains qui, au dire de M. Verwey, partagent avec Van Eeden l'emre de l'imagination. Le premier, Arthur van Schendel, a fait un roman moyengeux fort bien écrit et très beau, mais qui est réaliste au même degré que les uvres citées par moi au cours de cet article. Quant à Nine van der Schaaf, qui a talent, sans doute, et qui n'est point un esprit banal, on me trouvera tout prêt l'admirer le jour où elle saura bâtir un conte ou une nouvelle et qu'elle ne nous résentera plus, réunis sous un même titre, des fragments qui ne tiennent pas nsemble.

§

A ceux qui voudraient m'objecter que j'interprète à ma fa
l'article de M. Verwey et que j'y découvre des choses qu
s'y trouvent pas je répondrai simplement : Nous autres Holl
dais, qui de vieille date connaissons notre critique, nous
saurions nous tromper sur l'esprit de ces pages. Nier, s
prouver, ce que d'autres ont fait de bon, telle a toujours
la tactique de M. Verwey. S'il n'a pas osé la mettre en pr
que dans son *Introduction à la Nouvelle Poésie Néerlande*
— qui, soit dit en passant, n'est point devenue classique,
il n'a pas manqué, cependant, d'y donner à sa propre po
une place singulièrement démesurée, au détriment d'au
poètes plus importants. Aussi, que dans un article où il s'
de l'état actuel de notre littérature il ne nomme qu'un min
cule nombre d'écrits, d'une valeur discutable, et garde un sile
dédaigneux sur les œuvres grandioses dont je vous ai pa
œuvres où l'imagination joue un rôle immense, cela n'a
de quoi nous surprendre. Mais, à son silence je pourrais op
ser des centaines de pages débordant de louanges enth
siastes. Je pourrais citer nombre de passages où Is. Quer
par exemple, est qualifié tour à tour de « génie », de « gr
poète lyrique », de « géant », de « formidable visionnair
de « peintre génial », « tirant entièrement de vous-même
motion », etc. Et n'allez pas croire, surtout, que ces ju
ments aient été portés par les seuls amis de notre gr
romancier ! Voici, entre autres, comment un de nos bons
sateurs, M. Herman Robbers, qu'on n'accusera pas d'a
jamais flatté Querido, s'exprime à propos de *Menschenwee*

Si j'estime grandement le talent dramatique de Querido, je p
non moins sa force épique, se manifestant dans sa large vision,
geste puissant et, aussi, dans la sobriété avec quoi il sait expri
tous les moments de la vie, jusqu'aux plus véhéments — désesp
crime, maladie, mort — sur le ton de l'impassible réalité même.

Qu'on juge donc lequel de nous deux a été le plus parti
de M. Verwey, qui ne daigne même pas nommer un auteur
lequel, malgré la diversité des opinions, les critiques s'acc
dent à dire qu'il occupe une place prépondérante dans la li
rature actuelle, ou de moi, qui, dans l'étude que je lui vou
ici-même il y a plus d'un an, n'ai guère fait que résumer

loges et les blâmes, — en appuyant davantage, je l'avoue ans rougir, sur les premiers.

§

J'ai hâte d'en finir. Pourtant, il me faut relever un dernier rait.

Dans l'article qui nous occupe, M. Verwey cite Van Deyssel armi les prosateurs qui ont « toujours cherché une expression immédiate de l'imaginé » et il ne lui refuse pas l'imagiation. Mais lorsque, au lendemain de sa rupture avec Van Deyssel, il fonda *De Beweging*, il l'accusa de n'être ému que ar le beau sensuel et de n'avoir jamais su atteindre à la beauté pirituelle ! Il est vrai que la réponse à ce reproche non motivé e se fit pas attendre. Is. Querido d'abord, puis un jeune héélien, le Dr Julius de Boer, poète distingué et esprit des plus arges, ripostèrent vigoureusement. Ils démontrèrent que c'est hose arbitraire et absurde d'opposer le beau spirituel au eau sensuel, attendu que la vie de l'âme et la vie des sens se iennent de façon si étroite et par tant d'affinités que toujours lles s'absorbent et se dissolvent l'une dans l'autre. Le premier, ui avait déjà victorieusement combattu pour cette idée dans n essai sur Couperus, fit ressortir en même temps que la rose, prétendue naturaliste et impressionniste, de Van Deyssel ous a livré des trésors de beauté plus précieux que n'a fait a poésie de M. Verwey.

Que Van Deyssel ait été grand admirateur de Zola, qui ongerait à le lui reprocher, puisqu'il a été plus et mieux que ela ? Sur les ailes de l'extase il s'est élevé à des hauteurs splenides où les préconiseurs de l'imagination avant tout, s'attarant aux vaines théories, n'ont jamais pu le suivre. Son ardent nthousiasme est, de même que chez Querido, la manifestaion d'une intense vie intérieure et d'une imagination puissante. La véhémente passion de ces deux artistes est bien plus que e la vitalité purement physique : elle est le languissement nême de leur âme, leur soif insatiable de sereine et divine eauté, la tonique, si je puis dire, d'une existence toute visionaire, fantastique, hallucinatoire, retentissant partout dans eur verbe, se traduisant, d'abord, chez Van Deyssel en cris ublimes d'admiration et de colère, pour s'idéaliser peu à peu t devenir plus contemplative, se révélant chez Querido par

une brûlante fièvre créatrice qui ne fut peut-être jamais éga en Hollande.

Or, l'imagination la plus vraiment libre, n'est-ce pas ce qui dramatise le plus fortement la vie et exprime la plus gran somme d'humaine émotion? Et M. Verwey, précisément, prêche à tout propos ce qu'il appelle la beauté spirituel M. Verwey — à qui, certes, nous tenons compte de quelqu petits poèmes lyriques admirables, — a toujours fait preu d'une triste impuissance épique et dramatique. La majeu partie de son œuvre, qu'il voudrait faire passer pour le r sultat d'une rare faculté imaginative, n'est qu'une assez sèc compilation d'éléments didactiques et d'idées presque us ou mal digérées.

« Pour Kloos », prétend-il, « la poésie était dans le sen ment. Pour moi, dans l'imagination ». Mais il serait le p mier, je pense, à protester si quelqu'un s'avisait de dire q Kloos — le Kloos des premières années — n'est pas un gr poète. C'est que la distinction établie ici est aussi déplac aussi arbitraire que celle déjà combattue. « Les plus p chefs-d'œuvre sont des chefs-d'œuvre *de sentiment* », a Van Deyssel, et il ajoutait que le sentiment, la sensibili forme le fond et l'essence de tout art. A mon tour je dirai q nulle poésie ne saurait être vraiment grande et parfaite p le sentiment seul, s'il ne s'y mêle un je ne sais quoi de la pl haute beauté spirituelle, c'est-à-dire si elle n'est pas, *en mêm temps*, produit de la sereine imagination. Et c'est parce q les deux éléments se sont trouvés à un degré supérieur et plus entière harmonie en Kloos qu'en Verwey que l'aven continuera de proclamer le premier plus grand poète que second.

Décidément, M. Verwey a par trop tardé à découvrir nos lettres une orientation qu'elles avaient prise bien avant publication, dans *De Beweging*, des nouvelles de Nine v der Schaaf! « Partir du dedans » : le précepte est excelle mais il n'est pas nouveau, car voilà de longues années de que nos bons auteurs de « romans en prose » tâchent de mettre en pratique. M. Verwey s'en serait aperçu, sans dou si, en dépit de l'évidence, il ne s'obstinait à croire que c'e lui et son périodique qui orientent la littérature hollandais

H. MESSET.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite* [1])

—

Avant même que mes relations avec Mme Marie eussent pris une fin aussi tragique, nous avions fait deux nouvelles connaissances de même nature.

Deux jeunes filles, dont l'une avait pour père un fonctionnaire de la Justice et l'autre un fonctionnaire de l'Armée, faisaient alors, grâce à la tendre amitié qui les unissait, l'objet de la conversation de tous. Nous avions entendu parler d'elles alors que nous étions encore à Bruck, et maintenant nous les voyions parfois dans la rue. Un beau jour elles nous écrivirent, nous demandant à faire notre connaissance. Léopold leur répondit très aimablement et elles vinrent nous voir.

Nora, la plus âgée des deux, était grande et forte. Sa façon de s'habiller trahissait le désir qu'elle avait de se donner l'air « homme », ce qui ne lui réussissait pas très bien. Ses cheveux blonds abondants, quoique coupés courts, et ses belles formes pleines ne laissaient pas place à une supercherie.

L'autre, Mignon, était un rêve, une créature de conte bleu. Beaucoup plus petite que Nora, elle était délicate, bien faite et pleine de grâce. Sur un corps souple, qu'aucun corset n'emprisonnait et sur des seins hauts de vierge, un cou délicat, un visage pâle, tranquille et sérieux, et de beaux yeux sombres, cachés par des paupières à demi closes. Tout en elle était calme et retenu : elle semblait interroger timidement la vie sur ses mystères.

Nora nous raconta que leurs parents avaient voulu les séparer, et qu'ils les avaient séparées en effet. Mais Mignon tomba malade. Quand les parents virent que leur enfant allait mou-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 229, 230, 231 et 232.

rir, ils prièrent Nora de venir voir son amie, qui, mourante, demandait.

Nora s'y rendit — et Mignon guérit.

— Et c'est pour cela, dit Nora en terminant son histoir qu'elle *m'*appartient, car elle me doit la vie.

Alors Mignon ouvrit tout grands ses beaux yeux et, avec regard profond et sérieux d'une femme qui aime et le doux so rire d'un enfant heureux, les leva vers l'autre, qui l'atti passionnément vers elle et l'embrassa.

Mais Nora n'était pas fidèle à son amour — et voilà peu être ce qui donnait sa tristesse pensive au visage de Mignor

Un drame burlesque, entre elle et Marguerite Halm, qu'el nous raconta elle-même, nous prouva son inconstance. El avait fait la connaissance de la poétesse, qui lui avait fait pa de ses idées sur une race nouvelle. L'aïeule future, qui avai hâte d'accomplir le grand œuvre, avait vite été prise de l'idé baroque que Nora était l'adolescent envoyé par Dieu, en com pagnie duquel elle devait faire le geste libérateur. Je cro que Nora, soit par goût pour ce rôle d'homme, soit par gam nerie, attisa le feu, jusqu'à ce que, sentant qu'elle allait s brûler, elle cessa de se faire voir chez la pauvre toquée.

Mais Nora, qui n'avait encore rien eu à faire avec des « Elus » ne savait pas avec quelle ténacité ceux-ci s'attachent à leu « Mission divine ». Comme elle n'allait plus chez la Halm celle-ci alla chez elle.

Un beau jour les domestiques des parents de Nora se pré cipitèrent dans l'appartement, annonçant qu'il y avait un noce dans la maison, qu'une voiture de noce s'était arrêté devant la porte et que la mariée était justement en train d monter les escaliers. On courut sur le palier pour voir la ma riée et on la vit en effet. Elle montait — non sans souffler u peu, — dans une toilette de satin blanc superbe, avec voile e myrtes, et à la main une magnifique corbeille de fleurs qu'ell répandait sur son chemin.

Où allait-elle ? A quelle porte allait-elle s'arrêter ?

Nora n'attendit pas que cette question fut résolue. Elle ava été prise d'une angoisse terrible. Elle s'enfuit dans le coin l plus retiré et le plus sombre de l'appartement, enjoignant au domestiques de dire, si on la demandait, qu'elle était parti en voyage, partie très loin et qu'elle ne reviendrait pas de sitôt

Cependant la mariée, au dehors, sonnait à la porte fermée. Elle sonna avec une persévérance touchante. Entre temps, la voiture de noce et cette mariée solitaire avaient attiré les voisins et bientôt l'escalier et les paliers étaient pleins de gens qui attendaient avec la plus vive curiosité ce qui allait se passer. Finalement la porte s'ouvrit et un domestique apparut, qui éconduit maladroitement et grossièrement la mariée.

Attristée et déçue, l'aïeule future s'en retourna chez elle; pour le moment elle dut renoncer à la régénération de la race humaine.



Les jeunes filles venaient souvent nous voir. Nora nous apprit que Mignon avait envie d'écrire, mais que le courage lui manquait. Léopold l'encouragea, lui disant qu'elle avait certainement du talent, qu'il lui aiderait et qu'il recommanderait ses écrits. Cela me rappela le temps où il m'en disait autant.

Mignon écrivit quelque chose, il l'envoya à une feuille, qui l'imprima — comme cela s'était passé pour moi.

La jeune fille fut ravie.

En été nous faisions des excursions avec les deux amies. Kapf aurait bien voulu en être. Il est vrai qu'il haïssait les femmes, mais sa haine ne pouvait résister au plaisir de se faire voir dans les rues avec deux jeunes filles aussi jolies qu'élégantes. Nous en étions désolés, mais nous ne l'emmenions pas : il était vraiment par trop ridicule.

Nora, qui savait qu'il lui avait succédé dans la « Caverne des Roses », — c'est le nom que la Halm donnait à sa chambre, — ne l'appelait plus que le « Divin Adolescent », et ce nom lui resta. Il l'accepta avec quiétude, n'y voyant aucune raillerie : sous l'influence de la Halm, il s'était merveilleusement développé. Une chose cependant lui faisait du tort au point de vue de sa vocation divine : il engraissait. Il était arrivé de Berlin maigre et allongé comme un lévrier; maintenant le bout de nez qu'il avait tendait à disparaître entre ses joues. La vie contemplative lui allait à merveille et de même la cuisine autrichienne, que ses longues promenades lui faisaient apprécier. Il avouait lui-même qu'il se portait bien à Graz; les belles promenades, le théâtre, tout cela ne manquait pas de charme, — et cela était autre chose que la boutique de Berlin.

Quelle satisfaction pour moi!

★

En dépit de nos relations suivies avec les jeunes filles, no ne nous portions aucun attachement. J'avais vite remarq qu'elles n'avaient pas été amenées chez nous par la sympathi mais bien par un intérêt particulier; Mignon voulait êt « lancée » dans la littérature, et Sacher-Masoch était bon po cela. Elles étaient méfiantes, et quoique cette méfiance tendît s'affaiblir sous l'influence de nos rapports personnels, elle n disparut jamais entièrement.

Cela ne me surprenait pas et je ne pouvais pas davanta leur en vouloir : Sacher-Masoch avait toujours abondamme fourni de l'étoffe aux jaseurs de la ville et à ce moment-là pr cisément des choses se passaient qui excitaient la méfiance.

Que pouvait-on, en effet, penser de moi, en apprenant q je visitais seule des bals masqués et que j'allais chercher d lettres poste-restante, tout cela pour trouver le Grec? Nous v vions tellement à l'étroit que Kapf et la bonne s'étaient forc ment aperçus de quelque chose. Je sentais le manque d'estim dans l'air qui m'entourait, — je voyais qu'on prenait pitié d « ce pauvre cher Mr le Docteur », dont j'étais la femme inf dèle et indigne.

Je me souciais fort peu de l'opinion de Kapf. Mais c que pouvait penser la bonne me touchait de plus près. C'étai une brave et bonne fille, dévouée aux enfants, dont j'avais e jusqu'alors, non seulement l'estime, mais aussi l'affection, e qui, précisément parce qu'elle croyait s'être trompée sur mo compte, s'était presque mise à me haïr.

Je dus la renvoyer, quelque peine que cela me fît.

Quand, des larmes aux yeux, je la vis, de ma fenêtre, descen dre la rue à côté de sa malle, elle qui venait d'embrasser le enfants avec tendresse et en sanglotant, et qui m'avait quitté sans une poignée de main, sans un salut, je me demanda combien de braves et honnêtes gens se détourneraient ains de moi, parce que je semblais être ce que je n'étais pas.

★

En avril 1878, Catherine Strebinger nous écrivit de Genève

que son mariage avec Rochefort n'allait probablement pas se faire; les amis de celui-ci avaient été horrifiés de voir qu'il comptait épouser une jeune fille d'origine allemande, — son père était bavarois, — et lui avaient déclaré que dans ce cas il devrait non seulement renoncer à l'idée de devenir un jour Président de la République, mais qu'il perdrait aussi la situation prépondérante qu'il occupait dans son parti. Elle se rendait, écrivait-elle, à ces raisons, et comme elle préférait avoir pour *ami* le Président Rochefort que Rochefort journaliste pour *mari*, elle ne s'opposait pas à la dissolution de leurs fiançailles. Mais elle ne voulait pas rester à Genève, préférant venir habiter auprès de nous.

En mai un télégramme nous annonça son arrivée.

Nous étions debout sur le quai, attendant le train qui devait l'amener, quand je remarquai, un peu de côté, des émigrants italiens, dont les gestes vifs m'intéressèrent et dont je m'approchai. Quand le train entra en gare, je voulus retourner vers Léopold, mais la foule des voyageurs m'en empêcha. Je vis de loin une jeune fille mince et élégante se pencher, d'un geste décidé et sûr, de la fenêtre d'un wagon de 1re, chercher quelqu'un des yeux, puis sauter du compartiment avec un ah! joyeux et s'élancer vers Léopold, qui s'avançait déjà à sa rencontre. Elle lui tendit et lui secoua les deux mains, et l'embrassa sur sa bouche.

Maintenant c'était avec intention que je restais à l'écart, curieuse de ce qui allait suivre.

Catherine donna un bulletin à un commissionnaire et le chargea de chercher ses bagages, puis ils se dirigèrent vers la sortie, parlant avec vivacité. D'une fenêtre de la salle d'attente, je les vis monter dans une voiture, faire charger les bagages sur une autre, et les deux voitures partir.

Moi, je n'existais certainement plus. Mon mari ne m'avait pas une seule fois cherchée des yeux ; j'étais tombée, pour lui, dans l'abîme profond de l'oubli. Je ne me dépêchais donc pas trop de retourner à la maison.

Quand j'entrai dans la chambre, Léopold s'écria :

— Ah! te voilà! Où donc étais-tu? Nous t'avons cherchée partout.

Occupée à saluer Catherine, je n'eus pas besoin de lui répondre. Elle me secoua les mains et m'embrassa, comme elle

l'avait fait pour lui. Sachant très bien que mon mari mentait en prétendant qu'il m'avait cherchée, elle s'attendait, me sembla-t-il, et non sans plaisir, à une petite escarmouche entre moi et mon mari ; elle s'arrangea même de façon à nous laisser tout le temps nécessaire pour cela. Mais je n'en profitai pas, et cela parut la surprendre.

Elle soupa avec nous et ne se rendit à son hôtel que vers minuit.

Comme nous nous tutoyions, nous fûmes vite amis ; elle se donnait d'ailleurs simplement et sans contrainte. Elle nous parla de Rochefort, de ses enfants, de sa vie en exil, de ses amis politiques et de ce que ceux-ci attendaient de lui. Elle l'admirait et se moquait de lui en même temps.

Je ne lui reconnus pas d'amour pour lui, mais par contre une estimation très exacte de sa valeur et des avantages qu'il y avait à être de ses amis.

Elle avait, peu de temps auparavant, passé quelques semaines à Paris et, recommandée par Rochefort, elle avait fait la connaissance des rédacteurs en chef des grandes feuilles ; elle connaissait la littérature nouvelle, les cliniques littéraires et les cancans. Buloz lui avait offert sa main, qu'elle avait refusée, et il avait réitéré son offre par écrit. Comme je lui faisais remarquer que la femme du directeur-éditeur de la *Revue des Deux Mondes* occuperait une situation à Paris qui ne serait pas des moindres, elle me répondit que Buloz était un imbécile, avec lequel elle serait incapable de vivre vingt-quatre heures.

Elle me plut beaucoup. Sa façon de juger les choses et les hommes montrait un esprit moderne et raffiné, — un esprit à la Rochefort, planté dans un sol jeune et riche.

Qu'une jeune fille de ce genre sortît du cadre ordinaire de ses semblables, cela était tout naturel. Rien en elle n'était le fruit de l'éducation, elle était elle-même, et rien d'autre et se donnait exactement pour ce qu'elle était. A cela venait s'ajouter sa personne captivante, qui frappait tout d'abord par son extraordinaire élégance. Et cette élégance, elle n'avait rien d'étudié, rien d'intentionnel ; elle l'avait en elle, comme un jeune cheval de sang, qui ne peut se remuer qu'avec grâce et beauté. Etroite de hanches et large d'épaules, son corps était

si plein de force et de souplesse qu'elle semblait avoir, non pas des os, mais de l'acier en elle.

Elle avait de très beaux cheveux d'un blond foncé, et des yeux bruns, pas très grands, mais vifs et brillants, et un nez fin et droit, aux narines sans cesse frémissantes. Sa bouche, à la lèvre inférieure un peu avançante, était peut-être un peu grossière, mais elle avait du caractère, comme tout en elle.

Ce jour-là elle portait une toilette de voyage grise, dont je ne savais pas si je devais l'admirer davantage pour son élégance ou pour sa simplicité.

Le lendemain, Nora et Mignon se rencontrèrent chez nous avec Catherine.

Nora ne réfléchit pas longtemps : elle tomba tout de suite amoureuse de Catherine. Celle-ci, très amusée, encouragea son nouveau cavalier servant.

Mais Mignon, toute pâle, semblait figée dans sa douleur ; muette elle voyait au travers de ses paupières mi-closes cette nouvelle trahison de son amie.

Catherine désirait louer une ou deux chambres meublées dans une maison particulière, et Nora l'aida à les chercher.

Il arriva ce jour-là à la pauvre petite Mignon ce qui m'était arrivé, à moi, la veille : elle n'existait plus.

Catherine loua une chambre chez Mme de C***, veuve d'un officier supérieur, qui vivait avec ses filles et son fils, capitaine d'état-major, et en prit possession le jour même.

Nora l'aida à s'installer dans sa nouvelle demeure et ne la quitta qu'à minuit.



Quelques jours après l'arrivée de Catherine, Léopold voulut donner en son honneur, à Judendorf, un grand déjeuner aux écrevisses, et nous partîmes tous pour la forêt, les enfants avec nous.

Ce fut un beau jour heureux. Entre les trois belles filles, mon mari se sentait vif et joyeux comme un poisson dans l'eau. C'était certainement Mignon qui l'intéressait le plus, car c'était avec elle qu'au cours de nos promenades il s'entretenait de préférence, et cela était tout naturel, puisqu'il avait découvert en elle un talent remarquable, qu'il voulait former et développer ; s'il marchait ou se reposait avec elle, un peu à

l'écart de nous autres, c'est qu'il ne voulait pas être troubl dans les conversations sérieuses qu'ils entretenaient ensembl

Je remarquai aussi que depuis quelque temps il poursuiva moins son thème favori ; cette pause dans mon tourmen habituel me faisait du bien, et je m'imaginais le devoir à l'in fluence distrayante de la jeune fille.

En les regardant échanger des paroles graves le long de sentiers obscurs et tranquilles de la forêt, Mignon, dans s beauté mélancolique, pure et chaste, et mon « Dichter » ave une expression de sublime tristesse que je ne lui connaissai pas encore, je me réjouissais de voir qu'ils avaient trouvé dan la littérature une diversion à leurs aberrations d'un autr genre.

Nora et Catherine formaient un couple tout différent. Nora très homme ce jour-là, jouait son rôle de galant avec tant d sérieux et de maîtrise que, sans la pipe fatale qui la rendai ridicule, elle eût pu passer pour quelque bel adolescent. Ell fumait de gros cigares épais, tout en roulant de petites cigaret tes minces pour Catherine; elle lui portait son parasol, lu tendait la main aux endroits difficiles du chemin, écartait ave sa canne les branches qui gênaient son passage, ou bien, cou chée sur le ventre de tout son long, elle s'exaltait devant l'A dorée, mollement assise sur la mousse.

Voyant que tout ce grand monde, absorbé en lui-même n'avait aucun besoin de moi, je m'occupai des petits que l'ai de la forêt grisait et remplissait d'une joie folle.

Je leur fis apporter dans la forêt une table couverte de lait de crêpes et de belles grandes fraises avec de la crème. Ce fu pour eux une fête d'une splendeur inconnue et, pour leur mère un des plus beaux jours de sa vie.

Quand les petits furent rassasiés, vint le tour des grands Judendorf était célèbre pour ses délicieuses et énormes écre visses et ce jour-là sa réputation se trouva bien méritée.

Catherine ouvrait de grands yeux; jamais elle n'avait vu d pareilles écrevisses et sans plus tarder elle en fit remplir un caisse par l'hôtesse et l'envoya à Rochefort, à Genève.

Avec un entrain merveilleux, nous vidions plat sur plat; le jeunes filles étaient charmantes, Léopold plein d'esprit, et pa une fausse note ne troubla ce jour de joie, qui s'acheva auss gaiement qu'il avait commencé.

Nous fûmes d'autant plus surprises, le lendemain, de ne voir ni Nora, ni Mignon chez nous. Catherine, elle, vint nous voir, mais ne resta que quelques instants. Elle nous dit que Nora était sans cesse chez elle et qu'elle ne pouvait plus s'en débarrasser.

Cela dura une semaine environ, puis elles cessèrent brusquement de se voir. Catherine, de mauvaise humeur, mit sa rupture avec Nora sur le compte d'une indisposition de Mignon, qui ne permettait plus à son amie de la quitter. Elle n'aimait pas Mignon, qu'elle traitait de « poseuse », et qui était, d'après elle, sentimentale, et par conséquent bête.

Nous n'avons jamais revu les deux jeunes filles, et jamais nous n'avons su ce qui avait motivé leur disparition. Nora et Mignon inspirèrent à Sacher-Masoch sa *Mère de Dieu*.

Longtemps après, un jour où Catherine croyait avoir à se plaindre de mon mari, que je cherchais à défendre, elle s'écria :

— Tu n'as aucune raison pour le défendre, il est assez faux envers toi aussi !

Désireuse de savoir où elle voulait en venir, je lui dis :

— Non, il ne l'est pas.

— Vraiment, il ne l'est pas? Et quand il écrit à Mignon qu'il a pour elle le plus profond et le plus sincère amour, qu'il se trouve très malheureux avec toi, qu'il veut se séparer de toi et qu'il lui propose de fuir avec elle ; qu'ils s'en iraient en Allemagne, s'y feraient protestants pour se marier, après qu'il aurait divorcé d'avec toi ; que leur position matérielle serait en tous cas assurée, parce qu'il accepterait alors une position qu'on lui offrait. Ce n'est pas de la fausseté, ça ? Devant moi il fait comme s'il ne pouvait se passer de toi un seul jour, et tout le temps il ne pense qu'à te quitter. Nora m'a montré ces lettres, je les ai lues moi-même — et je peux te dire une chose — c'est que les deux jeunes filles le détestent franchement.

A ce qu'elle avait dit d'une situation, je reconnus qu'elle avait dit vrai, car Léopold avait réellement été en négociations au sujet d'une situation en Allemagne, et lui et moi, nous étions seuls à le savoir.

Quel parti prendre ? La chose ne s'était pas faite et ne se serait pas, et je savais bien depuis longtemps de quoi mon

génial époux était capable. Je ne voulais pas me faire mauvais sang à ce sujet, ni lui en parler. Je ne pouva rien changer en lui ; il fallait le prendre tel qu'il était, et je m disais qu'au fond c'était un bon et brave homme. Il ne s'agi sait là après tout que de folies suggérées par le besoin donner à la vie une tournure romanesque et dramatique, ass naturelle chez un écrivain ; mais je ne croyais pas qu'il eût vra ment mis à exécution les plans qu'il concevait si aisément da ses lettres aux femmes, et qu'il nous eût abandonnés, l enfants et moi ; dans cette conviction, je puisais du courage du calme.

Ce qui me peinait réellement, c'est qu'avec toutes ces sott ses nous nous compromettions sans cesse.

Le fait que Catherine ne me raconta tout cela que beaucou plus tard et dans un moment de colère contre Léopold, m prouva qu'elle avait pour moi plus de considération que pou les autres, car dire aux gens des choses désagréables était u plaisir qu'elle aimait à goûter chaud.

★

Catherine ne demeura pas longtemps chez Mme de C***. El y était trop en famille, ce qui ne lui allait pas. Elle loua deu chambres au rez-de-chaussée de la villa de la baronne P** Beethovenstrasse.

Toute la façon d'être de Catherine, son élégance, son a d'étrangère, ne pouvait manquer de faire sensation à Gra De plus elle faisait l'impression d'être riche, et peut-être el l'était ; en tous cas elle était majeure depuis peu, elle vena de toucher la fortune de sa mère défunte, et elle s'entendait dépenser son argent avec beaucoup de « chic ».

Elle se loua une élégante victoria à deux places et quan elle se faisait conduire par la ville, les gens, intéressés curieux se retournaient sur la jolie « Française ». Se mon trait-elle avec nous au théâtre, aussitôt les femmes chuch taient entre elles et les hommes dirigeaient leurs lorgnett vers notre loge.

Elle trouvait cela fort à son goût et faisait de son mieu pour exciter l'intérêt qu'elle éveillait. Parfois elle se faisa apporter au théâtre des fleurs qu'elle avait payées elle-mêm

ou des télégrammes qu'elle avait mis à la poste, et, en les recevant, jouait si magistralement la surprise et l'étonnement que nous-mêmes nous y avons cru ferme jusqu'à ce qu'elle nous eût avoué un jour en riant d'où venaient ces envois.

Elle prenait aussi des leçons d'équitation, et bientôt elle fut à même de sortir à cheval.

Elle était superbe en selle; dans une élégante amazone, un chapeau melon sur sa tête blonde, le corps souple, se tenant admirablement, elle paraissait aussi dure et aussi ferme sur sa bête que si elle avait monté à cheval toute sa vie.

Souvent le capitaine de C*** l'accompagnait. C'était un élégant officier, capitaine d'état-major, quoique très jeune encore, et qui lui allait mieux comme compagnon que son maître d'équitation. Le capitaine avait, d'autre part, des chevaux à sa disposition qui ne lui coûtaient rien.

Catherine était pour moi un objet d'étonnement continuel. Comme elle prenait la vie facilement, et comme elle en surmontait en riant les difficultés! Elle avait un flair merveilleux pour tout ce qui était mensonge, pose, fausseté, bêtise ou grossièreté, et le poursuivait de sa haine — quand elle n'en tirait pas parti.

Il y avait par exemple la baronne P***, qui avait un fils endetté et usé, dont elle ne savait que faire : ne pouvait-on essayer de s'en débarrasser en faveur de cette Française qui payait un prix fou pour les deux pièces mal meublées qu'elle lui louait, et qui pouvait bien avoir envie de devenir baronne?

Un beau jour donc, Catherine eut l'honneur d'être invitée par Mme la baronne à prendre une tasse de thé — et à se laisser tâter le pouls — mais la baronne s'adressait mal, car la Française ne se laissa pas faire et la battit à son propre jeu.

La mère et le fils lui devinrent insupportables, et elle ne les appela plus que les « punaises ».



Quand Catherine était de bonne humeur, et, en tête à tête avec moi, elle l'était toujours, elle pouvait être extrêmement amusante. Elle parlait assez bien allemand, mais parfois des mots lui manquaient, et elle mettait des mots français à leur

place, qui n'avaient pas toujours le même sens ; parfois auss
elle mêlait des phrases entières de français à son allemand
elle affectionnait particulièrement certaines expressions popu
laires autrichiennes, dont elle sut bientôt se servir, mai
qu'elle prononçait si drôlement qu'on était forcé de rire, e
alors elle riait gaiement, elle aussi.

Elle est morte depuis longtemps. Rochefort me raconta
Paris qu'elle mourut à bord d'un navire qui la portait en
Amérique, et qu'elle repose sous l'océan. Elle s'était entière
ment séparée de sa famille et ne laissa aucun proche paren
derrière elle. Si je raconte ce qu'elle était, et que je la mon
tre dans toute son originalité, je ne fais de tort à personne,
elle moins qu'à quiconque. Si elle vivait encore et si, debout
mon épaule, elle lisait ce que j'écris sur elle, elle me prendrai
la plume des mains, et s'écrierait :

— Non, ce que tu dis n'est pas vrai !

Elle se mettrait à ma place et se peindrait elle-même sou
les couleurs les plus noires, car Catherine Strebinger s'e
toujours plu à faire ressortir les côtés les plus sombres d
son être, — et à taire les bons.

Comment s'expliquer cette fille singulière ?

Son père avait été maître d'école en Bavière, puis était all
à Morges, où il avait fondé une secte à laquelle était adjoint
une école qu'il dirigeait. Sa pieuse entreprise lui valut de gro
revenus et une femme riche, mais poitrinaire. Ils eurent u
enfant, Catherine, puis la mère mourut.

Le veuf s'enferma dans sa chapelle, où il pria et jeûn
trois jours et trois nuits. Puis il reparut et se chercha un
autre femme. Il en trouva bientôt une, plus riche que la pre
mière, et en bonne santé.

Catherine grandit ainsi, entre un père pieux et une mèr
étrangère ; les heures d'école, la lecture de la Bible, les ser
mons et les punitions remplissaient sa vie. Bientôt le père cru
s'apercevoir que sa fille n'était pas sur le chemin du salut
Pour chasser d'elle le mauvais esprit et lui apprendre l'humi
lité, il lui imposa une discipline sévère.

Elle se vengea en faisant les cent coups, horrifiant ainsi tout
la communauté et discréditant par-dessus le marché le sys
tème d'éducation de son père.

Il organisa dans la chapelle des prières en commun pour l

salut de sa fille dévoyée, auxquelles celle-ci dut assister.

Le mauvais esprit, loin d'être chassé, se renforça de haine.

A 19 ans elle devint majeure et on dut lui verser la fortune de sa mère; elle quitta immédiatement la maison paternelle et n'y remit jamais les pieds.

Elle s'en fut à Genève, où elle vécut dans une élégante pension, tenant dans le plus grand mépris tout ce que, sous l'étiquette de religion, de morale ou de convenances, on avait essayé de lui inculquer par la faim, les coups et le manque absolu de tendresse.

A Genève, elle fit la connaissance de Rochefort. Elle se perfectionna à son école et bientôt l'élève pouvait rendre des points au maître.

Sa première traduction lui valut de la part de Buloz l'offre d'une situation fixe de traductrice à la *Revue des Deux-Mondes*. Mais elle ne voulait suivre que son appétit insatiable de jouissances et la curiosité effrénée qui la jetait aveuglément sur n'importe quoi et n'importe qui.

Ce qu'elle nous raconta sur ses équipées était si raide que nous n'en crûmes pas un mot, jusqu'à ce que sa conduite même nous eût prouvé qu'elle avait dit vrai. Elle ne mentait jamais, mais elle était méchante jusqu'à la cruauté. Elle était ravie quand elle pouvait dire aux gens des choses désagréables; mais ces choses étaient toujours vraies : irriter quelqu'un avec un mensonge eût été, à ses yeux, une manière de combattre indigne d'elle.

Pour nous donner une idée de l'avarice de son père, elle nous raconta que, depuis plus de vingt ans, il portait la même paire de pantoufles; quand la semelle de feutre était usée, il en cousait lui-même une autre par-dessous; les pantoufles finirent par être si hautes, grâce à toutes ces semelles, qu'il semblait marcher sur des cothurnes.

Il fabriquait, avec de la suie et de l'eau, de l'encre pour lui-même et pour son école, et vendait ce mélange à ses élèves; les habits et les cahiers de ceux-ci en étaient couverts.

Je dois dire que ce dernier trait me parut incroyable jusqu'au jour où je reçus une lettre de M. Strebinger : l'adresse était effectivement toute barbouillée, et quand j'eus fini de lire, mes mains l'étaient également.

Une histoire que je me refusai carrément à croire, mais qu me fut confirmée bien des années après, est celle-ci :

A Genève, dans la même pension que Catherine, vivaien deux jeunes mariés russes, le prince X*** et sa femme. La jeun princesse, qui était malade de la poitrine, avait été envoyée pa les médecins passer l'hiver à Montreux. Quand elle s'y fut ré tablie, et avant de s'en retourner en Russie, le prince et s femme allèrent passer quelques semaines à Genève, où Cathe rine fit leur connaissance. On parlait beaucoup d'eux dans l pension, à cause de l'amour tendre et touchant qu'ils avaien l'un pour l'autre.

Cet amour excita la curiosité de Catherine. Etait-il vraimen possible qu'un homme aimât réellement sa femme, c'est-à-dir qu'il ne la trompât pas si l'occasion s'en présentait? Elle vou lut s'en assurer. A son avis, il n'y avait rien de bon dans l nature humaine, et ce qui pouvait y sembler bon était artifi ciel, simulé et incapable de résister à une épreuve.

Elle tenta l'expérience, — et sa théorie fut confirmée.

Le Russe donna une fête de nuit sur le lac, à laquelle Ca therine fut invitée. Elle manœuvra si adroitement qu'elle réussi à se trouver dans le même canot que le prince. C'était là l principal : le reste ne fut qu'un jeu pour elle.

Le lendemain le prince et Catherine avaient rendez-vous dan un hôtel. Catherine perdit là un beau peigne, de forme origi nale, dont Rochefort lui avait fait cadeau. Bêtise ou méchan ceté, ce peigne fut rapporté à la princesse, qui apprit où e comment on l'avait trouvé.

La jeune femme connaissait le peigne de Catherine, et ell ne put garder le moindre doute sur ce qui s'était passé.

Rochefort était en train d'écrire son article, quand sa port s'ouvrit et que la princesse entra, le peigne à la main, presqu défigurée par son émotion. Elle ouvrit la bouche pour parler mais, au lieu de mots, ce fut un flot de sang qui s'échappa d ses lèvres, et elle tomba à la renverse.

On la porta sur le lit de Rochefort, où elle mourut.

Voilà ce que Catherine nous raconta.

Longtemps après, un jour que nous dînions chez Rochefort il fut question de « Jenny », — c'est ainsi qu'il appelait Ca therine, — et pour nous montrer, à moi et à Léopold, com

bien elle était « canaille », il nous raconta cette même histoire, telle que nous la connaissions déjà.

Je demandai à Catherine si, après coup, le sort de la jeune femme ne lui avait pas fait de la peine. Elle me dit que oui, et que ça lui en faisait encore, mais qu'elle recommencerait quand même ce qu'elle avait fait, le cas échéant, parce qu'elle ne voulait pas garder d'illusions sur les hommes et sur l'amour; — pour le moment elle n'en avait pas et cette certitude n'avait pas été payée trop cher par la mort, un peu plus rapide, d'une poitrinaire.

— Et puis, ajouta-t-elle, si tu savais comme ce fut horrible et beau, quand on apporta le cadavre à la pension... Et la scène avec Rochefort, après... quand il me traita de meurtrière... Je suis contente d'avoir passé par là. Il faut toujours fouetter, harasser la vie, sans cela elle s'enrouille, s'encrasse de banalité.

Guidée uniquement par le caprice de l'heure, Catherine menait une existence tout à fait désordonnée. Parfois elle sautait hors de son lit la nuit, et telle qu'elle était, en chemise, travaillait à ses traductions. Alignant ses belles phrases sur le papier, son talent et sa facilité à écrire la remplissaient de joie; le travail devenait une volupté dont elle ne pouvait s'arracher avant que la fatigue ne lui fît tomber la plume des mains.

Parfois, des semaines, des mois entiers s'écoulaient sans qu'elle songeât à travailler. Elle ne mangeait pas quand elle avait faim, mais quand l'idée lui en venait; il lui arrivait de rester un jour entier sans toucher à rien, et cela exprès, pour manger plus tard avec un plaisir plus vif. Elle était indifférente à sa santé, traitant son corps avec un mépris qui souvent m'épouvantait; elle ignorait tous ces petits maux qui ne sont pas épargnés aux femmes les plus saines et les plus robustes. Elle ne craignait rien et avait le courage et l'audace d'un homme. Elle ne voulait pas laisser passer une heure, pas une minute de la vie, sans en jouir et sans en avoir la conscience. Par suite, elle était toujours en mouvement, toujours impatiente de savoir ce que le lendemain, ce que l'heure prochaine lui apporterait. Souvent elle se précipitait le matin dans ma chambre en criant :

— Wanda, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui, pour nous amuser?

Quand je lui répondais que je n'avais pas le temps de m'a-muser, elle secouait les épaules comme un enfant fâché.

Un jour elle arriva ainsi et me pria de faire avec elle un excursion en voiture, à un endroit des environs qui était, l avait-on dit, charmant, et où il y avait une auberge où c mangeait admirablement.

Ne pouvant rester toute la journée hors de chez moi, je ref sai. Elle appela Léopold à son aide, et comme ce dernier n voyait toujours avec plaisir en compagnie de Catherine, car croyait qu'ainsi j'avais plus de chances de rencontrer le Gre il insista également, et je dus céder.

Nous roulions depuis deux heures environ, quand nous no trouvâmes devant un large et impétueux torrent qui roulait e maître sur les prés et les champs, et nous coupait la voie.

Il était tombé toute la nuit des averses formidables sur l hauteurs, et les eaux en s'écoulant avaient formé ce torrent. I l'autre côté, où la route commençait à monter, nous vîm plusieurs hommes qui nous faisaient signe d'arrêter et q nous criaient des mots que la grande distance et le tumul des eaux nous empêchaient d'entendre.

Catherine avait sauté sur ses pieds, et, dressée dans la vo ture, elle regardait cette scène inquiétante avec des yeux éti celants.

— Il faut que nous passions ! s'écria-t-elle.

— Bien entendu ! Ce serait dommage de négliger une aus belle occasion de nous noyer !

Elle se mit à rire.

Le cocher, qui avait fait halte et voulait déjà s'en retou ner, nous regarda avec surprise.

C'était un jeune cocher, beau gaillard, qui, quoique respo sable des chevaux, ne voulut pas le céder en courage à jeune fille, et il entra dans l'eau mugissante. De l'autre côt les hommes criaient et gesticulaient comme des possédés, ta dis que toutes deux, tranquillement assises dans la voitur nous attendions les événements.

Bientôt le cocher sembla regretter sa hardiesse. L'ea furieuse et tous les objets qu'elle charriait avec elle et qui le battaient les jambes avaient rendu les chevaux nerveux; violence de l'eau menaçait de jeter la voiture hors de la rout dont le cocher ne pouvait que présumer la direction; il y ava

sans doute aussi des trous déjà creusés par l'eau, car à chaque instant les chevaux enfonçaient.

Le cocher n'osait plus avancer et il ne fallait pas songer à faire volte-face. Nous étions arrivés à peu près au milieu du torrent; l'eau atteignait le poitrail des chevaux et pénétrait dans la voiture.

De l'autre côté, les hommes, maintenant immobiles comme des statues, surveillaient la scène sans mot dire.

Je regardais l'eau et les vagues qui s'enfuyaient et j'étais prise de l'envie de me joindre à elles, quand Catherine me tira violemment en arrière en criant :

— Pour l'amour de Dieu, Wanda, ne regarde plus l'eau, tu as le vertige. Regarde en l'air ou ferme les yeux.

Elle me prit dans ses bras et m'attira à elle.

Au moment où ma tête venait de tourner, ce fut une sensation agréable de sentir sur moi l'enlacement ferme et sûr de ces bras vigoureux.

Entre temps, les hommes de l'autre rive avaient vu le danger où nous nous trouvions et s'étaient décidés à venir à notre secours. C'étaient de jeunes garçons meuniers, chaussés de hautes bottes.

Lentement ils s'avancèrent vers nous, sondant prudemment le terrain au moyen de longues perches. Quand ils furent près de nous, ils se mirent à invectiver le cocher, criant qu'il avait sans doute volé ses chevaux pour les mener à un endroit où ils risquaient à tout coup de se rompre les jambes. Quant à nous, ils nous regardaient curieusement et avec un peu de colère : ne les avions-nous pas forcés par notre folie à venir à notre secours?

Catherine leur sourit et se mit à bavarder gentiment avec eux, dans son allemand défectueux. Aussitôt ils furent gagnés; leur colère s'évanouit et ils jetèrent des regards d'admiration sur cette jeune fille étrangère, qui demeurait gaie et sans peur au milieu du péril.

Un des jeunes hommes conduisit les chevaux, tandis que deux autres montaient sur le marchepied de la voiture pour la maintenir contre le courant. Nous continuâmes ainsi lentement notre chemin.

Catherine leur donna un ample pourboire, et leur serra cordialement la main. Je crois qu'ils se fussent volontiers

rejetés à l'eau pour elle, tant ils paraissaient heureux. Long temps ils restèrent là, nous suivant des yeux, tandis qu Catherine leur faisait de loin des signes d'adieu. Elle-même était à moitié folle de joie : une aventure de ce genre lui alla à merveille; elle en eût désiré une semblable tous les jours car c'était là de la vie, et *vivre*, elle voulait vivre... vivre...

— Toi seule, me dit-elle, tu m'as fait peur un instant, ca si tu étais tombée, tu étais perdue dans ce courant furieux.

Elle se réjouissait d'avoir si bien fait tête au danger, ca c'était une preuve de son courage, de sa présence d'esprit — et de son mépris de la vie.

— Si je pouvais m'embrasser moi-même, je le ferais, tan je suis contente de moi.

Sur la hauteur, à l'auberge, qui était située dans un endroi charmant, on nous servit un succulent déjeuner. On avait mi la table sur une terrasse suspendue au-dessus d'un gouffr profond et en face de laquelle la montagne boisée et sombr se dressait comme un mur jusqu'au ciel.

Catherine se montra gaie et pétulante, joyeuse comme u enfant. Après dès heures du plaisir le plus pur, nous nou remîmes en route pour rentrer.

Pendant ce temps, l'eau s'était écoulée et nous pûmes alor nous rendre compte de tout le danger que nous avions cour et du service que ces braves garçons nous avaient rendu e nous tirant de là. La route était toute effondrée, comme sou une pluie d'obus. Nous fûmes obligées de descendre de voitur et de faire à pied une partie de ce chemin dévasté.

★

C'est vraiment un miracle que Catherine ne soit pas devenu la maîtresse de Léopold. Et cependant j'étais bien convaincu qu'elle était venue à Graz dans la ferme intention d'entame une liaison avec lui, et que seules les circonstances modifi rent son plan.

Le sentiment d'affection qu'elle avait pour moi n'avait rie à faire là-dedans, car il ne l'eût pas empêchée de me prendr mon mari, si elle en avait senti l'envie ou si son intérêt l'ava exigé.

Ils ne se plaisaient pas.

Pour intéresser Léopold, les femmes devaient exciter son imagination ; il devait pouvoir mettre en elles tout ce qu'il désirait y trouver. Que pouvait-il faire d'une fille qui ne voyait dans l'amour que le plaisir et qui écartait avec un mépris souverain tout ce qui avait la tournure du « sentiment ».

— L'amour comme tu le conçois, lui dit-il un jour, est pour moi une abomination. J'y renoncerais tout à fait plutôt que de le goûter sans poésie. Je ne comprends pas qu'une aussi jeune fille puisse être aussi froide.

— Mon cher, répondait Catherine en le raillant de façon exquise, que tu ne veuilles pas jouir de l'amour tel que la nature nous l'a donné, cela prouve que tu as des goûts pervers. Ce que tu appelles Poésie, c'est le Mensonge et la Fausseté, qui n'auraient jamais dû la souiller, car ils ne font que rendre malheureux ceux qui croient en elle. C'est parce que je commence en amour là où les autres femmes n'arrivent qu'après les plus douloureuses déceptions et quand leur jeunesse s'en est allée, que je suis heureuse et fière : ni l'amour, ni l'infidélité d'un homme ne troubleront jamais ma tranquillité.

— Tu me fais penser à la baronne R***, qui me disait à Salzbourg : Les gens intelligents s'invitent mutuellement à l'amour, comme à un bon dîner, qui ne laisse derrière lui qu'un souvenir plaisant.

— C'est aussi mon avis. Je trouve terriblement bête de donner tant d'importance et autant de place dans l'existence à quelque chose d'aussi simple, d'aussi naturel que l'amour.

Léopold était indigné. Il me dit plus tard que Catherine le laissait tout à fait froid, car elle était trop peu *femme* pour lui.

Son indignation me faisait rire en dedans. Je savais déjà alors que lui aussi avait reçu une invitation de ce genre de la part de la baronne R***, à Salzbourg, qu'il avait accepté, que pendant de longs mois il « dîna » avec elle, et qu'une grande partie de l'argent qui était envoyé tous les mois à Charles servait à solder les « additions » que, longtemps après, lui valaient encore ces dîners.

*

Quel bonheur angoissant que les enfants! Je n'exagère certes pas en disant que depuis que je suis mère je n'ai pas eu une

heure de tranquillité. Je m'efforçais sans cesse d'arran notre existence de façon à avoir les enfants autant que pos ble autour de moi. Mais trop souvent cela ne se pouvait pa et de là des moments, des heures ou des jours entiers d'i quiétude cruelle. Quand mon mari m'envoyait à la promenad au théâtre, en voyage même, chercher un amant, mon cor était absent, il est vrai, mais toutes mes pensées restaient à l maison, auprès des enfants et aussi de mon mari, qui ne po vait plus se passer de moi, que seule j'aidais à surmonter s accès et qui devenait inquiet quand il m'arrivait de sortir la chambre.

Toute ma vie était dans mes enfants. Je ne me sentais pl un être à part ; ma personnalité s'était fondue dans mo amour et ma sollicitude pour eux ; je ne désirais et n'espérai je ne craignais et ne tremblais plus que pour eux.

Désirs et crainte, également grands, provenant des circons tances particulières dans lesquelles grandissaient mes enfant et en face desquelles j'étais comme impuissante.

Léopold en était resté à sa résolution de n'avoir qu'u enfant : Sacha, son enfant. Un enfant comme celui-là — en était convaincu — n'avait jamais encore été mis au mond

Souvent quand les enfants l'entouraient, et qu'il tenait l « sien » tendrement dans ses bras, tandis que les autres étaien un peu à l'écart, je l'entendais dire à son favori en désignan Mitchi :

— Vois-tu, comme il est noir, celui-là ? Sais-tu pourquoi C'est parce qu'il a été apporté par une cigogne noire, et pen dant la nuit, quand il faisait tout sombre ; et la cigogne l'a pris dans un étang dont l'eau était noire comme de l'encre ses yeux sont deux taches d'encre qui ne s'effacent pas ; ma man a beau les laver. — Mais toi, c'est une cigogne blanch qui t'a apporté, au grand jour, quand le soleil brillait, qui a doré tes cheveux et les a rendus si brillants ; et elle t'a pri dans un lac dont l'eau était bleue comme le ciel, et deux gouttes de cette eau sont tombées dans tes yeux et y sont res tées, et c'est pour cela qu'ils sont profonds comme le lac e bleus comme le ciel.

Quand je voyais l'impression causée par ces paroles s refléter sur les petits visages surpris, de tristes pressentiment me serraient le cœur.

Les grands yeux sombres de Lina allaient, sondeurs, de Sacha à Mitchi et un sourire douloureux se jouait sur ses lèvres muettes. Son cher visage devenait alors pensif. D'où était-elle venue, *elle*? Quelle cigogne pouvait bien l'avoir apportée? Pourquoi donc n'était-il jamais question de sa venue à elle ?

Quant à Mitchi, son visage mince et brun devenait encore plus sérieux, plus morne que d'habitude et les « taches d'encre » fixaient sur le père un regard sévère, comme pour le rendre responsable de leur existence noircie.

Mais le beau visage de Sacha s'illuminait de bonheur fier et calme. Le petit dieu sentait sa supériorité et laissait tomber un regard plein de bienveillante pitié sur ceux qui n'étaient pas, comme lui, d'essence divine.

C'était un ange d'enfant, mais ce n'était après tout que l'enfant d'un homme. Comment la bonté et la pureté de son cœur eussent-elles pu ne pas se ressentir d'une adoration aussi démesurée et aussi déraisonnable? Il entendait dire si souvent que les deux autres étaient des êtres inférieurs, qui, au fond ne le concernaient en rien et qu'il n'était pas nécessaire d'aimer, puisqu'ils n'avaient aucune signification, qu'il finit par le croire et par les traiter en conséquence, quand, dans leurs jeux, ils se permettaient de se mettre sur le même pied que lui.

S'il m'arrivait d'en faire un reproche à Léopold, il se fâchait, et ne voulait rien entendre. J'obtenais davantage de l'enfant, qui avait l'âme trop généreuse pour ne pas regretter ses torts, quand je les lui faisais reconnaître. Mais je ne pouvais le faire qu'en l'absence du père.

Il était tout naturel que l'enfant, adoré, idolâtré par son père, qui ne lui disait que les mots les plus tendres et les plus affectueux, eût pour lui l'amour le plus touchant et le plus profond, et que, par contre, et malgré toute sa tendresse, il n'aimât pas tout autant la mère qui parfois le blâmait. Quelque mal que cela me fît, ma douleur n'allait pas sans une certaine joie, car non seulement cet amour de l'un pour l'autre leur donnait le bonheur le plus pur qu'un cœur humain puisse éprouver, mais dans cet amour je puisais l'espoir de voir le père conservé aux enfants et se dissiper un jour le sombre mystère de notre union.

Si cette admiration, cette glorification incessante devait

avoir une influence mauvaise sur l'esprit de l'un, l'esprit de l'autre ne pouvait manquer d'être assombri et aigri à se voir continuellement ravalé et ridiculisé.

Mais cette amertume ne se traduisit pas par de l'animosité contre la belle idole ou par de la désobéissance envers le père, mais par un muet éloignement. Son petit cœur trop plein se tourna vers sa mère qu'il se mit à aimer passionnément. Et il cacha cet amour comme un trésor précieux que les autres pouvaient lui prendre. Il ne me le montrait à moi-même qu'à l'écart et en secret, quand il ne se croyait vu de personne; alors il prenait vite ma main et la couvrait de baisers rapides et brûlants, ou bien il y cachait son petit visage et sa joie muette.

Mais cette passion ne put rester longtemps cachée et quand Léopold s'en aperçut, il abreuva l'enfant de sarcasmes et de railleries. A cause de sa mine sérieuse, il l'appelait « Schopenhauer » ou le « Pessimiste » et il cherchait toujours à lui faire comprendre qu'un petit crapaud aussi noir n'avait pas de droits sur maman. Un jour, comme je sortais, il me dit :

— Prends garde que le loup ne te voie et ne te mange comme le Chaperon Rouge.

Alors le petit se jeta sur moi avec un cri d'angoisse, se cramponna à mes genoux et, avec des sanglots de désespoir, me supplia de rester à la maison.

Dès lors, l'enfant me crut sans cesse en péril, sans cesse menacée de toutes les terreurs du monde des contes. Et Léopold, qui ne pouvait voir tuer une mouche en sa présence, riait et prenait plaisir à l'angoisse cruelle de l'enfant, angoisse qui fit de son amour pour moi, non pas un beau et riant bonheur comme celui de Sacha pour son père, mais un grand et douloureux tourment.

Et s'il est vrai que les impressions très vives de l'enfance ne s'effacent jamais, en voici un exemple : cet enfant est aujourd'hui un homme de trente ans ; son amour pour moi a crû avec lui et est devenu grand et fort. Mais il est resté une souffrance. Durant toutes ces longues années, il n'a pas cessé une heure de trembler pour sa mère ; seulement les terreurs des contes ont été remplacées par les terreurs de la vie et par la crainte de l'inévitable et éternelle séparation.

☆

La préférence que Catherine avait pour le « Pessimiste » n'était peut-être pas la moindre des raisons pour lesquelles mon mari ne pouvait pas la sentir. Elle m'avait souvent dit quelle impression charmante lui avaient faite les trois enfants quand elle les avait vus pour la première fois. Comme son plan était de se rendre avec nous à Paris aussitôt que les circonstances s'y prêteraient, c'est-à-dire aussitôt que Rochefort y serait retourné, elle me répétait sans cesse :

— Vous n'avez aucune idée de l'effet que vos enfants feront sur le boulevard et au Bois quand ils s'y promèneront, accompagnés d'une « nurse » habillée à la russe. On mettra leur portrait dans les journaux, on exposera leurs photographies et on écrira des articles sur eux. Tout Paris en parlera; c'est eux qui vous feront la meilleure des réclames.

Quelque temps après, et pendant de longues années, Lesseps réalisa avec grand succès à Paris l'idée de la réclame par les enfants.

La perspective de faire sensation à Paris avec son Sacha ne laissait pas que de séduire mon mari. Mais Catherine, par méchanceté, lui gâtait sa joie en ne parlant que de Mitchi, qui, avec sa figure gracieuse, son visage brun de bohémien et ses yeux passionnés, était, disait-elle, l'enfant le plus original qu'elle eût jamais vu.

Au commencement de l'hiver, je fis faire aux enfants des manteaux d'étoffe brune et poilue semblable à celle dont on fait les robes des moines, et de grands chapeaux ronds de feutre mou, poilus également, et de la même couleur ; ils étaient si gentils là-dedans que Catherine se fit faire immédiatement un manteau et un chapeau pareils. Son grand plaisir était de sortir avec les enfants, à pied ou en voiture, habillée exactement comme eux. Ils avaient ensemble un air si original et si joli qu'on se plaisait à les regarder; Catherine passait pour la sœur aînée, et cela l'amusait beaucoup.

C'est vers ce temps-là que le jeune Strassmann, fils du couple de comédiens du Burgtheater, fut engagé à Graz. Il débuta dans le rôle d'Armand, de *la Dame aux Camélias*, et nous assistâmes avec Catherine à son début. Ce jeune homme n'était qu'un commençant, mais il était beau, si extraordinaire-

ment beau, que sa beauté pouvait faire oublier un jeu impa
fait.

Catherine le lorgna attentivement, puis se tournant vers m
avec un sourire satisfait, elle murmura à mon oreille :

— Il est par trop beau, il faut que je me le paie !

Et elle se le « paya ». En quelques jours il était conquis.

Elle ne m'a jamais raconté comment elle s'y prenait po
satisfaire aussi rapidement ses désirs de ce genre ; elle se co
tentait de mentionner, en s'en moquant, les faits accomplis.

C'est encore elle qu'elle épargnait le moins dans ses raill
ries et à peine le plaisir avait-il commencé qu'elle en prévoya
la fin. Sa conviction était qu'aucun homme ne restait fidèle
aucune femme, et pour ne laisser à aucun homme le triompl
de l'avoir trompée, elle les trompait tous avant qu'ils eusse
eu le temps de songer seulement à en faire autant de le
côté. Elle me dit une fois :

— Si tu savais de quelle âme tranquille on voit venir l
trahison d'un homme, quand on a commencé par prendre s
revanche !

Elle trompa Strassmann avec un jeune Anglais, M. J***
qui vivait alors à Graz avec sa mère, et qui y était for
répandu dans l'aristocratie.

Je crois cependant qu'elle garda Strassmann pendant tout
la durée de son engagement à Graz, mais cela uniquement
cause de sa beauté, qui lui faisait éprouver le même plaisi
qu'une œuvre d'art.



Tandis que Catherine courait ainsi d'une aventure à l'autr
et tuait le temps en compagnie de jeunes gens assez insigni
fiants, elle était aimée d'amour vrai par un homme d'un
haute honorabilité, le capitaine de C***, qui briguait sa mai
depuis qu'elle avait demeuré chez sa mère.

Cette recherche lui plaisait parce qu'elle en était flattée e
parce qu'un officier d'état-major général faisait très bien a
nombre de ses adorateurs ; mais pas une seconde elle ne som
gea à devenir réellement sa femme.

Le capitaine de C***, était non seulement beau et élé
gant, mais un brave homme, sympathique à tous. Il semblai

avoir une passion profonde pour Catherine, et ne pas avoir le courage de l'exprimer.

Le mariage était d'ailleurs le dernier des soucis de Catherine ; elle savait trop bien qu'elle n'était pas faite pour cela. A ses yeux, toute contrainte était une abomination ; l'amour était un badinage plaisant ; le mariage, par contre, un mensonge malpropre.

Un mariage avec un homme qui partageait ses vues et qui lui apportait de grands avantages sociaux, comme Rochefort, qui avait l'espoir de devenir Président, cela, oui. Mais quand on lui parlait d'un mariage ordinaire, elle était comme secouée de dégoût.

Léopold, qui se plaisait à vanter à toute occasion son bonheur domestique, se devait, par conséquent, de défendre le mariage. Pour l'agacer il lui dit une fois :

— Tu pourrais remercier le bon Dieu, si un homme comme le capitaine de C*** te *prenait* pour femme.

Elle sauta sur ses pieds, comme piquée par une vipère. Mais elle avait vu l'intention méchante, et se mit à rire.

— Non, dit-elle. Dieu ne lui fera pas le tort de me donner à lui pour femme ; je ne le mérite pas.

— Et lui ne te mérite pas non plus.

— Amen.

Au même moment, la bonne faisait entrer un commissionnaire qui apportait à Catherine un mot du capitaine de C***. Tandis qu'elle lisait, je remarquai que ce même commissionnaire était déjà venu souvent de la part de Catherine, et qu'il la regardait d'une façon singulière.

Quand il fut parti, je dis à Catherine :

— Comme il te regardait !

Un éclair de gaieté malicieuse passa sur son visage.

— Il a son poste au coin de ma rue, et quand j'ai besoin d'un commissionnaire, je m'adresse à lui. Il est amoureux de moi ; quand je le regarde, il devient rouge comme un coq. L'autre jour je l'ai fait entrer dans ma chambre pour lui donner une lettre. Je sortais du bain et je n'avais qu'un peignoir... Je me lève, et voilà mon peignoir qui s'entr'ouvre... Si tu avais vu le pauvre diable !

Je savais déjà avec quelle habileté extraordinaire Catherine pouvait, de l'air le plus innocent du monde, mettre les

hommes dans des situations qui les faisaient suer par tous l
pores.

— Après? demandai-je.

— Oh! après... après... Il n'y a pas encore d'après!

— Si je revois cet homme, je lui donnerai le conseil de
prendre de force à la première occasion, dit Léopold.

— Ah! bah! Il est bien trop bête! Mais si je le trouve
nouveau seul dans la rue en rentrant du théâtre, je lui dir
de me suivre... Ça lui laissera un souvenir charmant pour
reste de son existence.

— C'est immoral, ricana Léopold.

Elle rit. Puis elle devint sérieuse : une pensée sembla
préoccuper. Brusquement elle nous regarda, les yeux brillan
et dit :

— Souvent l'envie me prend d'aller dans la rue et, comm
les riches et bonnes gens qui, dans les belles histoires, do
nent leurs pièces d'or aux pauvres, de donner mon corps au
jeunes gens pauvres, qui sont privés de *cela*, parce qu'il n
peuvent se le payer...

Elle se tut, et pencha la tête, reprise par des pensées ou de
souvenirs. Je vis ses joues se colorer, tandis qu'un étrang
sourire entr'ouvrait ses lèvres et laissait voir ses petites dent
étincelantes.

★

Pendant son séjour à Salzbourg, mon mari y avait fait l
connaissance du comte Sayn-Wittgenstein et de sa femme,
depuis lors il était resté en correspondance avec eux.

Nous savions que le comte avait composé un opéra. Il écr
vit à Léopold pour le prier de l'aider à le faire donner à Gra

Mon mari eut une peine infinie à décider le Directeur d
théâtre de Graz à accepter cet opéra. Mais le comte était l
cousin de l'intendant de l'opéra de Vienne, le prince Hohen
lohe, et cette circonstance amena le directeur à dire oui. L
représentation allait avoir lieu et le comte et la comtesse Sayn
Wittgenstein étaient attendus à Graz pour les dernières répé
titions.

A ce moment arriva une chose qui frisait l'impossible
Catherine tomba malade d'une forte inflammation de la gorge

Elle traita la maladie avec mépris, comme tous les danger

qui la menaçaient. La nouveauté de la chose parut même l'intéresser, car, en dépit de son état, je la trouvai d'humeur charmante quand je me rendis chez elle, et elle m'assura qu'elle s'amusait énormément à se voir enfin une fois malade. Mais ce plaisir ne dura pas longtemps : au bout de quelques jours, elle était rétablie.

Entre temps les Wittgenstein étaient arrivés et nous avaient fait une visite. Il y avait de quoi être ému de pitié à voir l'inquiétude et l'appréhension que leur inspirait le sort de leur opéra.

Ils avaient beaucoup d'amis dans la noblesse de Graz, qui tous attendaient l'événement avec le plus vif intérêt. Un jour le comte revint nous voir, cette fois sans sa femme. Il semblait très embarrassé et nous dit que le sujet de sa visite était extrêmement pénible pour lui, mais qu'il préférait expliquer franchement la chose, de façon à éviter tout malentendu.

Je ne devais pas être surprise, nous dit-il, si sa femme ne revenait pas me voir ; mais on racontait des choses si terribles sur Mlle Strebinger que la comtesse ne voulait pas s'exposer à se trouver chez nous avec cette dernière. Les femmes de l'aristocratie étaient furieuses contre elle, et la comtesse craignait que si on apprenait qu'elle fréquentait Mlle Strebinger, cela ne fît du tort à l'opéra, dont le succès dépendait surtout de l'aristocratie.

Léopold demanda quelles étaient les terribles choses qu'on racontait sur Catherine.

Le comte nous dit que le baron P*** avait déclaré à table, à « l' Eléphant », en présence d'autres personnes, qu'un homme était sorti à deux heures du matin de l'appartement de Catherine ; lui, le baron P***, l'avait vu de ses propres yeux.

Mais Catherine était malade ; il y avait donc erreur.

Non, dit le comte, il n'y avait pas erreur ; la maison n'était habitée que par le baron, sa mère et cette demoiselle. D'ailleurs le baron P*** avait vu l'homme venir, vers minuit, ouvrir la porte avec une clef et pénétrer dans l'appartement de Catherine. Le baron P*** avait affirmé tout cela sur sa parole d'honneur.

Mon mari lui répondit que Mlle Strebinger était sa traductrice et notre amie ; sa morale ne regardait qu'elle, puisqu'elle était majeure et libre. Jusqu'alors rien de répréhensible ne s'é-

tait passé. Il ne pouvait que protester contre les « craintes » de la comtesse, qui étaient blessantes pour sa femme.

Le pauvre comte était dans une situation terrible. Il ne pouvait se fâcher avec Sacher-Masoch : cela aurait été bien plus dangereux pour son opéra que des relations entre sa femme et Mlle Sirebinger.

— Mais P*** a donné sa parole d'honneur ! répétait-il à mi-voix.

— La parole d'honneur d'un homme qui espionne une femme..., mon cher comte, je ne vous comprends pas.



Si Catherine avait vraiment fait quelque chose de nature à nous compromettre, alors tout devait être terminé entre nous ; dans le cas contraire, le comte devait faire des excuses. Telle était l'opinion de mon mari.

Quelques jours après, Catherine, entièrement rétablie, fut à même de sortir. Sa première visite fut, bien entendu, pour nous.

— Quand Léopold entendit sa voiture s'arrêter à la porte, il devint tout agité.

Elle entra, encore pâle et un peu amaigrie. Léopold commença aussitôt :

— Tu sais, Catherine, que je ne me mêle pas de tes affaires et que je ne m'érige pas en juge de ta morale ; mais si tu fais des choses qui touchent à mon honneur, je ne peux pas les laisser passer tranquillement.

— Vraiment ! Et qu'est-ce que j'ai fait qui touche ton honneur ? demanda-t-elle, très calme, mais intéressée.

Alors Léopold lui raconta ce qui s'était passé à « l'Éléphant » et continua :

— Tu peux te figurer l'impression que cela a fait sur le comte Wittgenstein et sur sa femme. La comtesse ne veut plus venir chez nous, pour ne pas t'y rencontrer. Tu comprends combien c'est blessant pour nous. Fais ce que tu veux, mais arrange-toi de façon à ce que tes amis ne se trouvent pas mêlés à tes histoires. Ça, tu le leur dois. On sait quelles relations intimes sont les nôtres, et personne ne croira que nous ne savons pas ce que tu fais. Quelle jour cela jette-t-il sur Wanda ?

— Assez ! tu n'es qu'un mufle et ton comte en est un autre, s'écria Catherine, en haussant dédaigneusement les épaules.

Puis elle se tourna vers moi et m'expliqua comment tout s'était passé.

Une nuit, elle s'était sentie très mal, sur le point d'étouffer. Flora, sa femme de chambre, ne couchait pas dans l'appartement; elle venait le matin et s'en allait le soir. Cette nuit-là, Flora était restée jusqu'à minuit. Catherine l'envoya prier le médecin de revenir la voir et pour éviter que la jeune fille eût à l'accompagner, elle lui ordonna de porter au médecin la clef de l'appartement pour qu'il pût lui-même ouvrir la porte.

Le médecin se rendit chez elle; il trouva sa gorge en fort mauvais état et nécessitant des soins continus; comme il n'y avait personne auprès de Catherine, il y resta lui-même et fit ce qu'il fallait. Vers deux heures, Catherine se sentit mieux et le médecin put s'en aller.

Catherine ne racontait pas cela pour se justifier, ou parce qu'elle sentait qu'elle nous devait une explication; elle ne songeait à rien de semblable ; elle le disait parce qu'elle était heureuse de nous montrer combien il était délicieux que la « punaise » l'eût espionnée précisément la nuit où elle ne recevait pas un amant, mais un médecin, et que grâce à ce hasard elle eût maintenant le droit de punir le baron de sa mauvaise langue.

Elle était irritée et en même temps amusée; car cela aussi c'était de la *Vie*.

Mon mari se trouva un peu désappointé, au fond, des résultats de son « énergie » vis-à-vis de Catherine.

Moi, il m'avait étonnée; je l'écoutais avec surprise ; je ne le reconnaissais pas. Avec quelle ardeur il prenait la défense de son honneur et de celui de sa femme! Ce même honneur que la légèreté de sa femme, me disait-il à Bruck, ne pouvait atteindre, la légèreté de *Catherine* le mettait maintenant en péril? Les amants de Catherine souillant *mon* honneur, cet honneur qui n'existait plus quand il s'agissait de *son* plaisir! Que l'esprit de cet homme était donc compliqué! M'y retrouverais-je jamais?

Le soir du même jour, Catherine entra comme un coup de vent, en criant :

— Je l'ai cravaché! je l'ai cravaché!

Les soirs où l'on jouait au Landestheater, les homme « chics » avaient l'habitude de se réunir un peu avant la re présentation devant la pâtisserie Meyer pour regarder et cri tiquer les gens qui arrivaient. Le baron P*** ne manquait pa de s'y rendre.

Catherine le savait et, armée de sa cravache, elle y était allé pour châtier le calomniateur.

Il était sur le point de prendre congé de ses amis, quan elle s'avança vers lui et lui dit :

— Vous avez dit du mal de moi !... Tenez... et... tenez.. crapule!

Et elle le cravacha au visage des deux côtés.

Elle avait fait si vite et si adroitement qu'elle redescendai déjà tranquillement la rue, quand les amis du baron cravach s'assemblèrent autour de lui.

Ce fut un beau scandale dans la ville. La noblesse étai indignée de ce que « l'Etrangère » se fût permis une chos pareille ; quelques personnes parlaient d'expulsion, mai d'autres, plus nombreuses, disaient que cette mauvaise langu notoire de P*** n'avait eu que ce qu'il méritait, et qu'il y en avait encore quelques autres que l'on devrait traiter de la mêm façon.

Wittgenstein vint faire des excuses; il ne savait pas, dit-il, que P*** était menteur à ce point et il ajouta qu'il prierait également Mlle Strebinger, pour laquelle il avait beaucoup de sympathie, de lui pardonner.

Le baron P*** envoya le comte Spaur et un autre de ses amis demander à Léopold s'il était prêt à se battre avec lui.

Mon mari répondit à ces messieurs qu'il était marié, que, s'il se battait pour Mlle Strebinger, cela pourrait donner lieu à une fausse interprétation.

Le capitaine de C*** pria Catherine de l'autoriser à provoquer le baron P***; mais elle ne voulut y consentir à aucun prix.

Les deux « punaises » allèrent passer quelque temps à la campagne et ainsi le triomphe de Catherine fut complet.

★

Entre temps, le jour de la première représentation de l'opéra était arrivé.

On ne pouvait pas s'attendre à ce que Catherine eût grande sympathie pour le compositeur et pour son œuvre; elle désirait même franchement que l'opéra fût un « four » et elle fit tout ce qu'elle put pour cela.

Le sort en décida autrement.

Elle avait acheté vingt places pour la représentation et elle les avait fait distribuer par son commissionnaire à ses collègues, avec instruction précise de siffler de toute la vigueur de leurs poumons chaque fois qu'ils entendraient applaudir. Chaque homme reçut, de plus, une gratification d'un florin.

La salle était brillante; toutes les loges étaient remplies ; les femmes avaient mis leurs plus belles toilettes et tout le monde était plein d'animation. Notre loge se trouvait en face de celle du comte Wittgenstein. Catherine chercha ses gens des yeux; ils étaient tous à leur poste. Revêtus de leurs plus beaux habits, raides et dignes, ils attendaient les événements.

A la fin du premier acte,les loges applaudirent vigoureusement. Catherine tendit l'oreille: pas un sifflet ne se fit entendre, pas un bruit discordant ne troubla les applaudissements.

De nouveau elle regarda ses gens; c'étaient eux qui,de leur grandes et larges mains, applaudissaient le plus fort, tout comme s'ils avaient été payés pour cela et s'ils avaient mis leur point d'honneur à bien gagner leur argent!

Pas de doute possible : ces gens avaient mal compris le mauvais allemand de Catherine ; ils s'étaient figurés que cette jeune dame distinguée voulait faire applaudir la pièce d'un comte. Et ils applaudissaient!

Catherine trouva ce malentendu si drôle qu'elle éclata de rire et se mit à applaudir elle aussi; ses mauvais desseins ayant avorté, elle se décida aussitôt à jouer un plus beau rôle et à rendre hommage à l'œuvre de l'ennemi.



Catherine exerçait certainement sur moi une influence physique dont longtemps je n'eus pas conscience. Quand elle entrait dans ma chambre, il faisait plus clair en moi,plus sombre quand elle sortait. Et cependant en son absence je ne sentais pas le besoin de la voir, ne pensant guère à elle; j'eusse dû pour cela ressentir de l'ennui, et cela ne m'arrivait jamais.

Un matin elle vint plus tôt que de coutume et se fit coiff
chez moi par son coiffeur, qu'elle y avait fait venir. J'éta
assise près d'elle et je la regardais ; je vis alors une chose q
me fit presque peur.

L'homme avait défait sa coiffure, et ses cheveux étaien
tombés inertes ; mais tandis qu'il les peignait, ils se mirent
se dresser et à bouffer ; ils semblaient augmenter sans cesse
sous le contact du peigne émettaient un grésillement léger
quand il eut fini, ils s'écartaient presque horizontalement d
sa tête.

— Mais quels cheveux extraordinaires tu as ! dis-je, effrayé
par ce phénomène.

— Les cheveux de mademoiselle contiennent beaucou
d'électricité, remarqua le coiffeur. S'il faisait sombre, nou
verrions certainement des étincelles.

Catherine se mit à rire.

Depuis mon dernier accouchement, je souffrais de maux d
tête incessants, et que je n'avais jamais eus auparavant. G
néralement ils me tenaient deux ou trois jours de suite, et
violemment que la douleur me rendait presque idiote.

Un jour, je sentais venir un de ces maux de tête et je m'ap
prêtais à passer la journée du lendemain dans mon lit, quan
Catherine vint me prier d'aller au théâtre avec elle. Je lu
répondis qu'il ne fallait pas y songer, car cela suffirait à rendr
la douleur tout à fait insupportable. Mais elle insista tant e
si bien que, voyant qu'elle avait quelque raison particulièr
pour aller ce soir-là au théâtre, je finis par céder, et nous y
allâmes.

On donnait *Ondine*. Assise en face de Catherine et les yeux
à demi fermés, j'écoutais la musique. Je me sentis aller mieux
et toujours mieux ; bientôt je n'avais plus mal du tout et ma
tête était libre et légère.

Ce n'était certes pas la musique qui m'avait guérie de mon
mal, ni les gens, ni les lumières, et encore moins l'atmosphère
du théâtre, car j'avais souvent été à même de constater que
tout cela ne faisait qu'aggraver mon mal, quand cela ne suffisait pas à le provoquer.

Une autre fois, le soir, j'étais couchée, souffrante de nouveau, quand Catherine vint me voir.

Léopold écrivait dans sa chambre. Les enfants dormaient

Cette tranquillité aiguisait mon mal. Catherine s'assit doucement et sans bruit sur mon lit et me dit tout bas :

— Ne t'agite pas parce que je suis ici. Reste couchée tranquillement, ferme les yeux et ne dis rien. Laisse-moi parler toute seule, cela te distraira peut-être.

Puis d'une voix basse et douce, très différente du ton vif et haut qui lui était habituel, elle se mit à me parler de son enfance, de son beau pays natal, du lac aimé et de son eau fraîche, bleue et claire, dans laquelle elle aimait à se plonger et à nager, jusqu'à ce que, fatiguée, elle se laissât porter par elle, son jeune corps caressé par les vagues, et le regard perdu dans le bleu profond du ciel immense au-dessus d'elle. Elle me raconta comment elle se sauvait la nuit et s'en allait dans la montagne, loin de la piété froide qui l'enserrait à la maison, ne s'arrêtant pas avant d'avoir atteint la cime la plus élevée d'où elle voyait à ses pieds le monde et tous ces êtres humains pour lesquels elle avait une haine si vive, et qu'elle se figurait alors fouler aux pieds ; et comment elle passait la nuit dans la forêt, sans crainte de ses habitants, réveillée au matin par le soleil qui se glissait à travers les branches ; et comment elle se rassasiait de raisin dans les vignes, et attrapait des lézards avec la main, après les avoir attirés, en sifflant, hors des crevasses des murs. Puis le retour, le « châtiment » par la faim et les coups qu'elle recevait sans une plainte et sans une larme, persuadée que par l'impitoyable punition elle payait le droit à de nouvelles escapades.

Elle parlait et je l'écoutais. Je la suivais par tous ses chemins ; je descendais avec elle au bord du lac et, debout sur le rivage, je la regardais se jeter dans l'onde bleue et nager, si loin que je ne la voyais plus et que je me sentais toute inquiète ; mais bientôt sa chevelure brillait de nouveau au soleil comme une vague d'or. Je montais avec elle sur la montagne, le long de sentiers étroits et pénibles, et la nuit je me serrais craintivement contre elle, car je n'avais pas son courage et les animaux de la forêt me faisaient peur. Et quand venait le matin, je sentais le soleil pénétrer à travers mes paupières fermées et sa lumière chaude calmer la tension douloureuse de mes nerfs.

Quand elle se tut, elle se pencha sur moi et me regarda ;

elle crut sans doute que je dormais, mais j'ouvris les yeux tou grands vers elle :

— Et ton mal de tête ? demanda-t-elle ; où est-il ?

— Je ne sais pas. Dans le lac ou dans la forêt. Je dois l'avoi perdu quelque part, car je ne l'ai plus.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XXXIX. — Impôts.

M. DESMAISONS. — Nous voilà donc revenus à la taille.

M. DELARUE. — Que voulez-vous dire ?

M. DESM. — Vous ne savez donc pas ce que c'était que la taille ?

M. DEL. — « Taillable et corvéable à merci ! »

M. DESM. — C'est tout ?

M. DEL. — C'est tout.

M. DESM. — Comprendrez-vous mieux si je vous dis que M. Caillaux s'apprête à repromulguer l'ordonnance royale de 1439 ?

M. DEL. — Je comprendrai encore un peu moins, car le mot de taille éveille en moi du moins quelques idées de littérature historique.

M. DESM. — Hé bien, puisqu'il faut vous le dire, la taille est, dans l'ancien droit français, le nom que l'on donnait à l'impôt sur les revenus.

M. DEL. — Vous faites des rapprochements archéologiques.

M. DESM. — La taille était le grand impôt de l'ancien régime, tel qu'il fonctionne toujours dans les pays de droit germanique. On peut l'appeler impôt sur les revenus, si l'on veut ; c'est plus long, mais plus clair. « La taille personnelle frappait la personne dans la totalité de son patrimoine... » Je n'improvise pas, je lis. « Tout était atteint : meubles et immeubles, revenus des propriétés foncières, en quelque lieu qu'elles se trouvassent, revenus des rentes, revenus fournis par le travail journalier, en un mot, toutes les facultés de la personne. »

M. DEL. — Diable ! C'est donc cela, la taille ! mais M. Caillaux n'a rien inventé.

M. DESM. — Il n'a eu qu'à coordonner les vieilles ordonnances qui sont dans le répertoire de Merlin, et à traduire cela en français parlementaire du vingtième siècle.

M. DEL. — C'est une bien vilaine langue.

M. DESM. — Celle des légistes du quinzième siècle n'était pas bien plus belle. La fiscalité a sa rhétorique. Elle a aussi ses ménagements. La noblesse, qui était censée payer en nature, par le service militaire, était exempte de la taille personnelle. De même les grosses fortunes se voient aujourd'hui traitées avec une certaine clémence.

M. DEL. — Et moi qui croyais voir du nouveau ! Vous me déco ragez. Mais quelles bêtes de cirque sommes-nous donc ?

M. DESM. — Que voulez-vous, le monde n'est pas l'infini. C'est u sorte de cirque, en effet. On tourne, on tourne...

Tournez, tournez, bons chevaux de bois.

En matière d'impôts, il n'y a que deux systèmes, l'impôt personn et l'impôt réel, celui qui taxe les individus et celui qui taxe les ch ses. Tantôt on croit que l'un est plus juste ou plus productif; tant on croit que c'est l'autre.

M. DEL. — Je pense qu'il est plus prudent de taxer les choses, c elles ne peuvent fuir.

M. DESM. — Ne sommes-nous pas aussi des choses ? Ne somme nous pas des serfs attachés à la glèbe ? Ils sont très rares, ceux q ont le goût ou le courage de s'expatrier, quand leur vie commen à pousser quelques racines. Nous ne sommes plus des nomade Nous sommes à peine des animaux marcheurs. La terre nous retie aussi fortement que le rocher marin retient ses zoophytes.

M. DEL. — Il me semble d'ailleurs que, sous l'un ou l'autre de se noms, l'impôt ne peut être que personnel. Que ma maison soit taxe ou moi-même ?

M. DESM. — Assurément, et il est toujours aussi un impôt sur le revenus, les gains, ou les salaires, car avec quoi le paie-t-on ?

M. DEL. — Redoutez-vous quelque chose de la nouvelle ordonnance

M. DESM. — Moi ? Rien du tout. Je pense que cela s'équilibrera

M. DEL. — Je le pense aussi. Mais je plains les malheureux qu exercent des professions libérales, ou plutôt tous ceux dont les gain sont strictement personnels.

M. DESM. — Comment cela ?

M. DEL. — Ils seront jugulés. Je ne crois pas que cela soit par hain qu'on les a frappés si fort, je crois que c'est par inadvertance, ma on le dirait, et c'est fâcheux.

M. DESM. — En quoi sont-ils plus chargés que les autres ?

M. DEL. — Vous ne voyez donc pas combien il est absurde et, pa conséquent, inique, d'assimiler les revenus professionnels aux rente réelles ? Le rentier qui perçoit dix mille francs tous les ans, produ de son capital, il peut être malade, il peut mourir, même, et sa rent mécaniquement, lui est versée, à lui ou à sa femme, à ses enfant Mais le médecin, l'artiste, l'écrivain, s'ils disparaissent, tout dispa raît avec eux. Leurs revenus sont des revenus précaires, instables destinés fatalement à périr, en entier, le jour où celui qui les produ sait n'existe plus. Une maison de commerce peut gravement souffr aussi de la disparition d'un homme; elle peut cependant lui surv vre, et c'est même le cas le plus général. Que les bénéfices de cet

maison soient, jusqu'à un certain point, assimilés à des revenus, ce ne sera pas toujours injuste. Cela sera toujours injuste, au contraire, chaque fois que les revenus reposeront sur une tête seulement. Le viager et le perpétuel demanderaient, il me semble, des traitements différents. M. Caillaux n'y a point pensé, ou plutôt il n'y a pensé que pour exonérer le rentier au détriment du producteur personnel.

M. DESM. — Prenez garde, monsieur Delarue, on va vous prendre pour un poète !

M. DEL. — Cela m'est égal. Cela ne m'empêchera pas d'ajouter que si les droits d'auteur de Mistral sont taxés à trois pour cent, les revenus de M. de Rothschild le devraient être de douze peut-être, ou de quinze...

M. DESM. — Ou de vingt, de trente, de... Allons, enchérissez !

M. DEL. — Cela vous gênerait ?

M. DESM. — Presque. J'aurais peur d'être tenté de le plaindre. Mais vos paroles excessives m'inclinent à penser que l'impôt personnel peut en effet devenir par trop personnel. Cela fera peu de ravages à Paris, mais en province il y aura bien des vexations. Jadis, à propos de la taille, les paysans se persécutaient les uns les autres ; cela recommencera. Il n'y a aucune raison pour que la résurrection de la taille ne ressuscite pas les mœurs qu'elle avait engendrées. Vauban a écrit des choses terribles sur ces haines fiscales perpétuées de génération en génération. C'était, il est vrai, un esprit morose. La Révolution, cependant, lui donna raison, en substituant l'impôt réel à l'impôt personnel. Cela fut jadis tenu pour une grande conquête dans l'ordre social. Aujourd'hui, ce sont les fils de la Révolution qui rétablissent la taille et les fils de la contre-révolution qui la combattent. C'est amusant. Sur le fond même de la question, je n'ai pas une opinion ni bien précise ni bien sérieuse. Le meilleur impôt est celui dont on ne s'aperçoit pas, celui que l'on paie à mesure, à petits coups. Si j'étais homme d'Etat, c'est à cette sorte d'impôt que je penserais. Qui donc avait offert de tirer un milliard du monopole de l'alcool ? Cette proposition me ferait beaucoup réfléchir. J'avoue aussi que je n'aurais jamais pensé, comme M. Caillaux, à supprimer entièrement l'impôt foncier. La possession de la terre est un privilège qui se doit payer, indépendamment de tout revenu. L'impôt foncier fut la revanche du vaincu sur le conquérant de son sol. On ne voit pas pourquoi le petit peuple des paysans, propriétaires, oui, mais minuscules, ferait cadeau aux opulents châtelains des ombrages de leurs parcs et des poissons de leurs rivières. On ne voit pas pourquoi cent hectares de terrains de luxe ne paieraient rien, alors que paieront les humbles cultivateurs d'un maigre champ de pommes terre. Je ne comprends pas. Mais le monde est plein de mystères, et les mystères financiers sont les plus obscurs. Tenons-nous bien tran-

quilles, mon ami, et payons ce que l'on nous demande. C'est le pl
sage.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

René Ghil : *Œuvre I ; Dire du mieux : III ; le Vœu de Vivre* (T. premier Messein, 3,50. — René Arcos : *La Tragédie des espaces*, Editions de « l'Abbaye 3 fr. — Georges Duhamel : *Des légendes, des batailles* ; Editions de « l'Abbaye 3 fr. — Robert Vallery Radot : *Les Grains de Myrrhe*, Sansot, 3,50. — Mlle Bert de Puybusque : *L'Angélus sur les champs*, préface de Charles de Pomairols, To louse, Editions de « l'Ame latine ». — G. Du Champ : *L'Histoire*, Messein, 3,5

Œuvre I ; Dire du mieux III, le Vœu de vivre (Tom premier). — La Tragédie des espaces. — Des légende des batailles. M. René Ghil, dans la note jointe au *Vœu de Viv* MM. René Arcos et Georges Duhamel, dans leurs préfaces, procl ment leurs affinités, non de maître à disciple, mais de poètes d'âg assez distants pour qui la poésie est, en empruntant leurs parol mêmes, « une métaphysique émue ». M. René Ghil rappelle, no sans une juste fierté, que, dès 1885, en tête de *Légende d'âmes et d Sang*, il avait indiqué sa volonté de surprendre, « *lui poète* », dans de livres successifs « la Vie qui grouille sous ses yeux, — Ames e Sangs : la Vie qui s'organise, la Vie qui vit, la Vie qui se désorganis la Vie qui s'en va ». Un peu plus tard, dans *le Traité du Verbe*, formulait sa théorie de l'instrumentation verbale et tandis qu'ave une volonté obstinée, sans entendre les rires parfois stupides de se critiques officiels, sans se préoccuper non plus des objections ami cales, il poursuivait son labeur, quelques-unes de ses idées faisaien fortune et d'aucuns, plus adroits, les transmuaient et déformaient l'usage de la bourgeoisie française.

Le Vœu de vivre rencontrera dans le public même lettré des hési tations et des hostilités semblables à celles que soulevaient *le Mei leur devenir* et *le Geste ingénu*. Dans un rythme saccadé, ma obsédant pour qui s'y laisse prendre sans résister de parti pris, c'es une évocation fumeuse, mais où transparaissent d'ardentes flam mes, de la Ville dominée par la haute Tour métallique, de la ruée de ruraux vers les usines, de la lutte industrielle et financière, du retou espéré dans des villes redevenues champêtres comme M. Wells e imagine dans *Anticipations* ; cela est en même temps obscur et pré cis ; des images trépidantes se succèdent dans un chaos apparent d cinématographe halluciné ; des motifs idylliques circulent à traver les clameurs de foules en révolte et de Bourses affolées par le krac et certains dessins d'un impressionnisme sommaire sont crayonné à côté des grandes fresques :

Autour du sang d'où des esprits de rut s'exhalent !

A lourds talons dans les asphaltes, les Battues
Les ont à la nuque poignées qui détalent
Entrant des dents de nuit dans leurs détresses tues !
Et les ont sur des lits d'Hôpitaux dévêtues :
O pâleurs qui ardaient de la lenteur du Mal
Qui sur la vie pousse de vies ses pourpres
Corallaires, se surgermant...

Il est permis de ne pas aimer l'art de M. René Ghil; mais nul n'a le droit de juger un tel effort d'un sourire impertinent.

M. René Arcos et M. Georges Duhamel ne commettraient pas une aussi niaise irrévérence. Entre leurs aînés, M. René Ghil est l'un de ceux à qui s'adressent leurs sympathies et leurs admirations et parce qu'ils ignorent heureusement jusqu'ici les réticences et les politesses profitables, ils ne cachent guères la mésestime où ils tiennent la plupart de leurs contemporains, ignares et malfaisants. M. René Arcos se défend de toute ambition médiocre ; il veut généreusement « songer à l'Univers », et dans une langue frénétique à souhait il transpose le monisme hæckelien ; par une nécessité fâcheuse, les termes du vocabulaire anthropologique et philosophique abondent et certains ne sont pas d'une parfaite euphonie. Ailleurs, M. René Arcos invente des métaphores qui ne sont pas sans parenté avec celles qu'affectionne M. Saint-Pol-Roux :

L'ombre au rêve tendait la lune, sa sébille.
(*Quatuor.*)

Douze couteaux dans le silence ;
Minuit transperce la nuit dense.

La manière de M. Georges Duhamel est moins tumultueuse. Lui aussi se plaît à revivre le roman de la préhistoire et des cosmogonies ; mais son œuvre est mieux ordonnée dans l'ensemble et dans l'arrangement des détails ; on en suit sans peine le plan général : M. Georges Duhamel est à la fois très fier et très honteux d'être un homme du siècle vingtième et de se savoir pour ancêtres les amibes de la gélatine primitive et les anthropoïdes qui d'abord marchèrent sur leurs pattes de derrière.

Allons, la vie qui s'ouvre est large, il faut la vivre ;
Et nous irons, nous oubliant au fond des livres,
En attendant le geste espéré qui fera
De notre chair, pour la forêt, pâture utile
Et qui fera du chêne avec nos corps débiles.
Oh ! nous savons, oh ! nous sentons, cela sera.
Et nous savons, la philosophie est stérile
Et la pensée est lourde et dure au front fragile.
Mais que le quotidien labeur de nos cerveaux
Faisant, sous leur frayeur fléchir l'épi des têtes

Epargne à nos vigueurs fugitives l'assaut
Des souvenirs du temps où nous étions des bêtes.

Plus que M. René Arcos, M. Georges Duhamel a employé l'o chestration de M. René Ghil, par exemple dans ces vers où dom nent les assonances en *ou* et les allitérations en *r* :

O souvenirs ! O conscience sidérale !
Roulez, roulons, les doux soleils ont commencé,
La toile d'araignée de la force est fatale,
Roulez,roulons, les ronds avenirs sont tracés.

Qu'une poésie scientifique soit possible. M. René Ghil et ses conti nuateurs l'affirment et essaient de le prouver par l'exemple ; mais semble bien que parfois ils ne s'élèvent pas fort au-dessus de vul garisateurs tels que fut Louis Figuier, alors qu'il représentait, sou les fougères géantes, le pullulement de la faune primordiale et peut être y a-t-il plus de poésie réelle dans certaines pages de Clémenc Royer, de Darwin ou de M. Quinton que dans les mieux intentionné des alexandrins et des octosyllabes.

Les Grains de myrrhe. Les épigraphes éclectiques choisie par M. René Vallery Radot témoignent d'abondantes lectures et d goûts qui ne sont pas facilement conciliables : saint Augustin e Swinburne, Michelet et saint Bonaventure, l'Iliade et l'Evangile son cités ensemble, et ce n'est pas par pur caprice, mais bien parce qu'e effet le jeune poète fait alterner dans ses strophes les chansons sen suelles de Chryséis et les mystiques actions de grâce. Sans doute dans la ville de *Ses Royaumes*, du haut des terrasses, il conçut de rêves néroniens :

Et comme mon ennui se plaint aux fins de jour
Que mon âme est déserte et que mon cœur est lourd
Mes yeux lassés de tout, mes mains inoccupées,
On m'apporte un bassin plein de têtes coupées ;
Fièvreusement joyeux je plonge en frémissant
Dans ce bain tiède, rouge et velouté de sang ;
Volupté de la bouche et des doigts qui se jouent
Dans cette pourriture ardente et cette boue.

Cependant, ainsi que d'autres, il s'est converti et avec une fer veur différente d'objet, mais aussi vive, il célèbre les joies suave de l'Eucharistie :

Rompant le Pain, vous m'avez dit : « Voici mon corps ! »
Et je vous ai broyé dans mon désir farouche :
Volupté de mes dents ! Délices de ma bouche !
Je vous disais toujours : « Seigneur, donnez encor ! »
Je sentais que ma chair s'inondait de lumière :
Les yeux clos, j'écoutais ma force dans mon sang

Pousser des cris tumultueux et bondissants,
Ivre d'avoir plongé dans sa source première.

. . . .

O mon Dieu, donnez-moi tous les jours de ce pain.

Ainsi la myrrhe et ses aromates, selon les heures, parfument les églises ou les seins de la Sulamite. Qui l'emportera, chez M. Vallery Radot, le sylvain ou le catholique? Ses prochains livres nous l'apprendront; il faut souhaiter seulement qu'ils conservent un peu de l'élégante harmonie de ce premier recueil.

L'Angélus sur les champs. Hésiode disait *les Travaux et les Jours;* dans une campagne déserte, Mlle Berthe de Puybusque, depuis qu'elle put voir et comprendre, a regardé les saisons revenir et s'en aller « de l'éveil des violettes à la mort des feuilles »; elle les reconnaît à l'éclosion de la fleur presque secrète des vignes et à la chute de la dernière gerbe sur l'éteule; non pas qu'elle observe le monde à la manière des simples descriptifs, mais, ainsi que le fait remarquer justement M. Charles de Pomairols, lamartinien égaré en nos âges, pour y trouver des analogies « avec les émotions de l'âme humaine ». Elle s'est fort heureusement définie elle-même :

Ma pensée est en moi comme un enfant peureux
Qui voudrait bien venir et n'ose et se hasarde.

Elle ouvre sur les choses des yeux inquiets, attendant hors de l'ombre quelque attrayante apparition, et elle se demande souvent quel lien fragile et puissant nous relie au grand monde inconnu,

Pour qu'en de certains soirs où quand sur nous se pose
Comme un crêpe de deuil le voile de la nuit
Nous tressaillions ainsi, peureux au moindre bruit
Et que nous attendions quelqu'un ou quelque chose.

Si quelquefois l'inspiration de Mlle Berthe de Puybusque prend un accent édifiant dans des formes traditionnelles, il lui advient aussi d'exprimer la pure souffrance humaine en versets très touchants :

Je crois ma souffrance profonde
Presque éternelle, et que le monde
Le vieux monde n'est pas plus vieux
Que ne sont les pleurs de mes yeux
Et une toute douleur ancienne
Qui fut jamais, c'était la mienne.

Cette plainte douce à mi-voix est infiniment plus pénétrante que les strophes de *Mors et Vita*, où est célébrée avec les paroles de style la beauté de la douleur.

L'Histoire. M. G. Du Champ ne compose pas des vers pour le vain plaisir de mesurer et rimer, mais afin d'être utile à ses sem-

blables en leur donnant un aide-mémoire, assez confus, il est vr que si vous lui reprochiez de ne pas offrir à votre admiration « style revêtu de toutes les grâces lyriques », il répliquerait judicie sement : « A qui émettrait cette prétention, ces vers pourrai répondre : « Nous sommes 3.000 qui renfermons la matière 10.000; dans ces conditions, qu'on en fasse autant. » Il faut lou l'auteur en outre de sa parfaite probité : si les lois sévères de la v sification l'obligent à ne pas employer le mot exact, il avertit par u note et rappelle honnêtement « qu'il n'y a pas de tours d'ivoire Chine, mais qu'il y en a de merveilleuses en porcelaine », afin que n ne soit induit en erreur par ce vers :

La Chine aux tours d'ivoire, aux palais rutilants.

Voilà qui est d'un écrivain plein de bonne foi et sans fausse m destie.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Colette Willy : *La Retraite sentimentale*, « Mercure de France », 3.50. — M rius-Ary Leblond : *L'Oued*, Fasquelle, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *l'* *nité*, Plon, 3.50. — Edouard Schuré : *La Prêtresse d'Isis*, Perrin, 3.50. — No Casanova : *La Vache*, Ambert, 3.50. — Maurice Bransiet : *Raïvo*, Bibliothèq indépendante, 3.50. — Sonia : *Journal d'une étrangère*, Fasquelle, 3.50. — F nand Médine : *L'Eternelle attente*, Fontemoing, 3.50. — Capitaine Cognet : *Ré* *ries d'un vieux soldat*, Librairie universelle, 3.50.— Léon Berthaud : *L'Absen* Flammarion, 3.50.— Raymond Meygrier : *Rédemption*, Gustave Ficher, 3.50. Pierre Ulric : *Aux domaines incertains*, Louis Theuveny, 3.50.

La Retraite sentimentale, par Colette Willy. « Je suis n seule, dit Claudine, j'ai grandi sans mère, frère, ni sœur, aux côt d'un père turbulent que j'aurais pu prendre sous ma tutelle, et j' vécu sans amis. Un tel isolement moral n'a-t-il pas recréé en moi c esprit tout juste assez gai, tout juste assez triste, qui s'enflamme peu et s'éteint de rien, pas bon, pas méchant, insociable en somme plus proche des bêtes que de l'homme?... Du courage, j'en ai, c courage physique, une belle confiance dans les nerfs qui m'obéisse bien et que les sens ont ménagés. De l'honnêteté... peut-être, ma qui s'habille comme une grue. » Et, plus loin, Claudine ajoute ce pour les imbéciles qui ont la pédante coutume d'envoyer toutes l femmes exceptionnelles faire des enfants : « Un enfant, moi ! Par qu bout ça se prend-il?... Sûr, si j'accouchais de quelque chose, ce sera d'un bébé-bête, poilu, tigré, les pattes molles, et les griffes déjà dure les oreilles bien plantées et les yeux horizontaux comme sa mère. Bostock nous ferait un pont d'or ! » C'est que, Claudine, voyez-vou ce n'est point une femme de lettres ni même une femme tout cour Claudine est née bien avant que le fameux Concile lui accordât u

âme par la majorité de quelques faibles voix de vieux messieurs sacerdotaux, Claudine — elle vous le dit dans ce livre — est née seule, sans espèce et sans famille, de l'accouplement fortuit d'un Dieu brutal comme Eros et d'une pauvre bête errante comme la biche bramant au Mâle inconnu. Voilà, je pense, pourquoi nous ne devons pas, devant cette merveilleuse exception, nous permettre de trop faciles plaisanteries. Il arrive, des nuits de pleine lune, que des bêtes indomptables, ou simplement cruellement sauvages, se mettent à danser — pas mystérieux des anciens rites des forêts, cercles d'incantations, rondes religieuses de ceux qui avaient le bonheur d'ignorer toutes religions, bonds de joie des taciturnes, désordre ordonné par d'immuables lois — et Claudine sort de ces nuits étranges encore toute vibrante de ce qu'elle a osé faire ou surprendre. Elle ouvre des yeux à la fois graves et puérils sur nos jeux humains qu'elle comprend à sa manière d'animale farouche uniquement apprivoisée par l'heure d'amour, et elle nous semble si *fatale* qu'on ne peut pas plus la condamner que l'absoudre... il serait plus facile de la tuer! A côté d'Annie, cette ogresse qui représente bien la femme moderne (celle d'après le Concile!), la femme, chair de l'homme, incarnée selon le cœur de l'homme roi de toute création vraiment impure, elle paraît pétrie d'une argile tellement plus fine, elle possède un instinct tellement plus haut que toute pudeur sentimentale! Et ses gestes sont si intelligents, si promptement logiques à côté de l'illogisme des longues tirades que nous offrent les trop assurées de couver une âme selon le Maître! « Insociable, dit-elle, et plus proche des bêtes que de l'homme. » Ah! Claudine, soyez donc bénie pour avoir osé, la première, secouer votre âme du haut de vos cheveux où pointent les cornes-diadèmes du dieu qui vous engendra, de la faire tomber, cette âme, comme une importune couronne de fleurs fausses! Songez, Claudine, qu'ils ont daigné, les hommes, nous accorder leur âme... cette défroque dont ils ont très honte, sans doute, puisqu'ils la déposent, avant d'entrer chez nous, au vestiaire de l'amour! Leur âme? Qu'en eût-on fait sinon de la littérature? Et toutes, à votre exception près, en ont fait... quelle littérature?... à leur image et à leur ressemblance, toutes... même celles qui n'écrivaient pas!... En vous écoutant philosopher avec Annie, du fond de votre sentimentale retraite, j'ai mieux compris, ô Claudine, pourquoi la femme, la vraie, devait rester une créature en marge des civilisations; c'est qu'elle est toujours plus dangereuse sous le masque des convenances sociales que toute nue. « De l'honnêteté peut-être, mais qui s'habille comme une grue », prétendez-vous? Sapho se jetant à Leucade ou la Vérité bondissant hors du puits, c'est la même figure qui passe et repasse en éclair dans les abîmes. Il ne faut pas chercher à la vêtir d'oripeaux mondains, elle aurait l'air de ce que vous dites; or, un beau poème ou le reflet pur

d'un miroir, suffit quelquefois à couvrir les plus troublantes nudités. Proche parente de Pan, on pourra crier de vous : « Claudine, la petite Claudine n'est plus ! » Mais vous renaîtrez, aussi exceptionnelle, aussi terrible, aussi charmante, dans un siècle, dans trois siècles, et vous danserez, les nuits de lune, le même pas fantastique déconcertant les sages, ivres de toutes les ivresses mystérieuses de la Nature... dont quelques-unes sont ignorées des hommes. Et telle que vous êtes, telle que vous serez toujours, vous demeurerez fatale, utile certainement, car de telles exceptions sont nécessaires pour supporter le poids des solennels règlements de nos vieux préjugés. Soyez donc, petite Claudine, félicitée pour les pages finales de votre livre, où couchée sur le sol humide autant de la rosée du matin que de vos propres larmes, vous parlez du trépas avec la dignité d'un être réellement supérieur. De la pourriture des feuillages et des cadavres vous savez extraire le parfum persistant de la terre nourrice, de celle qui ne tourne que pour mieux bercer les morts, et vous avez su mieux qu'aucun poète dire les paroles sacrées, dont la vieille humanité a besoin pour se rappeler l'aurore de ses vertus. Vous le savez bien, ô Claudine, qu'il eût fallu peu de chose pour se retrouver des bêtes divines, d'une perpétuelle innocence : de l'herbe fraîche et de la liberté... Que si, après avoir dansé, vous pouviez, maintenant, nous chanter ça, qu'auriez-vous donc besoin, vous, d'un vain masque de théâtre ?

L'Oued, par Marius-Ary Leblond. Idylle muette et chaste d'une jeune fille française, enfant d'un administrateur colonisateur avec un arabe de race pure, le silencieux Belkassem. Ambroise est une nature contemplative gagnée peu à peu par le fatalisme oriental. La fillette sortie du couvent, débarrassée de ses entraves sociales et religieuses, devient la femme du désert, parce que, bien à son insu, l'*œil du lion est sur elle*, pour employer une formule du koran. Ce cavalier correct qui, dans des fonctions presques domestiques, sait conserver la majesté d'un grand fauve prisonnier, est d'une belle allure. Son respect mystique pour la vierge confiée à sa garde ne manque pas de nous émouvoir. Il ne cherche vraiment à dévorer la proie qu'il convoite malgré lui qu'une fois libéré par l'injustice de ses maîtres et ce jour-là il mourra, se disant, sans doute, *c'était écrit !* Ambroise et Belkassem paraissent mieux des symboles que des personnages d'une intrigue ordinaire. Le livre est tout entier, du reste, une étude approfondie d'un retour possible des civilisés à la nature et tous les propos des modernes colonisateurs ne valent point l'envahissement du silence, la grave leçon que subit cette jeune âme. Seule sa chasteté ignorante peut la défendre contre un amour soi-disant indigne. Coloniser, c'est douer de nos pauvres défauts la riche proie de la nouvelle patrie algérienne et il serait préférable d'imiter la décente sauvagerie d'un Belkassem, l'homme sachant

demeurer libre au milieu de nos ridicules notions hiérarchiques.

Vanité, par Paul et Victor Margueritte. Vanité, les grands dîners mondains où chacun s'efforce de dissimuler ses misères morales, où tous ont l'air d'avoir beaucoup d'estomac, plastronnent, alors qu'ils n'ont plus que des appétits maladifs. Vanité l'orgueil du gros commerçant se dérobant à la faillite par le suicide, cette faillite physique. Vanité, le luxe féminin, publicité des dessous payée par le déshonneur intime. Vanité aussi cette âpreté que met l'honnête homme à repousser son propre bonheur sous prétexte qu'il en serait humilié. Et jusqu'à la scène amusante et tragique du chauffeur d'automobile qui se fait écrabouiller pour la vanité d'aller vite, tout n'est que vanité..., mais ce qui en serait une autre ce serait de croire que les vaniteux pourront se guérir à se contempler dans ce juste miroir. Le vaniteux n'a malheureusement pas le loyal bon sens du basilic !

La Prêtresse d'Isis, par Edouard Schuré. Les grandes prêtresses comme les grandes saintes furent toujours de grandes amoureuses trop chastes. Voici l'histoire dramatique et touchante d'Alcyonée, jeune vierge consacrée à Isis, laquelle devint la victime d'une double fascination. Elle fut aimée par un esprit pur, héros de lumière : Horus-Anteros et désirée par un fougueux ambitieux : Ombricius Rufus. Qui préférait-elle ? Probablement le mortel puisqu'elle sacrifie sa vie pour le sauver des ténèbres extérieures ! Ce paganisme, tout imprégné de la croyance à l'immortalité des âmes, est certainement une très noble conception de la religiosité des initiés aux mystères d'Isis, mais on a peine à les voir aussi détachés des jouissances physiques. Ecrit en une langue harmonieuse quoique sévèrement lyrique, ce livre nous documente sur les mœurs des riches habitants de Pompéï, nous fait assister à la résurrection du glorieux et charmant Phœnix sortant de son linceul de cendres et nous remet en mémoire certaines fresques de couleurs éclatantes encore çà et là ombrées par la fumée des incendies.

La Vache, par Nonce Casanova. Une fois débarrassé de son trop plein d'adjectifs techniques, l'auteur devait obtenir de très bons résultats avec le seul effort de son originalité primesautière, de son style souvent barbare, mais toujours chaudement coloré. Il s'est décidé à travailler dans la nature, faisant parler des êtres simples, des paysans, les uns bassement intéressés, les autres naïvement épris. La séduction de Baptistine par l'astucieux Bouffe-bouses, de cet avare plus amoureux de la vache que de la femme et des écus que de la beauté, est une bonne tranche de vie rurale bien saignante. Tout le roman se tient sagement dans la même note de sincérité, sans emballages extra-lyriques.

Raïvo, par Maurice Bronsiet. Les amours d'un administrateur des colonies et d'une petite Malgache aussi rouée qu'une petite mo-

diste parisienne. Les différents échantillons qu'on nous donne de la race de ces Eves de modernes paradis terrestres n'ont rien, décidément, de beaucoup plus séduisant que nos sympathiques trottins... Sinon que la noirceur de leur peau égale celle de leur âme. En tous les cas, ce qui distingue les administrateurs coloniaux des vieux messieurs de nos boulevards, c'est qu'ils semblent encore plus hypnotisés sur les charmes des petites filles! C'est effrayant d'immoralités, ces existences coloniales? Est-ce l'absinthe, le soleil, la fièvre ou tous les détraquements maladifs à la fois? Mais on croirait entendre rugir des fous, une nuit d'orage. A part ça, d'intéressants documents sur le climat, la cuisine et les divertissements du tout Tananarive, puis la fin glorieuse du héros de la défense « héroïque du blockaus de Maitsibé » qui purifie tout.

Journal d'une étrangère, par Sonia. Admiration de Paris par une Russe. J'ai de la méfiance. Si c'est un Parisien, pourquoi cet incognito? Et si c'est une Russe elle veut sûrement nous emprunter quelque chose! Maintenant si une femme de chez nous se mettait en de tels frais pour plaire à tous, voire à sa propre capitale, je vous demande qui est-ce qui s'en occuperait? Il faut en finir avec l'engouement pour les Russes, vraies ou fausses. Qu'elles aillent donc voir chez elles si le tsarisme est mort, ça vaudra mieux que de feindre un ironique respect pour un Loubet quelconque.

L'Eternelle Attente, par Fernand Médine. Mœurs militaires un peu ancien régime, car aujourd'hui le genre est de dénigrer l'armée française avec autant d'acharnement qu'on en mettait jadis à la louer, ce qui égalise les chances pour tous les mauvais romanciers! Cette histoire est d'allure tranquille, respirant une bonne santé soldatesque sans les fameux hoquets d'agonie d'une impression toujours fâcheuse. Il s'agit d'un couple de bons époux, jaloux de l'honneur du drapeau et du leur. La femme ne sacrifie point au petit Dieu Adultère et l'homme n'a point d'ambition dévorante. Ils essayent de faire un peu de bien autour d'eux, ce qui leur réussit. Maintenant ils espèrent, oui, *les* reprendre un jour ou l'autre. Laissons-leur cette marotte. Il en est de moins noble, après tout.

Rêveries d'un vieux soldat, par le capitaine Gustave Cognet. Vieux soldat tout rempli de jeune vaillance à l'idée de refaire la guerre selon son cœur. Une page intitulée : *le maintien de l'ordre*, est d'une ironie charmante. J'aime le trac du capitaine Loison alors qu'il sent venir enfin l'obligation de prendre une décision lui-même.

L'Absente, par Léon Berthaut. Roman que l'on pourrait classer dans une sorte de *Morale en action* des hommes de la mer. Illustré par les photographies de nos plus beaux ports, il donne l'envie des grands voyages et le désir de l'héroïsme. Le capitaine Tran-

chemer poursuivant son rêve autour du monde et sombrant avec lui est un type d'autant plus sympathique qu'il est sans complication psychologique. Gloire aux gens simples!

Rédemption, par Raymond Meygrier. Grandeur et décadence d'une adepte de Satan, la belle Aischa, qui, ne possédant que la beauté du diable, en fait, cependant, le plus déplorable usage. Elle attend, pour se convertir, de perdre la dite beauté, puis retourne à Dieu laide et repentie. Au courant de cette œuvre convaincue, messes noires inspirées par les meilleurs classiques : Huysmans et Jules Bois.

Aux domaines incertains, par Pierre Ulric. Maison hantée où l'on voit apparaître l'amour sous la forme pâle de la mort. On dirait une *Princesse des Ténèbres* beaucoup plus convenable que la mienne et c'est en cela qu'elle me plaît davantage.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Etudes d'Histoire romantique : Alfred de Musset. — I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades. — II. Les Femmes (Documents inédits, avec Portraits, Dessins et Autographes)*, « Mercure de France ». — Pierre Fons : *Le Réveil de Pallas*, Sansot.

A travers les pages de ces deux volumes, que M. Léon Séché consacre à **Alfred de Musset**, il nous apparaît que l'auteur des *Nuits* fut, avant tout, un être doué d'une sensibilité exceptionnellement vive et douloureuse. Dans sa vie comme dans son œuvre, cette sensibilité fut toujours son seul guide, et jamais il ne lui résista. Il disait : une larme coule et ne se trompe pas. Les larmes se trompent quelquefois, mais rarement chez les poètes pour qui comprendre, c'est toujours sentir. L'œuvre de Musset est si intimement liée à sa vie qu'il est impossible de dissocier l'une de l'autre : pas un poème, pas un sonnet qui ne lui ait été inspiré par un sentiment, par une émotion. Tout est transposition de son moi : ses souffrances se cristallisent en poésies, ses aventures se font contes ou nouvelles. Rien n'est perdu, et le plus exact biographe de Musset, c'est encore Musset lui-même. Encore fallait-il découvrir le poète caché sous divers personnages et rapprocher ses poèmes des faits correspondants de sa vie ; c'est ce que M. Séché a su faire avec un rare bonheur, complétant ainsi, à l'aide de documents inédits, la biographie d'Alfred de Musset par son frère Paul, ouvrage d'une discrétion vraiment exagérée.

On a lu et apprécié, dans *le Mercure*, les chapitres sur les origines d'Alfred de Musset, son enfance au Manoir de la Bonaventure, les études sur son ami Tattet et sur ses camarades de vie et de lettres, le prince Belgiojoso, Roger de Beauvoir, Félix Arvers, etc. ; voici dans le tome second, qui s'intitule, en sous-titre : *les Femmes*, toute la carrière sentimentale et amoureuse de Musset, depuis George Sand jusqu'à

Louise Colet. On trouvera ici l'explication définitive du drame de Venise, explication indulgente pour les deux partenaires : leur tempérament explique et excuse leur conduite ; ils étaient si peu faits pour se comprendre, mais surtout quelle femme eût convenu à Musset? il manquait vraiment de délicatesse envers ses maîtresses et ne savait que les torturer. La femme qui lui avait cédé, nous dit M. Séché, ne s'appartenait plus. A la minute de son désir, il voulait que l'on soit toujours prêt à le recevoir. Avec cela, jaloux sans motif, passant sans transition de la tendressse à l'injure... N'est-ce pas ainsi d'ailleurs qu'il s'est analysé lui-même dans sa *Confession d'un Enfant du Siècle?* George Sand écrit de lui à Pagello : « Son cœur n'est pas mauvais et sa fibre est très sensible, mais son âme n'a ni force ni véritable noblesse. Elle fait de vains efforts pour se maintenir dans la dignité qu'elle devrait avoir. »

George Sand ne croit plus à son repentir, voyant toujours les torts recommencer après les larmes. Elle se lasse de pardonner, et avec Musset il fallait toujours pardonner. Il est d'ailleurs presque toujours irréparable de blesser une femme dans sa dignité, et George Sand n'est pas la seule femme que Musset ait ainsi irréparablement blessée. Et pourtant Musset l'aimait, puisqu'il ne parvint jamais à l'oublier complètement. Voici des faits : dès l'arrivée à Venise des deux Amants, nous raconte M. Séché, d'après le roman *Elle et Lui*, Musset se conduit en « véritable gamin ». Au lieu de rester auprès de George Sand quand elle a ses accès de fièvre, il la laissait seule pour courir « les musées, les théâtres et les mauvais lieux », ne rentrant que pour lui faire des scènes de jalousie « qui se terminaient le plus souvent par des crises de larmes ». Ce sont peut-être les lettres de Mme Allan-Despréaux qui nous font le mieux comprendre l'épilogue du drame de Venise, en nous donnant de Musset une peinture vraiment exacte et sans exagération. On sait que ce fut Mme Allan qui rapporta de Russie *le Caprice*, dans son manchon, et fit ainsi la fortune de ce proverbe et de quelques autres pièces qui furent jouées sur la scène du Théâtre français. Elle aima Musset avec une sagesse passionnée, mais lui, usa en une année — de querelles et de réconciliations, un amour fait pour durer une vie. Malgré l'indulgence de cette femme, ils durent se séparer, et c'est dommage. Un fait touchant : Un « nuage effrayant » était survenu entre les deux amants. Rentré chez lui, Musset avait le délire, des hallucinations et « parlait avec des fantômes ». Inquiète, Mme Allan vint jusqu'à sa porte en voiture, et voici ce qu'elle raconte :

Qui trouvé-je devant la porte qui m'attendait? Sa mère, âgée de soixante-douze ans, morte d'inquiétude, me serrait les mains, me parlait avec une tendresse et une bonté touchante, me demandant pardon avec le tact d'une

femme du grand monde, puis me disant combien elle se sentait heureuse que je voulusse bien aimer son fils qu'elle adore.

Elle lui dit : Sauvez-le, vous le pouvez, il vous aime assez pour cela... — Sauvez-le, je vous le confie et aidez-moi...

Mais l'amour n'est pas uniquement fait de dévouement, et il y avait dans Musset cet « autre lui » auquel elle disait ne pouvoir pas s'habituer :

Quelle tête à l'envers, écrit-elle à son amie, Mme Samson-Toussaint. L'amour le grise aussi bien qu'autre chose. Par moment l'ivresse en est sublime, mais que d'autres instants où elle n'est presque pas tenable ! C'est un labeur que de se laisser aimer par lui.

Toutes ces crises se terminaient par une maladie, et Mme Allan se demande comment il a pu y résister et comment il n'est pas mort cent mille fois.

Les lettres de Mme Allan sont de petits chefs-d'œuvre de simplicité ; nous sommes loin du romantisme et des tirades littéraires de George Sand. Lorsque tout fut fini entre elle et Musset, elle écrivait encore, avec une amertume presque résignée : « Je tâche de me guérir peu à peu des sentiments et des passions en voyant ce qu'ils deviennent. Nous ne sommes tous, hommes et femmes, que des dupes ». Ce fut une grossièreté qui l'obligea de rompre définitivement avec Musset. Elle était un peu forte et un peu mûre et Musset ne pouvait la souffrir dans le rôle de Jacqueline du *Chandelier*.

Or un soir, raconte M. Séché, que Delaunay récitait les stances de la chanson de Fortunio :

Si vous croyez que je vais dire
 Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
 Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde
 Si vous voulez
Que je l'adore...

Musset ne le laissa pas finir et dit tout haut dans la coulisse :

... et qu'elle est ronde
comme un tonneau.

On ne peut appeler une liaison l'amour malheureux de Musset pour la princesse de Belgiojoso, quoiqu'il l'ait très passionnément désirée, mais il ne sut pas profiter du moment, et comme elle était aussi fantasque que lui, ils se cherchèrent et se fuirent longtemps sans se trouver. Enfin, il brûla lui-même ses vaisseaux, selon l'expression de sa marraine, le jour où il fit d'elle une caricature ressemblante en exagérant ses gros yeux de biche où pourtant il s'était

perdu, avouait-il, et ne se retrouvait plus. La lettre où il racon
cette aventure à sa marraine est à la fois plaisante et émue. Il souffr
beaucoup pour cette femme orgueilleuse et insensible, mais Muss
toute sa vie souffrit ou se fit souffrir pour une femme. Il se venge
de la princesse par un poème qu'il intitula : *Sur une morte*, où ell
se reconnut.

Musset eut encore un caprice pour Louise Colet, qui trompa Flau
bert avec lui. Elle le poursuivait de ses ardeurs comme elle ava
poursuivi Flaubert, et pour s'en débarrasser, raconte Mme Martelle
sa gouvernante, Musset avait remis son portrait à la concierge, e
lui disant : si cette dame vient me demander, répondez-lui que j
suis à la campagne. Louise Colet était une terrible amoureuse, un
sorte de vampire, et Flaubert raconte à Louis Bouillet qu'à l'auberg
où ils étaient descendus, à Mantes, entre Rouen et Paris, « ell
réveillait l'auberge de ses cris ». Musset n'était plus à l'âge de
prouesses amoureuses, il suspendit ses visites et Louise Colet fu
toute heureuse de revenir à Flaubert, qu'elle ne tarda à fatiguer et
décourager.

Des vers que Philarète Charles écrivit sur un exemplaire de *Lu*
nous disent le mépris qu'elle avait pour l'impuissance

De ces hommes chétifs qui pullulent en France.

Dans le roman qu'elle écrivit sur son aventure avec Musset, el
lui fut indulgente. Peut-être avait-elle compris que la postérité oubli
rait ses vers, mais se souviendrait de son amour pour Flaubert et d
son caprice pour Musset. Louise Colet fut une amoureuse ardente, e
c'est là le meilleur de sa gloire.

Une autre femme avait, avant elles, occupé le cœur de Musset
Rachel, qui lui donna le goût de composer des tragédies ; mais o
sait qu'il n'écrivit que des fragments de *la Servante du roi* et qu'
eut seulement l'intention de faire un *Alceste*, d'après un thème laiss
par Racine. Le caprice de Rachel lui ôta le désir de réaliser compl
tement ces œuvres, qu'il était peut-être trop fatigué, trop épuisé pou
mener à bonne fin. Rachel n'est sans doute pas la seule coupabl
Faut-il dire que les fragments que nous connaissons de ces pièc
nous les font à peine regretter. Ce n'est pas l'avis de M. Séché.

Dans toutes ces aventures, c'est à Mme Jaubert, sa marraine (pou
laquelle il avait un sentiment qui n'était ni de l'amour ni de l'amiti
un sentiment sans nom) — que Musset se confiait, se confessait. L
Souvenirs de Mme Jaubert nous ont conservé une précieuse corre
pondance d'Alfred de Musset, où il lui raconte tout son cœur. Cet
personne, très spirituelle, était l'amie de Berryer, qui la recevait, e
compagnie de Musset, Delacroix, Belgiojoso, etc., en son châtea
d'Augerville, dont M. Séché nous fait une description tentant

rétrospectivement. Cette devise : *Faire sans dire,* imprimée sur toutes les portes. La vie correspondait à la devise « et le soir, en rentrant dans sa chambre, chacun posait le doigt sur sa bouche : *Faire sans dire.* »

Grâce à tous ces documents inédits, M. Séché a réussi à reconstituer le milieu où vécut Alfred de Musset : nous le possédons maintenant comme si nous avions vécu avec lui. Cet ouvrage s'embellit de nombreuses gravures, portraits de la plupart des personnages étudiés. A remarquer un magnifique portrait de Musset enfant, celui de la Malibran, inédit, le seul existant et vraiment très caractéristique : c'est ainsi que nous nous la représentions. Divers portraits de Musset, et de curieuses caricatures extraites des Albums du poète.

§

M. Pierre Fons, qui a déjà publié un volume de vers, *l'Heure amoureuse et funéraire*, d'une émotion volontairement discrète et presque froide, nous donne aujourd'hui un recueil d'essais qu'il intitule orgueilleusement **le Réveil de Pallas**. On y trouvera une étude sur M Henri de Régnier, le poète dont l'auteur tente de s'approcher, puisque *les Jeux rustiques et divins*, *les Médailles d'argile*, *la Cité des Eaux*, *la Sandale Ailée* « ne dressent-ils pas les plus complets modèles dans cet instant de notre littérature » ? A propos des *Amazones* de M. Henri Mazel, voici une étude sur son œuvre, *les Drames méditerranéens ;* et parmi d'autres articles réunis dans ce volume il faut citer encore cet essai sur la philosophie de l'amour, qui s'agrémente des plus beaux vers d'amour des poètes contemporains.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Vicomte Jean d'Ussel : *La Défection de la Prusse en 1813 ;* Plon. — Ernest Picard : *1870. La perte de l'Alsace ;* Plon. — Charles Maurras : *Le Dilemme de Marc Sangnier. Essai sur la Démocratie religieuse ;* Nouvelle Librairie Nationale. — Memento.

La Défection de la Prusse en 1813, par le vicomte Jean d'Ussel. — La défection de la Prusse au commencement de 1813, qui rendit possible la 6e coalition, fut le premier acte du drame au bout duquel était la catastrophe de Napoléon. Esquissée par Thiers, l'histoire de cette défection avait été reprise avec plus de détail par Sorel dans les neuf chapitres de la première partie de son dernier tome ; et c'est cette page de l'auteur de *l'Europe et la Révolution française* que M. Jean d'Ussel reprend lui-même, et développe avec une minutie de détails qui en font le récit définitif de ce qui fut pour Napoléon, comme on dit, le commencement de la fin. Aux

sources allemandes (qui ne sont pas les moins précieuses ici) utilis déjà pas le regretté Sorel, — Ranke, Duncker, Oncken, — M. d'Usse ajouté les histoires de Droysen, de Lehmann et de Pertz. Ajou encore tout un travail de détail dans diverses Archives. Il est do permis d'espérer que l'histoire de la « défection » de la Prusse 1813 est désormais complète et exacte.

On sait que cette histoire se résume en deux faits : la conventi de Tauroggen, conclue entre les Russes et le général prussien Yo lequel enlevait par là le contingent de ses troupes au Xe corps Macdonald en retraite sur Tilsitt, et surtout forçait la main au r de Prusse hésitant ; puis le traité de Kalisch (28 février 1812), q rendit définitive l'alliance de la Prusse et de la Russie.

Mais ce qu'on sait moins, ce qui se dégageait déjà du récit Sorel, ce qui ressort complètement des nouvelles recherches M. d'Ussel, c'est la lenteur extrême que le roi de Prusse mit à romp avec la France d'une part, et à s'unir d'autre part à la Russie. Ce lenteur laissa longtemps tout en question, et ces débuts de 1813 q à distance, nous paraissent s'être faits d'eux-mêmes, furent réalité des plus longs et des plus incertains. On entendit de nouvea dans le concert diplomatique, ce que Sorel appelle « la fugue péda et morne de la musique officielle prussienne ». La fugue déjà enten due en 1806. Frédéric-Guillaume recommence son double jeu av Napoléon et Alexandre. Il y apporte plus de précautions encore d'hésitations : l'on dirait qu'il prévoit un nouvel Iéna et un no veau Friedland. Dans cette cervelle à la fois compliquée et timoré rien n'est changé quant à l'appréciation de la situation. Il semb que, pour lui, Napoléon soit toujours au lendemain d'Austerlit d'Iéna et de Friedland. Le désastre de Russie ne réussit pas à fai oublier à ce pauvre homme de roi le coup formidable d'Iéna et l'apl tissement de Tilsitt. On connaît son mot, à la nouvelle de l'initiati risquée du général York : « Il y a de quoi prendre une attaqu d'apoplexie ! »

Qu'il n'eût pas été impossible à Napoléon de retenir un allié aus craintif, cela est admissible. Cependant bien des raisons s'accordaien aussi pour lui faire commettre la faute de le laisser s'échapper D'abord, il avait trop affaibli la Prusse pour qu'il lui fût permi après le désastre de 1812, de la fortifier et de se l'attacher par l Le don de quelque nouveau duché de Varsovie d'où il eût fall d'abord déloger les Russes ? Chimère ! En outre, ses mandatair à Berlin, Narbonne et Saint-Marsan, ne furent pas très perspicace Enfin, il méconnut l'élan national, dont l'acte du général York éta le premier symptôme, qui allait emporter la volonté de Frédéri Guillaume III.

Tels sont les principaux traits du tableau qu'il faut savoir gré

M. Jean d'Ussel d'avoir poussé à son parfait achèvement, d'après 'esquisse magistrale d'Albert Sorel.

1870 La Perte de l'Alsace, par Ernest Picard. — La perte le l'Alsace fut, on s'en souvient, la conséquence de la défaite de Frœschwiller. Attaqué, le 6 août au matin, sur la position de Frœs-:hwiller, par des forces supérieures en nombre, Mac-Mahon ré-iiste avec avantage toute la matinée. Mais le prince royal de Prusse lébouche vers une heure, avec des renforts, sur le champ de bataille. Malgré les contre-attaques sur le centre, qui se succèdent alors, les Prussiens progressent, prennent Elsasshausen, se portent sur Frœs-:hwiller, vont couper la retraite. C'est à ce moment qu'a lieu la :harge des cuirassiers. Mais Frœschwiller est pris. La retraite s'ef-'ectue cependant, rendue possible par la charge des cuirassiers, et urtout par l'arrivée de la division Guyot de Lespart venue de Bitche. Le récit de cette bataille, où Mac-Mahon tint tête, tout un jour, avec 40.000 hommes, à 140.000 Allemands, occupe toute la deuxième noitié du volume. C'est dire qu'on l'a donné aussi complet que pos-ible. C'est une page fort émouvante en sa précision scientifique.

L'autre moitié du livre se divise en deux parties, la première con-enant l'examen des plans d'opérations respectifs des Français et des Allemands; la deuxième étudiant en détail le combat de Wissem-bourg dont les conséquences devaient peser lourdement sur la bataille e Frœschwiller. Entre temps, l'auteur reprend la triste question des apports de Mac-Mahon et du général de Failly. Plus aucun doute 'est possible : le général de Failly manqua à son devoir. Nanti d'un ordre précis de concentration reçu la veille, il n'en resta pas moins mmobile à Bitche, alors que son intervention eût pu sinon décider u gain de la bataille, du moins sauver l'armée.

Ce livre, déclare M. Ernest Picard, chef d'escadron d'artillerie reveté, est « la synthèse des études que nous avons publiées précé-emment dans la *Revue d'Histoire* rédigée à l'état-major de l'ar-née ». Il est, formulée par un technicien dont la compétence est du nême ordre que celle des Bonnal et des Rousset, une critique nou-elle et serrée des opérations de la première et désastreuse phase de a guerre franco-allemande. L'auteur, spécifiant l'esprit de cette cri-ique, « a cherché, dit-il, à décrire les faits qui ont amené la perte e l'Alsace, en s'efforçant d'en discerner les causes et les enseigne-nents; en s'attachant à suivre la pensée du commandement et à lécouvrir les mobiles de ses actes, bien plutôt qu'à relater les détails es combats qui présentent souvent une très grande incertitude ».

Les conceptions du haut commandement montrent une fois de plus, ans cette étude, le vice qu'on avait déjà constaté en elles : l'impor-ance exagérée donnée à la position, au détriment de l'activité ma-nœuvrière. C'est cette fausse idée, legs des guerres du XVIIIe siècle,

bizarrement préférée à la tradition de la guerre napoléonienne, immobilisa de Failly devant Bitche, qui fit la confiance exagérée Mac-Mahon dans la position de Frœschwiller. Au surplus la [...] des faits eût pu rectifier cette manière de voir à demi-théorique dans la dissolution générale, on n'eût été incapable, comme le m[...]tre M. Ernest Picard, de profiter d'une leçon quelconque...

Le Dilemme de Marc Sangnier. Essai sur la Dém[o]cratie religieuse, par Charles Maurras. — Dans ce livre de [con]troverse historique, politique et sociale, M. Charles Maurras re[pro]duit, en les accompagnant d'une réfutation détaillée, plusieurs let[tres] de M. Marc Sangnier, le directeur du *Sillon*, adressées au direc[teur] de *l'Action Française*, et dans lesquelles M. Sangnier a dévelo[ppé] les conséquences d'un « dilemme » où l'ont amené certains désacc[ords] de doctrine avec M. Maurras. « Pour un esprit dégagé de toute [su]perstition, a dit M. Sangnier, en se séparant d'eux, aux membre[s de] *l'Action Française*, un impérieux dilemme doit tôt ou tard se pos[er]: ou le positivisme monarchique de l'Action Française, ou le ch[ris]tianisme social du Sillon. »

Le commentaire réfutatif dont M. Maurras accompagne cha[que] ligne de ces lettres est double : il porte sur les points précis rétor[qués] à M. Sangnier, et, dans les développements qui lui donnent un [ca]ractère général, il est un véritable « Essai » sur cette « Démocr[atie] religieuse » qui fit tant de bruit durant les dernières années du [pon]tificat de Léon XIII.

Le point de vue de polémique immédiate ne nous regarde po[int]. Il nous paraît seulement qu'on reprocherait à M. Sangnier, com[me] quelque défection, des divergences d'action que son idéal chrét[ien] n'impliquerait point nécessairement ; et qu'il y aurait, d'autre pa[rt], dans le cas de M. Maurras, catholique agnostique si nous ne no[us] trompons, une difficulté qui pourrait sembler grosse à un chréti[en] comme M. Sangnier et expliquer, en partie, l'attitude de celui-[ci]. Ceci, et aussi ce qu'il y a de militant dans le caractère de M. Sangni[er]. La *démocratie* chrétienne, rien n'empêche d'essayer, *de suite*, [de] la réaliser, puisqu'il y a là tout au moins, chrétienne ou non, et qu['il] n'y a que trop, une démocratie. Au lieu que le positivisme mona[r]chique de l'Action française, doctrine très anti-démocratique, est é[vi]demment plus en dehors.

Nous ne saurions songer même à résumer les arguments empru[n]tés par M. Maurras, par le plus savant et le plus éclairé des tra[di]tionalistes, à l'Histoire, aux sciences politiques et sociales. Noto[ns] seulement que M. Maurras paraît refuser au christianisme démocr[a]tique de M. Sangnier toute valeur sociale, ou du moins l'espèce [de] valeur psychologique dont la société de la France actuelle aurait plus besoin. Ce christianisme est une méthode d'éducation et d'actio[n]

rale qui propage l'individualisme le plus exclusif par sa concep-
n quasi-protestante de la conscience. L'idéal de perfection proposé
'individu est, pour celui-ci, le principe d'une exaltation dange-
ise, d'un orgueil de soi-même où l'homme social disparaît. Toutes
suffisances de la conscience moderne s'y exagèrent et rejettent la
sure et la discipline du sentiment social. Si la Démocratie est un
lividualisme indéfiniment multiplié, où la notion des ensembles
de plus en plus méconnue avec les faits dont cette notion dépend:
tradition, l'ordre, l'unité, la culture; si la Démocratie est cela, elle
sera bien davantage encore en devenant la « démocratie religieuse »
ulue par M. Sangnier. Orateur et homme d'action, M. Sangnier
les qualités qui feraient aisément de lui le meneur d'une démago-
chrétienne.

La vertu politique du catholicisme, au contraire, dans le point de
e de M. Maurras, vient de ce que l'Eglise, à la plus belle âme elle-
ème, sait dire : « Tout amour n'est pas Dieu. Tu n'es pas Dieu.
étant pas seule au monde, tu ne fais pas la loi du monde, ni seu-
nent ta propre loi. » De la sorte, « l'individualisme est exclu au
m du plus large amour des personnes », au nom de la réalité elle-
ème et de la vie pratique.

Ces quelques lignes suffisent pour indiquer la différence des points
vue de MM. Maurras et Sangnier, la dissemblance de leurs doc-
nes, instituant ici la démocratie à outrance au nom du christianis-
social; là, au nom du christianisme catholique, la monarchie posi-
e. M. Charles Maurras a apporté, dans l'étude comparée de ces
ux conceptions, les ressources habituelles de sa science d'historien
de sa finesse d'observation sociale, avec l'éloquence de ses convic-
ns françaises.

Memento. — Organe du Pays Messin et de Lorraine, *l'Austrasie* est une
vue illustrée, luxueusement éditée, qui paraît à Metz tous les trois mois
Paris, chez Champion). Ses sommaires combinent un triple intérêt his-
ique, littéraire et artistique. Dans le dernier numéro: *Charles Martel*,
Georges Ducrocq, étude d'histoire sous la forme colorée de la chroni-
e; des recherches : *les Grands Electeurs de Bavière*, par J.-M. Raulin;
Patois Messin, par Jean Julien. Signalons encore: *le Voyage d'Am-
oise Paré à Metz* (1562), texte du récit d'Ambroise Paré; une attachante
de sur *le graveur Emile Boilvin*, et des nouvelles et poèmes par Jean
iet, A. de Metz-Noblat. — Dernier sommaire de la *Revue Historique*
nvier-février 1907). B. de Mandrot : *Jean de Bourgogne, Duc de Bra-
nt, Comte de Nevers, et le procès de la Succession* (1415-1525); Georges
vières: *Un Episode de l'Expédition d'Irlande* (1798-1802); Grégoire
kschitch: *La Russie et la Porte Ottomane de 1812 à 1826*. Au Bulle-
historique: France, Moyen-Age, Allemagne, Epoque moderne. — *Re-
e des Etudes historiques*. André Auzoux: *L'Affaire des trois Anglais*
816) se rattache à la fameuse évasion de Lavalette). Albert Schuermans:

Itinéraire général de Napoléon Ier, suite (nous en sommes au 18 B-maire). J. Paquier: suite des *Lettres familières de Jérôme Aléandre* (15-1540); et les bibliographies.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le Dantec: *Introduction à la pathologie générale*, Alcan, 1906. — A. Cotton H. Mouton: *Les Ultramicroscopes et les objets ultramicroscopiques*, Masson, 1

La contemplation de l'infiniment grand, les rêves à la clarté astres de la nuit, ont de tout temps été la source d'une jouissa incontestable. Pendant de nombreux siècles, les astronomes essayé de dissiper les mystères du ciel étoilé; leurs calculs, en m trant l'effroyable étendue de l'univers et la grandeur réelle de ces poi innombrables qui brillent au ciel, n'ont fait qu'accroître l'impuls qui nous pousse à nous échapper de l'étroite sphère dans laqu nous vivons ; nous aimons à voyager dans ces mondes lointains l'imagination, et nous suivons avec passion l'analyse minutieuse le télescope des constellations, de la voie lactée, des nébuleuses.

Mais depuis l'invention du microscope, beaucoup d'entre nou sont tournés vers la contemplation de l'infiniment petit. Notre co celui des animaux, celui des plantes, est fait de petites masses o nisées appelées cellules ; un verre grossissant, une loupe, ne su pas en général pour les voir ; il faut au moins deux verres si aux extrémités d'un tube métallique ; celui qui est le plus prè l'objet s'appelle objectif, celui devant lequel on place l'œil est l'o laire ; l'objectif fournit une image agrandie de l'objet, image que l regarde avec l'oculaire, fonctionnant comme loupe et qui la gro encore. Pour mesurer ces cellules, on emploie une unité très peti le millième de millimètre, c'est-à-dire le *micron* ou μ ; les cellu géantes ont 100 microns ; les globules rouges du sang ont microns de diamètre; mais il y a des cellules plus petites. Chaq cellule, malgré sa petitesse, est organisée ; elle peut englober d microbes, beaucoup plus petits qu'elle, et contient au milieu de matière vivante ou protoplasma un corps réfringent, le noyau; à un tr fort grossissement, on distingue dans celui-ci des filaments où so enchâssés des grains ; le protoplasma lui-même est parsemé d'u foule de granules qui s'agitent dans un liquide. Avec l'ultra-micro cope, que l'on vient d'inventer, ce liquide enfin se résout en granule

C'est là la dernière limite de la visibilité humaine, mais pour l'e prit humain il n'y a pas de limites; pour lui, ces dernières particul visibles seraient infiniment grandes par rapport à leurs éléme constituants : elles seraient formées d'atomes. Quant aux atomes, o ne les suppose plus indivisibles; au lieu d'être une particule ins

able, chaque atome serait un véritable système solaire : autour l'un noyau central tourbillonneraient des corpuscules électrisés d'une nasse deux mille fois plus petite, les électrons; ce seraient ces élecrons qui, sortant de leurs orbites pour aller bombarder d'autres tomes, constitueraient le rayonnement des corps dits radio-actifs.

Le Dantec, dans son **Introduction à la pathologie généale**, nous donne un tableau saisissant de la série des divers internédiaires entre l'infiniment grand et l'infiniment petit; il conclut insi :

Voilà aujourd'hui les bornes du monde connu de l'homme : l'électron ans l'infiniment petit, la voie lactée dans l'infiniment grand. Mais nul n'a droit d'affirmer que, en dehors des limites accessibles à nos recherches, n'y a pas un monde plus grand dont notre voie lactée n'est qu'un électron, es mondes plus petits dont nos électrons sont des voies lactées. Nul n'a droit d'affirmer que les mots *grand* et *petit* ont une signification absoue; nous savons seulement que quelque chose est grand par rapport à homme ou petit par rapport à l'homme ; nous sommes le centre et la nesure du monde que nous connaissons. Et si nous devons admirer proondément que les découvertes des savants nous aient permis de parler de noses si petites, qu'elles aient reculé si loin dans les deux sens les bornes e notre empire, nous devons aussi nous défier singulièrement de notre ngage qui raconte de la même manière l'histoire des astres et celle des omes.

Les considérations précédentes peuvent s'appliquer, non seulement l'analyse de la constitution de la matière, mais aussi à la comparaison des diverses formes de l'énergie. On sait aujourd'hui, en effet, ue le son, la lumière, entre autres, sont des mouvements qui ne ffèrent guère de ceux que nous observons que par les dimensions. orsqu'on jette un caillou dans une mare, il se forme tout autour de i toute une série de cercles concentriques qui s'éloignent progressiement en s'agrandissant ; on dit que des ondes se propagent à la irface de l'eau : le point d'émission est celui où est tombé le caillou; longueur d'onde est la distance entre deux cercles concentriques. es ondes de grande longueur, très amples, se propagent à la surce de la mer et produisent le phénomène de la marée ; les vagues nt dues à des ondes plus courtes ; elles franchissent les pierres de tite dimension, les galets, mais elles viennent se briser sur les chers : l'eau éclabousse de tous les côtés, rendant visible l'obstacle, ême s'il reste sous l'eau. Or, d'après les physiciens modernes, la mière résulterait de la propagation, à travers une substance infiniment subtile, l'éther, qui pénètre tous les corps, d'ondes infiniment tites, dont les longueurs sont mesurées en microns : la longueur onde décroît progressivement du rouge au violet; ces ondes, en se isant sur les corps matériels, les rendent visibles ; des particules

ultra-microscopiques en éclaboussant la lumière dans toutes les dire tions deviennent également visibles ; c'est là le phénomène de d fraction.

§

C'est sur ce phénomène que repose le principe des **Ultra-micro copes**. Remarquons tout d'abord que notre microscope de labor toire, sous la forme actuelle, ne paraît plus se prêter à des perfe tionnements considérables; les constructeurs, dans le dernier dem siècle, l'ont rendu aussi puissant que possible : il n'y a plus gran chose à attendre de ce côté. Et cependant il y a une foule d'objets q par leurs faibles dimensions échappent à l'observation microscopiq et qu'il serait très intéressant de connaître. Ces objets, qu'o appelle ultra-microscopiques, se rencontrent un peu partout, da les liquides minéraux et les liquides organiques, dans ceux en app rence les plus limpides ; il y a parmi eux des êtres vivants, des m crobes pathogènes en particulier, dont l'étude est de la plus hau importance. Or, dans sa passion à reculer les limites de l'infinime petit, l'homme n'a pas voulu se contenter des appareils micros piques ; il lui a fallu les appareils ultra-microscopiques, capables d lui révéler la présence des corps dont les dimensions s'évaluent, n plus en millièmes de millimètres, mais en millionièmes de mil mètres. C'est de ces appareils précisément que traite l'ouvrage réce de Cotton et Mouton. Ces auteurs attirent tout d'abord l'attenti sur ce fait qu'il est possible de constater la présence de corps do les dimensions sont trop petites pour qu'on puisse les percevo Ainsi nous voyons, même à l'œil nu, des étoiles dont le diamèt apparent est inférieur au pouvoir séparateur des plus grands téle copes ; mais nous n'avons aucun renseignement sur leur forme o sur leurs détails ; seules la coloration et l'intensité des rayons qu'el nous envoient et qui viennent former sur le fond de l'œil une peti tâche de diffraction nous permettent de les classer en plusieurs gro pes. Nous ne voyons d'ailleurs les étoiles à œil nu que la nuit, par qu'elles s'effacent pendant le jour sur le fond lumineux provena de l'atmosphère éclairée.

Dans les ultra-microscopes, on cherche à voir les granules invis bles au microscope ordinaire de la manière dont on voit les étoile En effet, une particule opaque très vivement éclairée diffracte de l lumière dans tous les sens et se comporte à peu près comme u source de lumière : c'est ainsi que nous voyons les poussières d l'air, et même des poussières très petites, dans un faisceau de lumiè solaire pénétrant dans une chambre obscure, et, en concentrant c faisceau de manière à les éclairer plus vivement encore, on augmen l'intensité des rayons qui sont émis à leur tour dans les divers

directions. Dans les ultra-microscopes, on se sert d'une source d'éclat aussi grand que possible dont on concentre les rayons pour éclairer violemment les particules que l'on veut voir, et on évite toute lumière parasite, dont l'effet serait de diminuer l'obscurité du fond sur lequel elles doivent se détacher. Aucun des rayons du faisceau éclairant ne doit pénétrer dans le microscope ; seule la lumière diffractée par les particules doit le traverser pour se condenser finalement au fond de l'œil. Ces particules ultra-microscopiques ainsi éclairées nous apparaissent comme des étoiles se détachant sur un fond noir.

Cotton et Mouton ont construit eux-mêmes un ultra-microscope, qui n'est au fond qu'un perfectionnement d'un appareil imaginé par Siedentopf et de Zsigmondy. Ces physiciens avaient réalisé un dispositif qui leur permettait de percevoir et de compter les poussières d'or qui colorent certains verres et qui échappaient à l'observation microscopique ordinaire ; ils dirigèrent le faisceau de lumière sur la lame de verre perpendiculairement au tube du microscope, de façon que la lumière diffractée seule puisse y pénétrer. Cotton et Mouton, eux, dirigent le faisceau obliquement de bas en haut, de façon à ce que les rayons, après avoir traversé la préparation, se réfléchissent en totalité sur la lamelle qui la recouvre et soient rejetés vers le bas, sans qu'aucun puisse pénétrer dans le microscope.

Avec l'ultra-microscope, on a pu étudier la coloration des verres et des cristaux, due souvent à la présence d'une multitude de particules étrangères, mais on a surtout examiné une foule de liquides où s'agitent des granulations ultra-microscopiques, et plus particulièrement les liquides colloïdaux qui forment pour ainsi dire presque exclusivement les tissus des êtres vivants, et dont l'étude domine toute la chimie biologique. Ces liquides, qui diffusent lentement, qui traversent difficilement les membranes perméables, qui peuvent se coaguler, diffractent la lumière dans toutes les directions avec beaucoup plus d'intensité que ne le font en général les solutions véritables. Sous l'ultra-microscope, le colloïde suffisamment dilué se montre sous l'aspect d'un semis d'étoiles brillantes sur un fond obscur.

L'ultra-microscope est destiné à rendre des services énormes aux biologistes ; une foule de phénomènes vitaux ne sont que les réactions des colloïdes organiques entre eux ; l'ultra-microscope permet la recherche de ces microbes pathogènes qui, par leur petitesse, échappent à l'examen microscopique et dont le nombre va sans cesse en croissant, ceux de la fièvre aphteuse, de la fièvre jaune... de la rage, de la vaccine.

La question des microbes invisibles est une question à l'ordre du jour. Pour établir qu'une maladie présentant tous les caractères d'une maladie virulente, inoculable, est due à un microbe ultra-

microscopique, on se procure soit une humeur de l'animal malad soit un liquide provenant du broyage d'un de ses organes ou tumeur on filtre ce liquide et on l'inocule à un autre animal ; celui-ci do prendre la maladie. Les microbes visibles, eux, sont retenus par l bougies filtrantes (filtre Chamberland), à condition toutefois de filtr rapidement, car à la longue les microbes *microscopiques* arrivent traverser la substance poreuse en se cultivant dans ses canaux ; il e bon de remarquer d'ailleurs que les filtres même les plus fins ont d pores de diamètre supérieur à celui des microbes de grande taille ils n'en retiendraient aucun si le filtre agissait comme un simple cr ble : il faut faire intervenir, pour expliquer l'action des filtres, l phénomènes d'adhérence entre élément mobile et paroi. La plupa des microbes invisibles ne doivent pas être extrêmement petits, ca les bougies les plus serrées les arrêtent.

Les êtres vivants même les plus petits sont donc des géants pa rapport aux granules des colloïdes de la matière vivante, qui appa raissent dans l'ultra-microscope et qui auraient au minimum tro millionièmes de millimètre de diamètre. Tel est, pour le moment, l dernier terme de la perception par l'œil humain aidé des appare optiques les plus perfectionnés.

GEORGES BOHN.

PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES

Les accidents de décompression chez les plongeurs à scaphandre, par Zagrafi — Henry Tronchin, *Théodore Tronchin*, Plon.— Legrand : *L'Assistance fémin en temps de guerre*. Librairie universelle.

Lorsqu'on plonge dans la mer avec le scaphandre de Denayrou soit pour la pêche des éponges soit pour le travail sur la partie imme gée d'un bateau ou sur une épave, sous l'influence de l'augmentatio de pression, l'air atmosphérique, ainsi que l'a démontré Paul Bert, dissout dans le sang; lorsqu'il se produit une décompression brusqu « le gaz dilué se dégage sous forme de bulles d'air, qui circulent ave le sang, font des embolies gazeuses dans les différents organes e surtout dans les centres nerveux et causent les accidents professionnel des travailleurs à haute pression ».

Ces accidents, bien plus fréquents qu'on ne le pense, viennent d'êtr étudiés dans la *Revue de Médecine* par M. le Dr Zagrafidi, médeci de la marine royale hellénique, sous le titre de **Contribution à l'étude des accidents de décompression chez les plon geurs à scaphandre.**

On peut y distinguer trois formes : 1° la forme foudroyante où l mort *immédiate* est causée par la grande quantité de bulles dans l sang ; 2° la forme aiguë, aboutissant soit à la mort, soit à un éta

spasmodique chronique; 3° la forme légère, caractérisée par des douleurs, des fourmillements, des parésies passagères, des vertiges légers... phénomènes qui durent quelques heures ou quelques jours et qui disparaissent sans laisser de trace.

La véritable forme de l'affection est la forme aiguë, due à des myélites particulières provoquées par les embolies gazeuses aboutissant à des foyers ischémiques ou hémorragiques. C'est sur cette forme que s'est naturellement arrêté le plus longtemps M. Zagrafidi.

Les scaphandriers plongent trois ou quatre fois par jour, et chaque jour (dimanche excepté) à des profondeurs variant de 35 à 70 mètres. Ils travaillent de 40 à 60 minutes sous une petite pression, moins longtemps sous une pression plus grande et remontent à la surface en général très rapidement. « A bord de leurs petits navires, ils se nourrissent avec des provisions conservées, avec de la viande salée, et souffrent d'une constipation habituelle. Ils ne peuvent pas se reposer bien pendant la nuit à cause du roulis continuel de leurs navires. Ils dorment plusieurs ensemble dans le faux-pont, c'est-à-dire dans un espace de cube d'air insuffisant pour un seul individu. » En somme ils fatiguent beaucoup pendant le jour dans les profondeurs de l'eau et se reposent fort mal pendant la nuit. Dans cet organisme à vitalité si amoindrie, l'air dilué dans le sang se dégage facilement après la décompression et bien plus difficilement se réabsorbe. D'où les accidents :

Après une immersion de plusieurs minutes à une profondeur variant de 40 à 70 mètres, le plongeur remonté rapidement à la surface se plaint de douleurs internes dans tout le corps, surtout dans le tronc, de troubles de l'ouïe, de la vue, de fourmillements des membres, surtout les inférieurs, qui se paralysent bientôt complètement. Si l'attaque est plus forte, on a une perte de connaissance, troubles de la parole, etc... Après quelques heures, dans certains cas, la paralysie disparaît pour quelques minutes, 15 à 45, quelquefois plus. Pendant ce temps, le plongeur se sent bien, peut se tenir debout et même marcher. Mais au bout de quelques minutes les fourmillements reviennent avec la paraplégie, qui s'installe définitivement. Le malade reste pendant deux ou trois semaines avec les phénomènes suivants : paraplégie complète, ordinairement localisée aux membres inférieurs, avec anesthésie, perte de la motilité volontaire ou réflexe; au tronc, une ceinture d'hyperesthésie douloureuse, dont le niveau correspond à celui des lésions médullaires. Retention des urines et des matières et, après 8 ou 15 jours, incontinence. Fièvre souvent continue et élevée, cystite, decubitus, troubles trophiques divers des membres paralysés. Si ces phénomès s'aggravent, ce qui a lieu quand l'attaque est forte, le malade meurt et l'on trouve dans la moelle les altérations que nous décrivons. Si l'attaque n'est pas si intense les accidents sont plus bénins, le malade guérit, mais la paraplégie passe à l'état spasmodique chronique, c'est-à-dire que les muscles sont durs et contractés, quelquefois atrophiés; la marche est spasmodique et presque

impossible sans appui; tous les reflexes extrêmement exaltés. Ces sympt mes persistent pendant toute la vie.

§

On sait le rôle joué par le médecin Tronchin dans la deuxièn moitié du xviiie siècle. Son descendant, M. Henry Tronchin, vient lui consacrer une importante étude sous ce titre : **Un médeci du XVIIIe siècle. Théodore Tronchin**. Ce qui donne à volume son haut intérêt, c'est le grand nombre de pièces inédites q y sont publiées, pièces qui étaient conservées avec un soin jalo dans les archives de la famille. Elles consistent surtout en lettr échangées avec les personnalités les plus en vue de l'époque, notar ment avec Voltaire et Rousseau.

Naturellement nous n'avons pas l'intention de résumer ce livre qu sur la vie et les œuvres de Tronchin, ne nous apporte rien de bi nouveau et présente même quelques lacunes : nous ne pouvons qu' recommander la lecture à cause du motif indiqué plus haut. Néa moins nous croyons qu'il est utile, au moment où Rousseau est pleine actualité de par la volonté de M. Jules Lemaître, de reprodui quelques pièces montrant quelle fut l'opinion du perspicace Tronch sur l'orgueilleux déséquilibré... quand il le connut tout à fait.

Nés à Genève tous deux à la même époque, ils avaient toutes l raisons possibles d'entrer en relation, et pourtant ce ne fut qu' printemps de 1756 qu'ils se connurent, grâce à Mme d'Epin dont Tronchin devint bientôt le médecin et le conseiller très écou Rousseau et Tronchin se lièrent d'amitié d'abord très vive, puis pl tiède : Rousseau finit par voir dans le médecin genevois un de s persécuteurs et les hostilités commencèrent.

Voici comment, dans une lettre inédite datée du 7 juillet 176 Tronchin juge Rousseau :

Le Contrat social et le livre de *l'Education* de Rousseau ont été brûl ici comme à Paris, par la main du bourreau. Le voilà fugitif de Montm rency à Yverdun et d'Yverdun à Saint-Aubin, près de Neuchâtel, en atte dant qu'on l'en chasse, car Mrs de Berne, ainsi que la France et que nou lui ont défendu leur territoire. Je ne sais pas où on le supportera, car il apporté tout son esprit à ruiner de fond en comble les constitutions polit ques et la religion chrétienne. Les principes qu'il pose sont très dangereu C'est un fanatique atrabilaire d'autant plus à craindre qu'il écrit on ne pe pas mieux. On a craint pendant plusieurs jours que le jugement du Cons n'excitât des troubles, car il y a ici bien des fanatiques aussi fanatiques q lui. Il a paru une lettre anonyme en sa faveur, qui a d'abord fait beauco d'impression, mais les bons propos des têtes sages l'ont insensibleme effacée. La conduite de Mrs de Berne y a beaucoup contribué. Il est bi cruel que l'esprit et l'éloquence de cet homme n'aboutissent qu'à souten des paradoxes et à troubler la société.

Le 1er juillet 1763, il écrit à Grimm :

Cet étrange homme, bon chrétien, n'est ni citoyen, ni père, qu'est-il donc? Le plus malheureux de tous les hommes, qui comptait l'autre jour parmi les charges de sa vie l'entretien de la vieille Levasseur. Il l'a dit très distinctement à son ami de M. Moulton, qui le racontait encore hier chez madame d'Anville. Vous savez ce qui en est. Il a aussi protesté à ce même M. Moulton sur tout ce qu'il y a de plus sacré qu'il n'a jamais eu d'enfants et que ce qu'on en dit est une calomnie. Vous savez aussi ce qui en est. Oh! que cet homme joue un rôle difficile! Encore une fois qu'il est malheureux!

Le 8 août 1766, Tronchin écrit à son fils :

On dirait, à en juger par les procédés que Rousseau a eus vis-à-vis de David Hume, qu'il veut s'ensevelir sous les ruines de la plus noire ingratitude. Il lui fait un crime de l'amitié qu'il t'a témoignée, parce que tu es, dit-il, le fils de son plus cruel ennemi. Tous mes torts se réduisent pourtant à lui avoir reproché qu'il a exposé ses cinq enfants. Crois-tu que je doive en rougir? Cet homme est un charlatan de vertu, et je n'aime point les charlatans.

§

M. le médecin-major Legrand a voulu, dans son livre sur l'**Assistance féminine en temps de guerre**, montrer comment le rôle de la femme, dans les tueries prochaines, pouvait être simple et grand. Il ne doute pas qu'aux temps du danger on trouve chez les femmes le courage et le dévouement : ce sont deux vertus chez elles banales qui s'accentueront par la contagion de l'exemple et l'émotion du moment : mais peu à peu, à mesure que la guerre se transforme et que les foules combattantes augmentent, on s'aperçoit qu'il faut, pour être utile, pouvoir *discipliner* sa vaillance, et comprendre que le dévouement ne suffit plus là où il ne s'accompagne pas de certaines notions précises — très sommaires et très simples le plus souvent, mais ayant entre elles une logique coordination — sur lesquelles reposent la santé des armées en marche et le sort des blessés au soir du combat. Ces notions, dont la plus importante est celle de la *propreté moderne,* prise au sens chirurgical du mot, reposant sur des règles formelles où tout s'enchaîne, et dont la conception a bouleversé la prophylaxie et le traitement des états pathologiques — ces notions aboutissent à ce que l'auteur appelle le *vertu de l'infirmière*, vertu singulièrement précise et salutaire dans son indispensable modestie! C'est l'ensemble de toutes ces vertus agissantes dans un sens déterminé qui crée... qui créera autour de ces masses, dans leurs marches ou dans leurs chocs, cette atmosphère de sécurité relative, cet état où seront déjouées toutes les ruses de la mort qui frappe surtout là où elle n'est pas invitée.... hors du champ de bataille. Qu'on se souvienne de ces chiffres : En Crimée, les Anglais perdent 4.602 hommes par le feu, 17.580 par maladie. Les Français

perdent 30.240 hommes par le feu et 75.180 par maladie. Dans l[a] guerre de Sécession américaine, le feu tue 93.969 hommes, et l[a] maladie 186.742. Dans la guerre franco-allemande il y eut 143.00[0] blessés et 339.827 malades. Dans la guerre de Mandchourie le[s] hôpitaux de campagne japonais ont reçu 222.136 malades contr[e] 146.813 blessés.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Colonel de Grandprey : *Le Siege de Port-Arthur*, in-8, Berger-Levrault.— Che[f] d'escadron d'art. Meunier : *La Guerre Russo-Japonaise*, in-8, Berger-Levrault. — P. Baudin : *L'Alerte*, in-18, Chapelot.— Général H. Bonnal : *Questions militaire[s] d'actualité*; *Le Haut Commandement*, etc.,in-18, Chapelot.— L.-col. Grouard : *Le[s] Armées en présence*, in-8, Chapelot. — P. Deroulède : *1870 Feuilles de Route*; De[s] bois de Verrières à la forteresse de Breslau, in-18, Juven. — Dr A. Mony : *Note[s] d'Ambulance*, in-18, Plon. — Memento.

Le colonel du génie de Grandprey a résumé, d'une manière dign[e] de retenir l'attention, les péripéties du **Siège de Port-Arthur**. I[l] a réussi à restituer la véritable physionomie de cette mémorable actio[n] de guerre, qui a pu faire penser, un instant, que les temps héroïque[s] n'étaient pas définitivement clos. L'incomparable élan des Nippon[s] leur sublime folie de la mort, malgré l'atrocité des moyens de défens[e] imaginés par l'adversaire; de ce côté, la passivité farouche, l'héroïs-me naïf des bonnes « brutes grises » se faisant massacrer, homm[e] par homme, au fond de leurs casemates, tout cela semble d'un autr[e] âge... Malheureusement, une grande ombre obscurcit ce tableau l'ombre du soldat verbeux, commandant la place, se réservant der-rière son écritoire et supputant in petto les profits à tirer de la grand[e] pièce militaire, dont il n'est que le souffleur et qui semble, un ins-tant, se dénouer si heureusement pour lui, par la fin de Kondratenko le chef qui agit pendant qu'il pérore. La justice immanent[e] a touché, à son heure, ce faux parangon de l'honneur militaire... L[e] colonel de Grandprey était obligé à une grande réserve; mais s[a] loyauté lui imposait de ne pas passer sous silence certains chiffre[s] éloquents. Ils suffisent à donner aux choses leur véritable significa-tion. Qu'on en juge. Cette ville, qui, au dire de son défenseur, râlai[t] depuis des mois sous l'étreinte du vainqueur, contient encore, le len-demain de la capitulation : 206 734 projectiles, 30 000 kg de poudre 5 millions de cartouches, 70 000 tonnes de charbon, 660 000 kg. d[e] farine de blé, 450 000 kg. de biscuit, 26.000 kg. de bœuf de con-serve, 260 000 kg. de sel, 15 000 kg. de sucre. » Nous ne citons pa[s] tout : nous nous bornons à prélever quelques échantillon. L'auteu[r] ajoute : « L'eau-de-vie, la bière, le champagne, après avoir coulé [à] flots, existaient encore en quantités telles qu'elles paraissaient iné-puisables. » Que de fortunes malsaines ont pu germer sur ces morts

La guère n'est décidément pas une cause de ruine pour tous. Un fait grave caractérise ce siège mémorable : l'usage que les Russes ont fait, les premiers, de grenades à pyroxiline. Le colonel de Grandprey déplore cet emploi (1) et émet le vœu qu'une convention internationale interdise dans l'avenir des engins aussi barbares qu'inutiles. Nous sommes surpris de voir ainsi ignorés les textes du protocole de Saint-Pétersbourg du 11 décembre 1868 et de la déclaration de Bruxelles du 27 août 1874. L'interdiction de pareils engins existe depuis les dates que nous venons de citer, et, fait curieux, ce fut à l'instigation de la Russie que fut prise cette décision. Nous avons été, croyons-nous, seuls parmi toute la presse européenne à rappeler, en temps opportun, l'existence de ces textes (2).

M. le chef d'escadron d'art. Meunier est l'auteur d'un volumineux ouvrage sur **la Guerre Russo-Japonaise**, dont il prétend donner non un historique, mais, dit-il, une simple « peinture ». Passons sur ce distinguo. Le livre est divisé en trois parties : la description du théâtre des opérations, — les opérations, — les enseignements. Cette dernière, par sa maîtrise, sauve l'ensemble. Nous voudrions voir lire et relire de telles pages par tous ceux qui affectent le dédain des questions militaires ; ils seraient surpris d'y trouver un si grand nombre d'indications à retenir, non pas au seul point de vue militaire, mais au point de vue philosophique. L'auteur a eu l'heureuse pensée de comparer ces enseignements avec les prescriptions de notre règlement sur le combat : cette comparaison rend ce travail très fructueux. Le point faible de ce gros traité est la documentation ; nous ne songerions pas à le faire remarquer, s'il ne semblait pas évident qu'on a volontairement négligé toute une catégorie de documents, qui offraient cependant les meilleures garanties. Par contre, les rapports russes sont largement mis à profit ; ils n'aboutissent qu'à donner une plus pauvre idée de la technicité et de la mentalité du commandement russe. Exemple : un chef de batterie de mitrailleuses prétend avoir tiré 6000 coups en une minute et demie. Or, un tel chiffre suppose que chaque mitrailleuse aurait tiré 10 coups *à la seconde*, sans interruption, pendant ces 90 secondes. L'auteur n'est guère plus heureux, lorsqu'il nous décrit le théâtre des opérations, sa climatologie, sa flore, sa faune, etc. Tâche délicate, quand on n'a pas pratiqué soi-même le pays. Ainsi, on nous apprend, avec une générosité inespérée, que la Corée donne en abondance « des choux, des navets, des citrouilles, des gourdes, des poires ». Oh ! oui. Par contre, on oublie de citer le gensang, le seul produit qui constitue la richesse

(1) « Les tranchées où elles éclataient ressemblaient à un charnier où des bras, les jambes, des fragments de corps nus (car les vêtements étaient brûlés instantanément) gisaient épars. »

(2) Voir *le Courrier Européen* du 23 décembre 1904.

nationale du pays. Le père de cette flore coréenne a dû observ longuement le royaume du matin-fleuri dans le jardin de quelqu consulat. N'insistons pas ; oublions le curieux détail qui est donn sur les tigres coréens,affublés « d'une toison laineuse » parce qu'il vivent dans les neiges du Paï-chan. Et les serpents coréens port raient-ils mitaines ou « poil aux pattes » pour une raison pareille

§

L'Alerte, de M. P. Baudin, un titre qui vibre comme un app de clairon. Ce livre ne porte cependant ni plumet, ni panache, n pompon : il ne contient que des études très sérieuses et, hélas ! trè véridiques sur notre armée. « Les études militaires offrent au psy chologue un intérêt passionnant », nous dit M. P.Baudin. Nous sou haiterions de voir la sociologie étudier avec ses méthodes cet orga nisme formidable d'une armée moderne,et l'étudier surtout en liaiso avec toutes les contingences sociales : l'armée, prolongement d l'école : l'armée et la prospérité industrielle, etc.

La comédie marocaine nous valut l'alerte de 1905-06 : Guillaum chaussant ses bottes de sept lieues et enjambant les mers. L'aventu se résolut, en France, par une demande de crédits supplémentaire — une pièce de 260 millions — pour arrondir nos stocks de muni tions, parfaire l'armement des places, bref, pour réparer des négli gences... M. P. Baudin s'élève avec véhémence contre ces dernière Mais depuis le livre de l'honorable député, M. Caillaux, qui tien aujourd'hui les cordons de la bourse nationale, a fait à la tribune d Sénat, avec quelque nuance de regret, l'aveu que ces millions d crédit voté ont été employés, non à réparer des négligences, mais à amorcer des travaux nouveaux (1). Lesquels ? Nous les connaîtrons une fois achevés. C'est le jeu de la muscade patriotique. Les mili taires se doivent à eux-mêmes d'être les premiers à se révolter contr un pareil jeu. Ils se trompent gravement s'ils s'abritent derrière cett pensée, que tout accroissement matériel contribue à augmenter la valeur de l'armée.

M. P. Baudin a fait suivre sa préface-Alerte d'une série d'études courageuses, véhémentes, dénonçant une situation et des abus, don la réalité,hélas ! ne peut être mise en doute.Il s'élève avec force contr la « muraille de Chine » de nos forteresses de l'Est ; il déclare qu travailler à leur transformation serait « absurde, invraisemblable presque criminel ». Il nous présente, en un raccourci lumineux, la

(1) *Journal officiel* du 13 janvier. Sénat, p. 39 : En réalité, l'alerte aura été le prétexte de « tout un programme de reconstitution de notre matériel militaire », qui doit se chiffrer par une dépense de 537 millions.

véritable conception de la guerre que la dureté des temps peut nous amener à soutenir : « Guerre défensive dans ses intentions, mais non dans ses moyens, parce qu'il n'y a pas de guerre défensive. Il y a des causes défensives ; mais le seul, l'unique moyen de se défendre est d'attaquer. » D'autres études portent ces titres suggestifs : le Gaspillage d'Hommes, les Grandes Marionnettes, les Fausses manœuvres, etc.

§

Les **Questions militaires d'actualité** du général H. Bonnal comprennent une série d'articles, dont deux, surtout : *la Grande bataille initiale* et *les Avant-gardes d'Armée*, portent plus particulièrement la griffe de cet officier général. L'étude intitulée : *le Testament de Kouropatkine*, devrait être apprise par cœur par tous les chefs de corps. Quant à l'ancien chef de l'armée de Mandchourie, tous ses péchés lui seront remis pour avoir eu le courage et la loyauté d'une si belle confession publique.

M. le lieutenant-colonel Grouard continue ses études de critique subjective sur la guerre de 1870. Après son *Wœrth et Forbach*, la critique la plus originale des opérations de 1870, en Lorraine-Alsace, il nous donne aujourd'hui, avec **les Armées en présence**, un tableau très vivant des deux grands organismes, avant le choc. Le procédé du lieutenant-colonel Grouard se résume en une formule bien connue : — ce qu'on a fait, ce qu'on aurait pu faire. Une pareille méthode ne vaut que par celui qui l'emploie. Elle pourrait conduire à des constatations puériles. Avec la probité, le bon sens lumineux, l'ardeur passionnée pour la vérité, l'indépendance d'esprit intégrale, qui sont les caractéristiques du lieutenant-colonel Grouard, elle parvient à nous présenter les faits positifs ou les hypothèses, auxquelles ils donnent lieu, avec une puissance de conviction extraordinaire. Dans ce volume, le critique s'attache à montrer le bénéfice que l'armée française aurait retiré, en prenant nettement l'offensive dans le Palatinat bavarois, entre Moselle et Rhin, même avant l'arrivée de ses réservistes. Cette thèse, qui a nos préférences, sera trouvée bien audacieuse dans les milieux où l'on admet, avec la force d'un dogme, que notre armée ne peut être transportée à la frontière avant que le dernier Champignol ait boutonné le dernier bouton de ses guêtres.

§

M. Paul Déroulède publie un premier volume de souvenirs de jeunesse : **Feuilles de Route**, crayonné pendant l'Année terrible. Cet homme, dont toute la vie ne fut qu'un accès de lyrisme, se raconte dans ces pages familières avec une charmante simplicité. On y cher-

cherait vainement une dernière poussée de gongorisme. Elles ont le charme d'un crépuscule d'automne, où fulgurent encore, avant de s'évanouir, les lueurs de l'été brûlant. Mais c'est tout : ce sont les derniers feux. M. P. Déroulède a d'ailleurs des pages très honorables à raconter. Il fut d'abord, aux environs de la vingtième année, antimilitariste, pacifiste, humanitariste, et, après guérison, sous-lieutenant de mobiles au bataillon de Belleville, ce qui ne fut pas une sinécure. Eperonné par la première défaite, dégoûté par les scènes répugnantes du Camp de Châlons, il renonce à ses galons et s'engage avec son jeune frère André au 3e zouaves, qui, venant d'être décimé à Wœrth, partait se faire écharper à Sedan. C'est à Sedan qu'André tombe, face à l'ennemi, la poitrine trouée d'une balle ; son aîné ne se sent pas l'âme de Spartiate nécessaire pour l'abandonner sur le champ de bataille. C'est ainsi que M. P. Déroulède fut fait prisonnier et interné à Breslau. Nul doute qu'un prochain volume ne nous dise son évasion, sa campagne à l'armée de l'Est et l'arquebusade qu'il reçut d'une barricade, pendant la commune. Croquis et croquetons de scènes militaires, de coins de bataille, M. P. Déroulède n'a nullement prétendu à nous refaire l'histoire de l'Année terrible : mais il nous laisse la vision claire, colorée, des quelques mottes de terre qu'il défendit sur les pentes du calvaire d'Illy.

§

Dans ses **Notes d'Ambulance**, M. le Dr A. Mony ne craint pas de grouper autour de la vingtaine de feuillets qu'elles comportent, plus de 400 pages, où l'on nous refait toute l'histoire de 1870, à l'aide de découpures prises dans l'ouvrage du l.-col. Rousset. Idée plutôt fâcheuse au lendemain de l'affaire Duquet? Il n'importe. Les livres les plus insignifiants sont souvent des documents incomparables sur l'époque et la classe sociales auxquelles appartient l'auteur. Dès les premiers jours d'août 1870, M. le Dr Mony, nommé délégué de la Croix-Rouge à Moret-sur-Loing, a revêtu son uniforme d'ambulancier. Des murmures flatteurs s'élèvent sur son passage. Il ne voit cependant son premier blessé ou malade que le 25 octobre. A chaque instant revient avec une candeur inaltérable : « Nous attendons les blessés ! » La pensée ne vient pas à notre ambulancier que les blessés les attendent plus impatiemment encore sur les champs de bataille. Ainsi, la France couvrait le sol de ses villes d'une foule d'officieux, costumés, administrés, hiérarchisés, d'une bonne volonté inépuisable, nous n'en doutons pas, mais qui attendaient les blessés. Ceux-ci n'avaient décidément pas l'air d'être pressés d'arriver, dans ces bonnes ambulances des villes du centre et du midi, que la charité privée et surtout le demi-million accordé par le gouvernement

impérial avaient fait sortir de terre... Restons cependant reconnaissants à l'auteur d'avoir presque assisté à Coulmiers ainsi qu'aux journées de la Lisaine, mais restons-lui obligés, surtout, d'avoir sauvé de l'oubli cette délicieuse anecdote : Une vieille demoiselle de Bourges, Mlle Salé de Choux (*sic*), à qui l'on demandait de recevoir quelques blessés chez elle, s'écriait : « Quoi! des blessés, dans mes salons princiers! » et la carogne les refusait impitoyablement!

Memento. — Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui un curieux ouvrage de M. E. Bonnal : *les Royalistes contre l'Armée* (Chapelot). De M. P. Fontin : *Guerre et marine* (Berger-Levrault) dont nous parlerons dans notre prochaine chronique. — Dans la *Revue politique et parlementaire* (janvier) un article de M. L. Boudenot : *l'Armée française en 1907;* dans *le Censeur* du 5 janv., un portrait du général Hagron, généralissime, qui a prêté à de vives discussions ; de M. Gaston Bonniols, chez Pedone, *la Suppression des Conseils de guerre;* du général Bonnal : *l'Armée du service de 2 ans* (*le Temps*, 29 janv. et 6 février); le général émet l'avis que la période de convocation des réservistes peut être ramenée sans inconvénient de 28 à 21 jours, la convocation n'ayant d'ailleurs lieu que pour les manœuvres d'armées... La discussion du budget de la Guerre au Sénat a été particulièrement intéressante, grâce à l'intervention de général Langlois, au sujet de l'augmentation de l'artillerie. (*J. O.* 19 et 20 janv.) La réplique du ministre de la Guerre constitue un véritable programme de réformes à retenir.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Marius-Ary Leblond : *Anthologie coloniale;* Larousse. — Anonyme : *Les Chemins de fer en Afrique Occidentale française* (tomes II et III) ; *Le Dahomey ; la Côte d'Ivoire; le Haut Sénégal-Niger ; les Postes et Telégraphes en A.O.F. ; le Service médical au Haut-Sénégal et Niger; le Service météorologique ;* 8 vol. Corbeil, Crété. — Pierre : *L'Elevage en A. O. F. ;* Challamel. — N. Savariau : *L'Agriculture au Dahomey ;* Challamel. — Yves Henry: *Le Colon* ; *le Caoutchouc* ; Challamel. — A. Martineau : *Le Commerce français dans le Levant*; Guillaumin et Cie. — La Question de l'opium. — La Politique coloniale allemande. — Memento.

MM. Marius-Ary Leblond, littérateurs distingués, auteurs eux-mêmes de romans coloniaux, ont eu l'heureuse idée de composer une **Anthologie coloniale** contenant des morceaux choisis des écrivains français que l'exotisme a tentés. Ils ont tenu « à révéler par « là l'importance prédominante de l'exotisme dans notre littérature, « dont il n'est point seulement un ornement, mais le grand courant « vivificateur, pareil au Gulf Stream, qui vient des mers équatoriales « baigner nos côtes ». Ces pages choisies, disent-ils, « font sentir la « beauté de la vie de nature, elles approfondissent le goût des voya- « ges, elles développent le sens de l'activité... »

Ils ajoutent que « plus qu'aucune autre nation européenne la France a été libérale et humaine envers les races qu'elle a assujetties et que, seule, elle élève peu à peu à l'égalité ». Et leur conclusion c'est que leur ouvrage tend simplement « à développer encore ces intérêts humanitaires ». Développer les transactions commerciales vaudrait peut-être un peu mieux ; mais ne discutons pas ce point de doctrine coloniale. Aussi bien, le livre de MM. Marius-Ary Leblond est intéressant. Ecrit *pour faire aimer nos colonies*, je ne sais trop s'il atteindra ce but. En tout cas, il nous remet en mémoire mainte page intéressante : Chateaubriand nous fait l'*Eloge du voyage*. Il trouve admirable « qu'on s'invite à dîner d'une ville florissante en Amérique à une ville florissante en Europe et qu'on arrive à l'heure marquée ». C'est, en effet, admirable... et optimiste surtout. Michelet s'attendrit sur le funèbre mancenillier : « Miracle ! Il est tel perroquet... » Bernardin de Saint-Pierre, finaliste toujours, constate que le bananier « seul donne à l'homme de quoi le nourrir, le loger, le meubler, l'habiller et l'ensevelir ». Mais, finaliste incomplet, il ne dit pas ce que le bananier donne à la femme, c'est dommage. Le comte de Gobineau, fidèle à son système, constate que, même en ce qui touche la pêche à la morue, les Aryens sont des êtres supérieurs. J.-H. Rosny content l'intelligence des gorilles. Fromentin décrit l'horizon du désert... et Renan admire la société berbère... J'en oublie... Ils sont trop. A lire cet ouvrage, on croirait vraiment qu'il existe en France une littérature coloniale, ce qui n'est pas — et je dirai un jour pourquoi.

§

Dans ma dernière rubrique, j'ai rendu compte d'un certain nombre de publications éditées par les soins du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille en 1906. J'ai parlé de la **Guinée**, par M. Fernand Rouget, et des **Chemins de fer** (tome I, chemin de fer de Dakar à Saint-Louis). De nouveaux volumes viennent de paraître, tout aussi complets et luxueusement édités. Voici d'abord les tomes II et III des **Chemins de fer en Afrique Occidentale française** consacrés, le premier au rail *de Kayes au Niger* et le second au rail de la Guinée et de la côte d'Ivoire. La lecture de ces volumes accompagnés de nombreuses notes techniques et statistiques montre les résultats déjà obtenus et les travaux qui restent à accomplir et qui seront vraisemblablement réalisés à l'aide du nouvel emprunt de cent millions que viennent de voter les Chambres. Mon opinion au sujet de l'Afrique Occidentale française ne varie pas. Je persiste à penser que ces colonies de la côte avec leur vaste hinterland ne sont pas des pays aussi riches que le Congo français. L'avenir nous

dira si, conformément à une théorie chère à beaucoup, le rail crée vraiment le trafic et la richesse. En tous cas, l'effort tenté est intéressant. Les Allemands l'admirent beaucoup, et nous citent en exemple, — une fois n'est pas coutume, — à cet égard. Nous aurions mauvaise grâce à être plus sévères pour nous-mêmes que nos voisins.

Voici encore trois gros volumes dans la même collection relatifs l'un au **Dahomey**, l'autre à la **Côte d'Ivoire** et le troisième au **Haut-Sénégal et Niger**. Ils constituent de véritables encyclopédies comportant une étude détaillée des pays étudiés tant au point de vue du développement politique que de l'organisation financière, administrative et économique. Vient ensuite un ouvrage sur les **Postes et Télégraphes en Afrique Occidentale**. La construction des diverses lignes du Sénégal, du Niger, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey constitue une véritable épopée et jamais on ne saurait dire combien d'efforts héroïques ont assuré l'installation de ce réseau télégraphique. Il y a là une œuvre anonyme admirable et qui fait le plus grand honneur à ceux qui la conçurent et la réalisèrent à travers mille difficultés dans des régions difficiles, au milieu de populations hostiles ou indifférentes.

Deux autres brochures sont consacrées au **Service médical au Haut-Sénégal et Niger** et au **Service météorologique**. Dans cette dernière, on trouve les courbes des pressions barométriques, des températures, de l'humidité relative et des pluies en millimètres pour les principaux points de l'Afrique Occidentale. Toutes les publications qui précèdent ont été éditées par l'imprimerie typographique Crété.

Quatre autres volumes ont été publiés par l'éditeur Challamel. M. Pierre, vétérinaire en premier, a étudié **l'Elevage** dans l'Afrique Occidentale française, M. Savariau, ingénieur-agronome, **l'Agriculture au Dahomey**, M. Yves Henry, directeur de l'agriculture, **le Coton** et **le caoutchouc** dans l'Afrique Occidentale. Le caractère technique de ces ouvrages me force à me borner à une énumération. Quoi qu'il en soit, cette collection fort intéressante va faire de l'Afrique Occidentale française la mieux connue de nos colonies. Puissent tant de documents aider maint colon à faire fortune.

§

M. Alfred Martineau, gouverneur des Colonies, a fait, dans un volume bien composé et fort complet, le bilan du **Commerce français dans le Levant**. A propos de nos relations commerciales avec la Turquie, l'auteur remarque « que les chiffres de l'Alle-« magne augmentent tandis que ceux de l'Angleterre et de la France « restent stationnaires ». Est-ce un résultat de l'entente cordiale ?

M. Martineau termine son ouvrage « plein de chiffres et de réalités en constatant que « l'Idéal n'exclut pas le commerce ; il est au con traire son soutien et son meilleur appui. Il a créé nos traditions e Orient ; il lui appartient de les maintenir ». C'est parfait et il es fort consolant de penser que l'*Idéal* français dans le Levant es confié à la vigilance de Son Excellence M. Constans.

§

Le *Mercure de France* a successivement publié un article intitul **la Paix à l'opium** et signé V. S. et une lettre en réponse d M. Jean Ajalbert. La question étant, par essence, coloniale, je veux à mon tour, en parler.

Je n'ai, d'ailleurs, pas la prétention, sur ce sujet, non plus qu sur tel autre, d'émettre une opinion définitive. Mais je crois qu'à côté des deux thèses adverses jusqu'ici exposées, une troisième peu trouver place.

V. S. aime l'opium. Il a raison. J'en ai goûté. C'est une drogu délicieuse. Il la qualifie ensuite de « maîtresse inquiétante qu'o domine et qu'on surveille ». Ici, V. S. s'abuse. Mû par le désir d trop prouver, il ne prouve rien. On ne domine pas une maîtres pour inquiétante qu'elle soit. Ceci est un non-sens. L'amour de l'opiu est une passion, respectable comme toutes les passions. Mais ce qu la caractérise ainsi que les autres passions, ses sœurs, c'est de mett l'individu qui en est *possédé* dans un état complet de *passivité* (*pa* veut dire *subir* et *souffrir*). Donc, ni maîtrise, ni surveillance, mai bien obéissance servile.

M. Jean Ajalbert soutient une thèse *morale*. Il appelle l'opiu la *pâte de mort*. Il admire les Chinois qui vont enrayer le fléau et ont pris des mesures décisives à cet égard. Enfin, il blâme le fumeur d'opium d'être un être *prostré* obligé de « se coucher pour fumer ».

On pourrait répondre à M. Ajalbert que l'amour se fait aussi au lit, du moins en général. Cette pratique ne nuit en rien à l'individu et elle assure la conservation de l'espèce. De plus, il est reconnu que l'amour pratiqué debout donne de fâcheuses secousses aux centres nerveux. Il en est peut-être de même pour la pipe d'opium. Mais laissons ces arguments d'ordre physiologique.

Je veux en venir simplement à deux considérations décisives à mon sens, l'une d'ordre économique, donc capitale, et l'autre d'ordre moral, puisque morale il y a, hélas!

Au point de vue économique, d'abord, à quoi tend cette campagne contre l'opium? A la suppression en Indochine de la régie instituée pour la fabrication et la vente de la drogue.

Or, au budget général de l'Indochine pour l'exercice 1906, la régie

de l'opium figurait aux recettes pour la modique somme de 7.600.000 piastres, soit, au cours moyen de la piastre, d'environ 19 millions de francs. Le budget général, pour maintes causes qu'il serait trop long d'énumérer, est, dit-on, en déficit. Est-ce le moment de supprimer une recette de cette importance? Et par quoi compenser cette suppression? Je laisse la parole à M. Ajalbert. En France même une campagne saugrenue est menée contre les absinthes et vermouths. Mais, du moins, tend-elle à une élévation de taxes, par suite à une plus-value possible pour le Trésor. Mais pour l'opium, il n'en est pas de même. Et se contentât-on d'élever les prix de vente, ce serait un formidable encouragement donné à la fraude déjà fort active dans l'union indochinoise et un non moins formidable stimulant apporté à l'esprit de révolte qui anime déjà nos sujets annamites. Donc, économiquement, la réforme ne vaut pas une once de *dross !*

Au point de vue moral, maintenant, depuis quand une loi, un règlement ont-ils modifié les mœurs? De quel droit M. Ajalbert veut-il empêcher V. S. de se prostrer pour fumer sa pipette? Voilà bien l'affreux moralisme qui surgit de toutes parts, habillé d'hypocrites prétextes : — « Tu ne forniqueras pas. Cela te fatiguerait. Tu ne boiras pas ; tu ne mangeras pas ; tu ne fumeras pas ! Tu deviendrais dyspepsique ou cardiaque ! » — Eh bien ? et puis après ? Et s'il me plaît à moi d'être cardiaque ? Cela ne fait tort qu'à moi-même ; car il est, en somme, un point de vue social auquel il m'est bien permis de ne pas condescendre. Soit, je veux bien qu'on proscrive tabac, absinthe, opium et courtisanes, tous facteurs qui diminuent évidemment la valeur de l'homme tant au point de vue individuel (qui m'intéresse) qu'au point de vue social (dont je me moque). Mais qu'avant tout cela on supprime le *travail*, qui abrutit cent fois plus l'individu et la race que les quatre drogues précitées.

La vie de bureau (je parle de ce que je connais) tue plus sûrement l'énergie d'un homme que dix mille pipes d'opium. Et puis, enfin, pour revenir à la physiologie, la seule vérité, je me suis laissé dire que l'opium était, en Extrême-Orient, un excellent préventif contre la dysenterie. Et voilà qui doit primer toutes divagations littéraires ou morales!

§

La *Deutsche Kolonialzeitung*, en janvier dernier, a reproduit l'ordre du jour voté par l'assemblée dans laquelle M. Dernburg, directeur des **Colonies allemandes**, a prononcé son grand discours-programme à la veille des élections au Reichstag. Voici la traduction de cet ordre du jour :

Considérant qu'une grande nation civilisée comme la nation allemande

ne peut pas borner indéfiniment son action à la politique nationale, mai qu'elle est obligée de participer avec les autres grandes puissances à l politique coloniale et mondiale ;

Considérant que la formation tardive de l'Empire allemand comme Eta national n'a permis à notre peuple d'entreprendre cette tâche que dans les temps tout récents, et qu'en conséquence l'obligation mondiale qui nou incombe n'a pas encore été saisie par les couches profondes de la nation ;

Considérant que la majorité du Reichstag, qui a rejeté les demandes pou le Sud-Ouest-Africain, a méconnu non seulement notre situation au poin de vue de la politique mondiale, mais encore les exigences de l'honneu national ;

Considérant que, pour les élections imminentes, ces questions sont de l plus haute importance et que l'Allemagne a besoin d'un Reichstag qui pro cède à leur examen non pas avec pusillanimité et hésitation, non pas suivan les besoins de la politique de parti, mais avec l'énergie que donne et exig l'élévation du but à atteindre ;

L'assemblée décide de nommer un Comité chargé de répandre les idée coloniales dans les masses du corps électoral, sans prendre directemen part aux luttes de partis.

Je cite cet ordre du jour *in extenso*, parce que je considère qu'il es excessivement caractéristique des directrices qui président à la colo nisation allemande moderne. Cette colonisation, à la différence de colonisations espagnole, portugaise, anglaise et française aux XVIe e XVIIe siècles, n'est point *spontanée*. Elle est constituée par un exod *volontaire*. Le gouvernement *veut* des colonies. La social-démo cratie prétend s'opposer à ce mouvement artificiel. Le chancelier d Bülow entre en lutte avec elle. Il a gagné la première manche et il la raille en ces termes dans le *Local Anzeiger* : « Les socialistes pré tendent représenter le parti des travailleurs et ce sont eux qui met tent obstacle à l'un des plus riches débouchés qui s'offre au travai allemand, celui que fourniraient les colonies. »

Reste à savoir si cette politique coloniale, ou mieux *mondiale* (*Weltpolitik*), correspond bien au secret désir, à l'*instinct* de l'Allemagne moderne. Les Herreros sont là pour témoigner de la ténacité du chancelier de Bülow. L'avenir dira ce qu'il faut penser de cette ténacité et si elle concorde avec l'intérêt national. Quoi qu'il en soit, l'échec de la *Social-démocratie* aux dernières élections au Reichstag est un événement imprévu, mais dont l'Europe, et en particulier la France, doivent plutôt se féliciter. Le chancelier de Bülow a trouvé dans la politique coloniale un dérivatif heureux au mécontentement des classes productives allemandes. S'il avait été battu sur ce terrain intérieur, qui sait si une guerre européenne n'eût pas été la ressource fatale offerte au besoin d'expansion de la plus grande Allemagne ?

Memento. — M. Y.-M. Goblet a publié récemment une brochure sur les *Chefferies indigènes de l'Etat indépendant du Congo*, qui ont donné

d'excellents résultats et dont il y aurait peut-être avantage à inciter l'organisation au Congo français. — « La Belgique a prouvé qu'elle avait, en matière de colonisation, des idées plus pratiques et plus rationnelles que les nôtres, et une conception meilleure des procédés dont la colonisation moderne doit faire usage. » Ce n'est pas moi qui parle. C'est M. de Lanessan.

Le *Journal de l'agriculture tropicale* était fort bien fait. M. Jean Vilbouchevitch, qui en était l'âme, vient d'avaler du cyanure de potassium. Il est à souhaiter que cette intéressante publication survive à son fondateur-directeur.

La *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, de Berlin, a publié l'an dernier, dans son numéro 9, une étude fort développée sur les Comores. Je conseille aux gens qu'intéresse l'affaire Saïd-Ali de s'y reporter.

Dans les *Questions diplomatiques et coloniales* du 16 janvier dernier, un essai très documenté de M. Henri Froidevaux sur l'Histoire de la colonisation en Algérie.

Dans ma prochaine rubrique, je rendrai compte de la série d'ouvrages publiés par le gouvernement général de l'Algérie à l'occasion de l'Exposition de Marseille.

CARL SIGER.

LES REVUES

Opinions sur feu M. Ferdinand Brunetière : MM. Tancrède de Visan (*Entretiens idéalistes*) ; Victor Giraud (*Revue Latine*) : Emile Faguet (*Revue Latine*); Paul Hervieu (*Revue de Paris*). — Memento.

« Brunetière est mort et son nom n'est déjà plus prononcé. Vanité de la gloire humaine qui dure ce que vivent les fleurs ! » Ainsi s'exprime, dans *les Entretiens idéalistes* (25 janvier), M. Tancrède de Visan. Vous reconnaîtrez tout d'abord à cela que M. Tancrède de Visan est un jeune homme. Il faut être très jeune pour employer d'aussi vieilles images.

On prononce le nom de Ferdinand Brunetière, aujourd'hui, plus qu'on ne le prononça du vivant de cet homme volontaire, et cela peut durer quelques années encore, car il régentait vraiment ce groupe d'écrivains qui perpétuent les traditions rétrogrades à l'Académie Française et n'écrivent guère que pour enterrer dignement l'un des leurs.

M. Brunetière, nous disent ses amis, fut avant tout un « orateur ». Il en résulte quelque discrédit sur la vingtaine de volumes qui sont l'œuvre de ce critique, si pure que soit l'intention de ses panégyristes.

Nous citerons volontiers quelques lignes du travail de M. Tancrède de Visan :

Nul mieux que ce maître regretté ne posséda, avec les qualités les plus représentatives de notre race, les deux aptitudes morales les plus nécessaires à un écrivain dont la mission sociale consiste à enseigner les esprits et rééduquer les cœurs : la *Force* et la *Conscience*.

... La Force il la puisa d'abord dans les leçons de la vie. Ses débuts furent pénibles. Il conquit sa renommée comme un soldat ses galons sur le champ de bataille. Un immense labeur présida à la confection de ses livres. Son existence fut un combat perpétuel et c'est des suites du mal contracté sous les armes qu'il mourut. Dur pour ses adversaires, plus dur encore pour soi-même, il conserva, et accrut avec les années cette amertume, cette rigidité, ce tempérament altier qu'une longue expérience des hommes apporte au penseur et derrière quoi une âme tôt désenchantée se retranche.

La force, il la puisa encore dans l'étude du grand siècle et enfin dans le catholicisme. Avec Gœthe il définissait le classicisme : ce qui est sain, c'est-à-dire l'état d'une civilisation où toutes les facultés sont dans leur pleine tension et en parfait équilibre, le règne de l'Intelligence, si l'on prend ce mot dans son sens le plus large et le mieux aéré.

. . . .

La seconde qualité que nous révèle ce tempérament robuste et qu'il nous faut *utiliser*, je l'appellerai la *Conscience*.

Consciencieux, Brunetière le fut dans son érudition, aussi bien que dans la recherche de ses convictions définitives. — La lecture des textes et les références immédiates aux auteurs l'obligèrent à de colossales études ; du moins ne manqua-t-il jamais à cette tâche pénible. Sa probité intellectuelle lui interdit de recourir aux ouvrages de seconde main, de se nourrir d'aliments déjà mâchés par d'autres. Par là il empêcha quantité d'erreurs littéraires de s'accréditer, colportées en tout lieu par des critiques peu scrupuleux ou prenant leur bien à gauche et à droite...

M. de Visan donne dans les lignes qui suivent un témoignage de sa bonne volonté, après avoir incidemment noté « l'étroitesse » du système de Brunetière :

Enfin cette magnifique conscience s'affirme jusques et surtout dans la façon dont Brunetière entra dans le catholicisme. Il revenait de loin, puisqu'il avait été jusqu'au Jansénisme. Il pénétra dans l'Eglise romaine, non à la suite de chagrins intimes, non pas ébranlé par de vagues aspirations, nullement grisé par l'encens ou par la musique des orgues, mais *ému jusqu'à la raison* par la valeur morale du dogme. La droiture de son esprit, son bon sens solide déterminèrent sa conversion. Pas d'effusions mystiques, pas de « pleurs de joie », pas de « nuits » de Jouffroy à rebours, rien que de la logique flamboyante.

Le ton de M. Victor Giraud (**la Revue latine**, 25 janvier) est celui d'un enthousiasme aussi vif, mais plus discipliné. Il publie des « notes et souvenirs » sur l'illustre critique, « son maître et son ami ». Il nous apprend que Brunetière lisait vite et s'intéressait à tout :

Il a conservé jusqu'au dernier jour, et il a soigneusement entretenu une puissance de curiosité et une faculté de lecture vraiment prodigieuses. Je n'ai jamais vu, et je crois que l'on pourrait difficilement citer un aussi étonnant liseur. Tout lui était bon : médecine, théologie, sciences exactes, art militaire, jurisprudence, que sais-je encore ? Il s'intéressait à tout ;

ait tout ; il retenait tout. La veille même de sa mort, il se faisait envoyer dernier livre posthume de Gaston Pàris, son *Esquisse historique de la ttérature française au moyen âge*. Déjà malade, je l'ai vu, en une seule près-midi, lire, et de manière à s'en assimiler toute la substance, quatre olumes sur des sujets bien différents : il y en avait un sur Pascal, un itre sur des questions maritimes. Et il ne se contentait pas de lire : il lisait, et il annotait.

Mais voici un passage des « notes » de M. Victor Giraud qu'il ut retenir :

Et comme l'on se trompe aussi quand on se représente l'auteur des *Dis-ours de combat* hypnotisé littéralement par Bossuet, et passant trente nnées de sa vie à faire au grand évêque une loyale et d'ailleurs admira-ve concurrence ! Certes, il aimait et il admirait Bossuet, mais son admi-ation pour lui était surtout d'ordre littéraire et *historique*. J'étonnerai ans doute beaucoup de gens, mais je ne crois pas me tromper, en décla-nt que l'influence de Bossuet sur le fond et sur l'orientation de sa pensée été à peu près nulle ; celle de Pascal a été, j'en suis presque sûr, singu-èrement plus persistante et plus profonde. Joignons à Pascal, Darwin, chopenhauer, et Auguste Comte, *George Eliot* et, à un tout autre point e vue, Eugène Fromentin : ce sont là les vrais maîtres de la pensée de . Brunetière, ceux qui ont le plus agi sur lui et auxquels il doit le plus. out le reste est secondaire. Par certains côtés, cet orateur, ce dialecti-en, ce critique, cet apologiste, ce poète même, — voyez son étude sur abelais, — appartenait bien, j'y consens, au XVIIe siècle ; par d'autres, et s plus nombreux, il était entièrement et absolument de son temps, et mais cet éloquent défenseur de la tradition n'a prétendu sacrifier ni le ésent ni l'avenir au passé.

L'homme privé, dans Brunetière, avait des moyens de séduire qui ontrastaient avec les façons de l'orateur. Ceux-ci, M. V. Giraud s résume en ces termes :

Il avait une sensibilité très vive, et même violente, qui, d'ordinaire con-nue par une puissante volonté, et d'ailleurs alliée, si je ne me trompe, à ie certaine timidité, éclatait parfois en de brusques réparties, en d'amères âcres boutades. Très nerveux, un peu irritable, d'humeur volontiers ntredisante, il bousculait avec rudesse les vanités gonflées et les légère-s mondaines. Mais les timides et les modestes trouvaient en lui une sim-icité, et une bonne grâce, et une cordialité d'accueil qui les surprenaient les ravissaient tout ensemble. Extrêmement réservé avec les indifférents, and il croyait avoir affaire à quelqu'un de sûr, il se détendait aussitôt, il se montrait tel qu'il était au fond, infiniment serviable et bon. Son nitié, qu'il donnait assez vite, — trop vite même quelquefois, car il con-it souvent l'ingratitude, et eut à se reprendre, — son amitié avait quelque ose d'exquis et de rare.

Dans la même revue, écrivant sur « le dernier livre de M. Brune-re », M. Emile Faguet traite de la foi catholique. Et cet éminent itique dit excellemment :

M. Brunetière, puisqu'il était croyant, aurait dû *partir de la foi*, pu[is]qu'il y était, et nous donner une analyse de la foi, ou, si l'on veut, u[ne] analyse d'une âme possédant la foi.

Cette analyse, je n'ai pas à la faire, et tout au plus dirai-je, en cour[ant] et en m'excusant de courir sur un pareil sujet, ceci :

La foi me paraît sentiment, volonté et grâce.

Sentiment : amour profond, passionné du Dieu qui vous est sensib[le], que vous sentez soit en vous, dans votre conscience, soit hors de vo[us] dans les merveilles du monde créé. La foi en ce sens est la passi[on] suprême, la passion qui supprimerait toutes les autres passions ou qui l[es] transformerait en elle si elle pouvait être profonde jusqu'aux dernières pr[o]fondeurs dans un cœur humain.

Volonté : on ne croit pas parce qu'on veut croire, et il y faut un com[]mencement au moins de sentiment ; mais si ce commencement existe, [on] renforce le sentiment par la volonté. En partie seulement, mais en t[rès] grande partie, la foi est une volonté ; la foi est un acte. Le mot *acte de f[oi]* n'a peut-être pas été inventé dans ce sens, je n'en sais rien, mais il l'a. [La] foi est un acte énergique de volonté toute-puissante. Ceux qui n'ont la [foi] qu'à l'état de volonté peuvent la perdre ; ceux qui ont la foi à l'état de se[n]timent et de volonté ont grandes chances de la garder. Mais pour plus [de] sûreté, si je puis ainsi parler, il y faut encore la grâce.

La grâce... Mais quel sens a le mot grâce, en langage philosophique, [en] langage humain ?

Le style de M. Paul Hervieu, indirect et pompeux, a de secre[tes] affinités avec celui de feu M. Brunetière. De même, chez ces de[ux] écrivains, on remarque la même passion austère et une étrange v[o]lonté au service de l'ordre et du devoir. Qu'il y a de sentiments re[s]pectables et ennuyeux dont on ne fait rien, en somme, que d[es] théories !

M. Paul Hervieu trace de M. Brunetière — **la Revue d[e] Paris**, 1er février, — un portrait sobre que celui-ci eût aimé :

Son nom restera fortement gravé dans l'histoire des lettres française[s]. On a déjà magistralement exposé que, pour ses contemporains, il au[ra] peut-être été, avant tout, un grand orateur ; et, en effet, quiconque [l'a] entendu parler ne s'empêchera plus de considérer sa phrase écrite com[me] la chrysalide de son éloquence. Il fallait la tribune ou la chaire à l'acad[é]micien, au conférencier, au professeur, pour que, sur les blancheurs de s[on] visage et dans les nuances ou les jeux de sa voix surprenante, l'on vît [se] poursuivre toutes les choses ailées de la persuasion, tous les papillons aus[si] de la malice et de l'originalité.

Pour l'avenir qui ne connaîtra Ferdinand Brunetière qu'à le lire, il se[ra] un de ces esprits d'élite grâce auxquels la critique est légitimement pr[o]mue à la dignité de l'art difficile ; et nul ne s'occupera désormais de no[tre] littérature sans rencontrer le monument que l'incomparable érudit, avec s[es] inventions de méthode, avec sa faculté de vue générale, a élevé, en form[e] de citadelle, crénelée d'arguments.

MEMENTO. — *Arts et Lettres* (janvier). — La Tunisie comme elle est, par MM. Cl. et Ch. Gèniaux.

Revue de Belgique (janvier). — *Le Lys*, poème de M. E. Verhaeren; un article de M. Wilmotte sur Brunetière.

Antée (janvier). — Un fragment admirable du prochain livre de M. Maurice Maeterlinck, *De l'Immortalité ;* une étude fort curieuse de M. Remy de Gourmont sur M. Brunetière.

Le Censeur (2 février) contient, entre autres, un article de M. Coquelin cadet sur son feu camarade Pierre Laugier. M. Coquelin cadet termine ainsi :

« Je songe au vide *multiple* que fait, en mourant, le comédien. Il perd sa vie et celle de tous ses rôles. Que d'existences il quitte ! N'est-ce pas pour cela qu'en descendant au tombeau l'acteur laisse plus de souvenirs que les autres ? »

Le Mercure musical (janvier) est dorénavant l'organe de la « Société Internationale de Musique ». La revue a agrandi son format. Ce n° contient des *Notes sur Lully* par M. Romain Rolland.

La Revue (1er janvier). — Articles de MM. N. Ségur, E. Reybel, E. Faguet...

La Belgique (février) contient des vers du poète Grégoire Le Roy et le premier acte d'une pièce de M. A. Fontainas : *Hélène Pradier*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Giosué Carducci (*le Figaro*, 17 février 7). — Stéphane Mallarmé (*le Temps*, février, et *l'Auto* 12 février).

M. Edouard Rod nous donne, dans *le Figaro*, quelques détails sur Carducci. D'abord un léger croquis du vieux professeur :

J'ai tenu à l'entendre au cours d'un de mes récents voyages en Italie. C'était alors un petit vieillard, aux yeux très vifs, au visage tout rouge sous la crinière léonine que les années avaient blanchie sans l'éclaircir. Il arrivait quelques minutes avant l'heure, et s'asseyait sur l'unique chaise d'une salle d'attente, blanchie à neuf, dont les fenêtres ouvraient sur la cour pittoresque de la vieille université. Les étudiants et les auditrices chuchotaient en le regardant. Il ne parlait à personne et restait silencieux, un peu solennel. Une porte s'ouvrait. Les étudiants se précipitaient à leurs places, il entrait après eux, en traînant sa jambe raidie par une récente apoplexie. Il n'avait pas la parole abondante et facile : les veines de son front se gonflaient dans l'effort, comme celles d'un cheval de race animé par la course. La lutte s'exaspérait entre l'expression rétive et la pensée, qui sortait enfin victorieuse, comme emportée sur les ailes d'une phrase au vol large. Il commentait *la Vita Nuova* : quand il en avait lu — admirablement — un morceau, il poussait un cri d'admiration avant de commencer à l'expliquer.

Après Dante, ou peut-être avant, le grand amour de Carducci fut la politique. Une bonne partie de son œuvre se compose de poésies politiques, et de politique nationaliste. Il est irrédentiste : il veut Trente

et Trieste. Il ne faut pas à la fois admirer le patriotisme de Cardu et mépriser celui de M. Déroulède. Un Français qui réclame Stra bourg n'est pas plus absurde qu'un Italien qui réclame Tries Quand on veut Strasbourg ou Trieste, on les prend, si on peut, m il est inutile de formuler en vers un programme de conquête. L poésies patriotiques de Carducci ont un intérêt local, mais pureme local. Nous serions bien naïfs de les admirer, d'autant plus qu'el ne sont pas admirables.

Carducci avait une autre corde, l'anti-cléricalisme, et il en a jo jusqu'à sa dernière heure. Il appelait Pie IX le *vieux prêt infâme*, ce qui semble excessif. On n'est pas infâme parce q l'on n'a qu'une médiocre intelligence des idées de son temps.

Après avoir longtemps proclamé que la monarchie, elle aussi, ét infâme, il s'y rallia avec un certain éclat. Si l'on constate que c lui valut un fauteuil de sénateur, ce n'est pas pour blâmer une év lution que les événements expliquent et légitiment. Il y risqua d'ailleurs, sa popularité parmi la jeunesse. L'ayant perdue, en pa tie, il trouva d'autres hommages. Ceux que lui vaut sa mort ne so pas, quoi que disent nos journaux dociles, d'une parfaite unanimi

Revenons à M. Rod. Il apprécie ainsi le caractère de la poésie Carducci :

Avec elle, nous sommes aussi loin que possible de la poésie intime personnelle, à laquelle nous ont accoutumés le romantisme et ses suc danés. Nous revenons à cette poésie en quelque sorte *publique*, ou civiqu qu'affectionnaient les grands lyriques de l'antiquité. Elle est d'une bea savante et sévère : on ne parvient à la goûter que par l'étude; elle a bes d'explications et de commentaires ; elle ne peut être populaire, ou mêm comprise, que dans un pays comme l'Italie, tellement imprégné d'histo que les plus ignorants mêmes y subissent l'emprise du passé. Liée intim ment, comme nous l'avons dit, à la vie publique, elle plonge toutes s racines dans les traditions classiques, qui sont les traditions nationales pays. On croirait que Carducci pensait à son œuvre même, quand il défin sait le rôle intellectuel de l'Italie en disant, dans son discours sur l'unive sité de Bologne : « L'Italie, dans la poésie, dans l'art, dans la philosoph a ressuscité pour l'Europe les idées de l'antiquité plus sereine des rac ariennes, idées d'harmonie, d'ordre, de beauté, avec une telle efficac bienfaisante qu'elle est loin d'en être affaiblie (Op., I, p. 23). »

De quelque abord difficile que soit cette poésie, les Italiens en ont co pris de bonne heure la haute signification, l'importance et l'éclat. Auto d'elle, leur admiration a accompli ce travail de *cristallisation* qui ne co mence pas toujours du vivant des auteurs, et qui est peut-être indispens ble à leur gloire : comme s'ils ne pouvaient rien fonder pour l'aven qu'avec cette collaboration des commentaires, des discussions, des inju et des enthousiasmes que leur imposent les passions et les pensées par lesquelles ils se sont développés. Je ne crois pas qu'aucun poète, dep Victor Hugo, ait été plus abondamment expliqué, attaqué, célébré, acclan

insulté et commémoré. Les partis politiques se sont plus d'une fois bombardés avec quelques-uns de ses poèmes ; d'autres sont étudiés par les lettrés comme des modèles classiques,— à telles enseignes que, sur un seul d'entre eux, l'*Ode aux sources du Clitumne*, il existe au moins trois volumes de commentaires. Son nom est acclamé comme celui d'un « père de la poésie ». Les plus brillants poètes de l'heure présente, comme M. Pascoli, s'honorent d'être ses élèves ; M. d'Annunzio lui-même, qui ne prodigue point son admiration, a éprouvé le besoin d'accomplir de temps en temps quelque acte de retentissante dévotion en l'honneur du vieux maître.

Carducci, pour moi, c'est un Leconte de Lisle, qui aurait mis en vers son *Petit catéchisme républicain* et son *Histoire populaire du christianisme*. Notre Leconte de Lisle, à nous, se garda de ces erreurs. Il dédaigna même de signer les estimables opuscules, dont sa gloire ne pouvait être augmentée. Carducci fut moins hautain. Aussi la popularité politique entre-t-elle pour beaucoup dans sa gloire.

§

En ce temps-là, un très honorable professeur au lycée Condorcet, Stéphane Mallarmé, enseignait à quelques jeunes gens l'art d'écrire des vers français en *modern style*.

Ainsi dans **le Temps** s'exprime M. Gaston Deschamps, avec cette désinvolture dont M. Jules Lemaître lui a fait cadeau, comme d'un vieux paletot. Vêtu de cette défroque, M. Deschamps pâlit depuis vingt ans sur la littérature contemporaine et n'arrive pas à y rien comprendre. Mallarmé surtout l'inquiète et l'intrigue. Pourquoi cet homme, qui ne fut qu'un honorable professeur d'anglais (en effet !), a-t-il été tant loué, tant aimé? « Evidemment, dit-il, après avoir cité *l'Eventail* :

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin...

il y a peut-être quelque chose là-dedans. » Mais quoi ? Voilà ce que M. Deschamps ne saura jamais, parce qu'il admire Emile Goudeau. Ainsi celui qui se délecte au vin bleu et à l'absinthe gomme est peu apte à goûter les nuances des liqueurs des Iles.

M. Deschamps expose ses goûts et ses dégoûts à propos de l'*Anthologie* de M. Walch, « très informé, dit-il, admirablement documenté » ; ajoutons à peu de frais.

§

Encore Mallarmé !

L'hiver sous ses deux formes familières — glace et neige — nous en avons senti la poésie et rendu la beauté. Un de nos plus rares artistes, le regretté Stéphane Mallarmé, l'a dite en des vers qui ne manquent jamais de ressusciter et de chanter spontanément dans ma mémoire chaque fois que

mon patin retrouve le contact poli du cristal où il mord, et que mon regar plongeant dans ses transparentes profondeurs, y découvre les paysag fantastiques d'un aquarium pétrifié.

Oh miroir!
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée,
Que de fois et pendant les heures, désolée
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine...

C'est que, pour le chantre d'Hérodiade, la beauté de l'hiver est triste. y a comme un peu de mort déjà dans cette beauté qui se revêt d'enn même en ses jours de fêtes les plus éblouissants. Ecoutez encore c vers du chef de l'école symboliste :

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui,
Magnifique, mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui...

Voilà en effet ce que je viens de lire dans un journal de sport, dar **l'Auto**, où M. Paul Hamelle donne ainsi une bonne petite leç au précédent critique. Le poète que M. Deschamps ne comprend jamais est dans toutes les mémoires ; ses vers sont sur toutes l lèvres,

Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *Electre*, tragédie en trois actes, en vers, de M. Alfred Po zat, d'après Sophocle (4 février). — Odéon : *Chatterton*, drame en trois actes quatre tableaux, d'Alfred de Vigny (2 février). — Athénée : *Sa Sœur*, comédi en trois actes, de M. Tristan Bernard (7 février). — Théatre Molière : *Les Etoile* pièce en quatre actes, de M. Jean Jullien (9 février). — Arts : *Madame Goss* comédie en quatre actes, de Mme Marguerite Rolland (9 février). — Memento.

Il était assez naturel que la Comédie Française mît à son répertoi la très consciencieuse adaptation qu'a faite M. Alfred Poizat de l'**Elec tre**, de Sophocle. M. Alfred Poizat a sérieusement étudié l'œuv qu'il prenait pour modèle, il s'est efforcé de n'en pas détruire l'ha monie. L'*Electre* de M. Poizat est d'une constante probité. Elle e d'un homme qui a su toute la gravité de la tâche entreprise. L'adap tation de M. Alfred Poizat est digne de la plus haute estime.

Mme Louise Silvain a joué avec une rare force le rôle d'Electr Mme Adeline Dudlay, Mlle Madeleine Roch, M. Silvain, M. Albe Lambert l'ont secondée de leur mieux.

Il faut remercier M. Antoine de nous avoir, enfin, rendu **Chat terton**. Il est incompréhensible qu'un pareil chef-d'œuvre ne so pas au répertoire courant de la Comédie-Française, à ce répertoire o l'on garde avec un soin jaloux *Bataille de Dames*.

Je ne crois pas que, dans les temps romantiques, on ait écrit aucun drame plus beau que *Chatterton*. Alfred de Vigny, dont l'intelligence était si forte, si claire, a su voir certains faits que ses contemporains remarquaient à peine; de ces faits il a tiré des déductions dont la constante justesse nous étonne et nous ravit, et, par cela, son œuvre a gardé une vie, une jeunesse merveilleuses. Les écrivains, si nombreux aujourd'hui, qui font de la morale militaire, répètent à l'envi — et souvent, peut-être, sans le savoir — la préface de *Servitude et grandeur militaires* et, dans *Chatterton*, Vigny exprime, avec une puissance qui lui est propre, bien des idées que s'approprieraient volontiers certains auteurs contemporains, de ceux surtout qui se préoccupent au théâtre des affaires sociales.

On est tenté de voir en Chatterton un proche parent de Werther, de René, voire d'Antony. Chatterton est un désespéré; mais, de son désespoir, il a des raisons graves. Il sent à quel rôle est réduit l'écrivain dans la société : si, au temps de Vigny, certaines expressions qu'on emploie beaucoup aujourd'hui, — et qui sont fort exactes, d'ailleurs,— eussent été inventées, Chatterton, l'« ouvrier en livres », se serait traité sans doute de « prolétaire intellectuel ». Et, avec une simplicité, avec une grandeur qui confond toutes les petites habiletés, Vigny, dès le début du drame, nous a montré quel sort les puissants réservent aux prolétaires : ce n'est pas par caprice qu'il nous a fait entendre les dures réprimandes de John Bell aux ouvriers de sa fabrique. Chatterton se débat contre la fatalité, comme tous les grands héros tragiques; mais Vigny indique de quelle nature est la force qui le vainc : nous dirions aujourd'hui que Chatterton est une victime du système capitaliste. Aussi le drame, quand il n'aurait pas gardé cette beauté sereine qu'ont tant d'œuvres de Vigny, nous intéresserait-il par sa conception première, et par les idées qui y sont exprimées ou suggérées.

Plus on étudierait *Chatterton*, plus on y trouverait à admirer. C'est avec un art singulier que Vigny nous apprend l'amour inconscient, l'amour fatal dont s'émeut pour Chatterton la discrète Kitty Bell. Jamais écrivain dramatique ne fut aussi délicatement, aussi rigoureusement subtil. Et de quelle science Vigny fait preuve dans toute la composition du drame. Vraiment, *Chatterton* est un des grands chefs-d'œuvre de notre théâtre, et ce nous fut une joie de le voir et de l'entendre.

A l'Odéon, la mise en scène de *Chatterton* a été fort intelligente; et presque tous les rôles du drame ont été bien tenus. M. Rollan a dit et joué avec force et justesse le terrible monologue par où débute le troisième acte. M. Mosnier a droit aux plus vifs éloges pour la manière dont il a joué le Quaker. Et il serait injuste d'oublier M. Clerget (le lord-maire), M. Vargas (lord Talbot), M. Duquesne (John Bell).

C'est surtout par la sagace observation de quelques caractères originaux que vaut la comédie nouvelle de M. Tristan Bernard, **Sa Sœur**. Qui, aujourd'hui, sait, mieux que M. Tristan Bernard, regarder ceux qui méritent d'être regardés? Qui, mieux que lui, peut mettre le public au courant de constatations précieuses?

Voici d'abord un homme d'affaires, Fister. Fister s'occupe, en financier, de la direction des ballons. Il a fondé une société qui doit exploiter un dirigeable magnifique. Tous ses amis sont devenus actionnaires de sa société. Fister sait très bien que son dirigeable n'existe pas : il serait bien en peine de dire où est l'usine pour le construire, où est le hangar pour l'abriter. Et pourtant il serait injuste de traiter Fister d'escroc. Quand Fister parle de son ballon, il n'est pas d'une entière mauvaise foi. Le ballon n'existe pas, mais les actions existent; puisque les actions existent, il est possible qu'un jour le ballon existe, et, peut-être même, le dirigera-t-on, plus tard. Fister est de ces hommes qui deviennent dupes de leurs propres hâbleries. Il est d'ailleurs sans méchanceté. Il sait qu'on ne le prend pas au sérieux, et il serait désolé d'être trop pris au sérieux : il ne pourrait plus, alors, se persuader à lui-même qu'il est honnête. Si ses amis lui manifestaient une réelle confiance, il s'apercevrait qu'il abuse de cette confiance, et il s'en voudrait à soi-même. Fister est un personnage curieux, et il n'est pas besoin de dire que M. Tristan Bernard a mis le plus grand soin à nous le faire connaître, — on pourrait presque dire à nous le faire aimer, voire estimer.

J'aime beaucoup aussi Lucie Lehugon, une jeune fille silencieuse, un peu timide, — très douce, de qui tous veulent le bonheur, et au malheur de qui, pourtant, on s'acharne, tant elle laisse peu deviner la vérité de ses sentiments. J'aime encore le docteur Bariller, un médecin très timide, lui. M. Tristan Bernard doit avoir pour le docteur Bariller une très vive sympathie.

Ces personnages et beaucoup d'autres — tous vivants, tous spirituels, tous vrais — sont mêlés à une intrigue rapide, de la plus séduisante fantaisie. Et que le dialogue de M. Tristan Bernard est divertissant! Il est, aussi, plein de sagesse. Je crois que les comédies de M. Tristan Bernard vivront très longtemps.

La pièce nouvelle de M. Tristan Bernard est jouée avec talent par Mmes Duluc, Goldstein, Bignon, Caumont, Templey, d'Athigny, par MM. Bullier, Leubas, Lefaur.

On connaît le noble talent de M. Jean Jullien. M. Jean Jullien, dans **les Etoiles**, met en scène des militaires. Il nous montre, avec une incontestable vigueur, avec une ironie souvent très forte, par quels mobiles sont déterminés ces hommes à qui, souvent encore, l'on prête des vertus singulières.

M. Jean Jullien mêle à une intrigue émouvante de nombreux officiers : plusieurs sont intéressants à étudier. Le colonel Morlet n'est pas un mauvais homme : il croit aux vertus militaires, et il a l'ardent désir que son régiment en donne l'exemple. Lui-même d'ailleurs est fort aimable, fort galant. Il est désolé quand il apprend que le capitaine trésorier de son régiment a commis des irrégularités passibles du conseil de guerre. Que va devenir l'honneur du régiment ? M. Jean Jullien a écrit, au second acte des *Etoiles*, une scène très dramatique. En l'entendant, on ne peut se défendre de songer aux hommes qui prétendirent sauver, il y a quelques années, « l'honneur du bureau ». Le colonel Morlet est de ceux qui ordonnent le silence à leurs inférieurs. Il faut que le prestige de l'armée subsiste, coûte que coûte. Il faut aussi que le régiment qu'il commande soit toujours, en tout, admirable. Il ne commettrait pas le moindre détournement, certes, mais il ne révélera pas ceux des autres, pour que soit sauf l'honneur du régiment ; et puis, si l'on savait que la comptabilité du régiment est mal tenue, serait-il nommé général ? Et, devenir général, n'est-ce pas l'ambition de tout officier ? Que ne ferait-on pas pour devenir général ?

D'autres caractères d'officiers ont été bien observés par M. Jean Jullien. M. Jean Jullien nous montre encore combien est monotone, fastidieuse, vide la vie des hommes et des femmes, dans les petites villes où il y a des garnisons. Et j'aime beaucoup l'ironie latente qu'on devine tout au long de la pièce.

Certains tableaux sont des plus vivants : celui des grandes manœuvres est excellent. M. Jean Jullien, une fois de plus, prouve qu'il sait faire mouvoir de vastes ensembles de personnages.

Le drame de M. Jean Jullien est honorablement joué par Mmes Gladys Mahxance et Léo Renn, par MM. Pouctal, Mauger et Gaston Rys.

La comédie de Mme Marguerite Rolland, **Madame Gosse**, n'est pas désagréable à entendre. L'héroïne en est gracieuse, et l'on prend un certain intérêt à son aventure sentimentale. Cette aventure, il eût été facile de la développer à l'excès : Mme Marguerite Rolland s'en est bien gardée. Sa comédie a toujours une allure légère, et l'on sait à l'auteur un gré infini d'avoir évité des scènes mélodramatiques, qu'il était si facile, pourtant, d'imaginer.

La comédie de Mme Marguerite Rolland est jouée avec le plus grand soin par Mmes Mylo d'Arcylle, Henriette Andral et Marie Kalff, par MM. Candé et Marey.

MEMENTO. — Au Palais-Royal, un vaudeville de MM. Kéroul et Barré, *Mme Tantale* (1er février). — Aux Folies-Dramatiques, un autre vaudeville de MM. Kéroul et Barré, *le No 13*, devenu, après quelques représentations, *le No 18* (5 février). — Un nouveau théâtre à côté, Comœdia, a donné

son premier spectacle : *la Part du rêve*, pièce où M. Valmy-Baïsse prouve qu'il est en progrès, et *la Duègne apprivoisée*, fantaisie en vers spirituels, de M. Tristan Klingsor, qu'on a pu lire dans un numéro de *la Phalange* (9 février). — Au Théâtre des Arts, en même temps que *Madame Gosse*, une opérette très folle de MM. Rip, Vilned et Redstone, *le Trou d'Almanzor*.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre de Monte-Carlo : *Thérèse*, opéra de Massenet ; *Naïs Micoulin*, opéra, d'après la nouvelle de Zola, par Alfred Bruneau. — Concert Colonne : *Barque sur l'Océan*, de Maurice Ravel. — *Symphonie en la*, de Guy Ropartz. — *Petite Sirène*, d'Armande de Polignac.

La vie musicale des dimanches parisiens vient de subir un léger temps d'arrêt. Adonné aux reprises depuis plus d'un mois, notre Chevillard national évince les critiques musicaux au moyen d'une circulaire, polie mais ferme, à dessein de livrer leurs fauteuils aux auditeurs payants qu'aguiche le régal, trop rare, de *Faust*, tantôt berliozien, tantôt schumannien. Chez le duc d'En face, prenant prétexte du dimanche... gras, Mme Jeanne Bloch a chassé de la scène la tribu symphonique pour y prendre une place qui lui était bien due ce jour-là. Une semaine auparavant, Edouard Colonne nous avait quittés pour conquérir la Hollande. En quel siècle troublé vivons-nous ?

Pendant ce temps, les pôles musicaux de la France se déplaçaient. C'est à Monte-Carlo qu'il fallait se transporter pour ouïr les dernières nouveautés lyriques du Boulevard. Princièrement hospitalisés par Gunzbourg, Massenet et Bruneau nous y présentaient leurs petites dernières : la douce *Thérèse* et la rude *Naïs Micoulin*.

Sans doute, il est bien tard pour parler encor d'elles, après tant de chaleureux articles signalant leur succès (en toute impartialité, cela va de soi); saluons à notre tour ces deux jeunes personnes, mais sans trop insister.

Thérèse marquera, dans la carrière de Massenet, le point extrême de la souplesse artistique. Conçu en même temps qu'*Ariane*, ce diptyque révolutionnaire, de lignes simples et d'adroit coloris, exécuté sur le plan heureux de la *Navarraise*, semble promis à la même fortune. Laissant aux véristes italiens le soin de porter à la scène le tribunal jacobin, la charrette funèbre et la prison d'André Chénier, les auteurs de *Thérèse* ont méprisé le pittoresque facile de la Révolution pour ne garder que l'atmosphère tragique de l'heure, l'ambiance fiévreuse où se développe l'anecdote passionnelle qui bouleverse un ménage girondin. C'est à Fabre d'Eglantine que devrait être dédiée cette partition, tant les deux Jules surent y ressusciter le culte emphatiquement naïf de la Nature et le goût de la bucolique si particuliers aux guillotinards de 93.

Une page descriptive, digne réplique du fameux « Clair de lune » de *Werther*, matérialise cette obscure sensation de mélancolie éparse dans le poème : c'est la pénétrante description symphonique de la « Chute des feuilles » dont les adroits retours donnent à l'œuvre une louable unité d'impression. Ces feuilles, dont le vol funèbre enlinceule la douloureuse Thérèse, et l'insistant rappel d'un « Menuet d'amour », symbole des jours dorés qui ne reviendront plus, cette double évocation de l'agonie d'une société et d'un parc de Versailles sont de l'adroite poésie sonore que goûteront les auditeurs les moins sensibles aux effusions latines dont se montre ordinairement prodigue le lyrisme de Massenet.

Auprès de ces grâces vieille-France, la rusticité de *Naïs Micoulin* éclate avec une force nouvelle. Cette solide commère, qui se vante « de faire, à la tuilerie, l'ouvrage d'un homme », cette luronne à qui son amant déclare : « Tu as des épaules fortes, des bras magnifiques, comment pourrais-je ne pas t'aimer? C'est ton odeur de terre qui m'excite comme jamais je ne le fus encore », cette amoureuse musclée ne ressemble guère aux nostalgiques Girondines. Loin, bien loin des jardins mélancoliques où les feuilles mortes voilent la claire prunelle des bassins, cette robuste plante s'épanouit, en plein fumier.

En *Naïs Micoulin*, M. André Maurel a découvert une heureuse réaction due à la disparition de Zola, dont les goûts lyriques dévoyaient son trop docile collabo de *l'Enfant-Roi*. Posant ce principe qu'en matière d'art musical « partout où la bouche peut exprimer, la musique n'a pas le droit d'apparaître », le paradoxal rédacteur du *Gil Blas* nous révèle que Wagner, pour légitimer ses commentaires musicaux, avait volontairement choisi des personnages « sachant à peine balbutier », ayant bien compris, en s'attachant aux légendes, « que c'était seulement dans leur grossièreté qu'il trouverait la base de ses complications musicales ». C'est en vertu de cette théorie que *l'Enfant-Roi* est une erreur lyrique et *Naïs* un retour à l'orthodoxie esthétique.

Sans suivre jusqu'en ses conclusions cette étude ingénieuse, mais généralisatrice à l'excès, on doit reconnaître que la langue de ce nouveau livret est infiniment plus propre à soutenir des contours mélodiques que les confidences du geindre de *l'Enfant-Roi :* « Puisque Madame n'a pas été gentille, zut! Elle filera et nous verrons à faire notre popote avec le patron » — inoubliables dialogues de fournil remplacés heureusement, dans *Naïs*, par une sorte de religion de la terre, de panthéisme paysan, grossier, mais incontestablement musical.

Dans la dernière partition de Bruneau s'affirme une technique réellement assouplie. Et ceux (*quorum pars...*) qui ont parfois prétendu que le critique musical du *Matin* ignorait l'*abc* de son métier

auront de quoi s'ébahir devant le consciencieux travail thématique de **Naïs Micoulin**, pieusement analysé par l ami Destranges dans *l'Ouest Artiste*. Qu'il suffise de signaler le motif caractéristique de Naïs, qui passe par d'innombrables états aux différentes étapes du drame, petite figure mélodique présentée par augmentation, par diminution, en fragments, stylisée en frise régulière, tassée en formule d'accompagnement, etc., etc... d'un bout à l'autre de l'œuvre. Elle s'alanguit, se crispe, s'irrite, s'attendrit, se fait câline ou sévère et va même, quand Frédéric proclame que, l'an dernier, Naïs « n'était qu'une longue fille déhanchée »,jusqu'à se disloquer en valeurs... hispano-américaines.

Pendant que Gunzbourg décentralisait avec éclat, Gabriel Pierné, remplaçant Colonne, « le Hollandais envolé », faisait acte de centralisation avouée en inscrivant au programme du Châtelet le nom d'un jeune compositeur qui, pour beaucoup de mélomanes, ne représente qu'une petite chapelle parisienne : Maurice Ravel.

Ce n'est pas aux lecteurs habituels de Jean Marnold que j'apprendrai, comme vient de le faire l'ami Gaston Carraud aux abonnés de *la Liberté*, qu'il y a une « affaire Ravel ». Cette affaire, tout récemment rajeunie par l'emmusiquement adroit, mais un peu fumiste, de quelques intailles du cher Jules Renard, cette affaire avait eu l'avantage d'attirer sur sa victime l'attention des musiciens, choqués de l'ostracisme qui semblait interdire à Ravel ogni speranza de se produire dans nos deux grands concerts. C'est donc avec une curiosité gourmande qu'on écouta cette **Barque sur l'Océan**, qui, pour la première fois, portait devant le gros public la fortune du jeune compositeur.

Peut-être l'auteur des *Miroirs* aurait-il dû élire pour sa traversée de début un plus solide esquif que cette barque souvent pilotée par l'habile Ricardo Vinès, et dont la transformation, pour tenir la haute mer, n'apparaît pas très heureuse. Cette fort intéressante pièce de piano, ce tableau où l'impressionnisme le plus subtil avait accumulé les trouvailles de « clavier » ne gagne rien à être projeté, agrandi et en couleurs. Même, les intentions de l'auteur semblent avoir pâti de ce transfert du Pleyel à l'orchestre : les « effets » instrumentaux, plus appuyés que les sonorités pianistiques,ont trahi sa pensée.C'est ainsi que les trilles de petite flûte et les éclats des cuivres ont nettement évoqué une banale tempête à laquelle je ne crois pas qu'il ait songé. Telle quelle, pourtant, l'œuvre a témoigné de la délicate musicalité de Maurice Ravel, épris des sonorités rares et des harmonies évocatrices.

Nous ne le défendrons plus du reproche, devenu classique, d'imitation debussyste : la similitude, fût-elle prouvée, ne diminuerait en rien la personnalité d'un compositeur qui écrivit *les Jeux d'eau* à

une époque où l'on ignorait encore la Debussyte et le procédé qualifié « chatouillisme » par M. Edouard Combe, inventeur génevois de « la voix considérée comme plume de paon » (*sic*). Et puis, sans chercher à diminuer le mérite de l'auteur de *Pelléas*, ne peut-on croire à l'influence décisive d'une époque en matière d'art, à l'action irrésistible des ambiances (à moi, Taine!), ne peut-on estimer qu'à la sensibilité collective d'un groupe d'artistes qui ne se connaissent pas correspond une forme, un style, un mode d'expression qui les oblige à de nécessaires rencontres, à de fatales coïncidences de verbe et de pensée?

J'ai lu, à propos des *Heures dolentes*, je crois, une page de M. de la Laurencie, que je suis, malheureusement, obligé de citer de mémoire... Parlant des cordes que le temps a tendues, que les générations successives de compositeurs ont accordées, le subtil musicographe expliquait, en termes que je voudrais me rappeler exactement, que l'auteur de *Pelléas* ayant fait vibrer ces cordes, tout ce que nos ancêtres ont accumulé d'émotion s'épanche et nous envahit... Mais c'est pour la malignité publique une explication trop simple et, longtemps encore, les chercheurs de réminiscences trouveront « du Debussy » dans toute partition nouvelle. Aussi bien, pourquoi les priver de ce passe-temps sans conséquence? Ne diminuons pas le nombre, déjà si restreint, des jeux innocents!

§

Le Midi bouge! Avec sa belle **Symphonie en la**, Guy-Ropartz-à-la-barbe-de-fleuve vient de secouer les mélomanes phocéens. *Le Petit Marseillais*, qui était venu l'entendre avec le « trémouroun », s'avoue agréablement surpris des sonorités curieuses trouvées par le directeur du Conservatoire de Nancy. *Le Petit Provençal* précise : si ces sonorités sont agréables, « ceci est dû, évidemment, à la division des instruments en groupes distincts ». Evidemment.

A Nice, M. Villefranck prépare **la Petite Sirène**, d'Armande de Polignac, légende d'Andersen versifiée par un prosateur dont le nom m'échappe. Et déjà certains mélomanes de salons se hérissent. Le comte Robert de Montesquiou écrivait jadis :

« Ce n'est pas seulement du fait d'un esprit de corps mal entendu que les gens du monde ne veulent pas pour un des leurs de la notoriété d'artiste. Il y a du poulailler dérangé dans cette constatation. »

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au musée du Louvre : les statues de Charles IV et de Jeanne d'Evreux ; tableaux de Carpeaux ; l'*Olympia* de Manet. — La Collection Moreau-Nélaton. — L'Exposition des tissus et miniatures d'Orient au Musée des Arts décoratifs. — Le

transfert du Musée du Luxembourg. — Musées d'art régional à Grenoble et à Nîmes. — Les chefs-d'œuvre du Musée de Bruges menacés. — Memento.

Après Charles V et Jeanne de Bourbon, revenus il y a deux ans de Saint-Denis au Louvre, un autre roi et une autre reine de France viennent de faire leur entrée dans l'ancien palais de la Monarchie : Charles IV le Bel et sa troisième femme, Jeanne d'Evreux, sous la forme des effigies de marbre qui décoraient leur sépulture à l'abbaye de Maubuisson, près Pontoise. Ces œuvres, où le roi et la reine sont représentés en demi-grandeur naturelle, couchés sur leur tombeau, ne sont pas seulement intéressantes au point de vue de l'histoire de France et de l'iconographie des souverains — car nous sommes ici vers 1370, dans ce XIV[e] siècle précurseur où l'art s'efforce vers la vérité et où les effigies tombales, jusque-là impersonnelles, deviennent des portraits; — elles sont encore très précieuses pour l'histoire de l'art français, car ce sont les seules œuvres subsistantes d'un des plus célèbres artistes qui vivaient à la cour brillante du roi Charles V : le « tombier » Jean ou Hennequin de Liège (1). Il avait été employé à la décoration sculptée du fameux escalier du Louvre, chef-d'œuvre de Raymond du Temple, où il avait exécuté les statues du roi et de la reine, et c'est à lui que le roi avait, de son vivant, commandé son tombeau pour la cathédrale de Rouen. Mais tout cela a disparu ; seules les deux tombes qui viennent d'entrer au Louvre, et que Jeanne d'Evreux, morte quarante-quatre ans après son mari, avait demandées à Jean de Liège, témoignent aujourd'hui de son talent d' « imagier ». Enlevées de Maubuisson à l'époque de la Révolution, elles avaient passé par la suite dans un couvent de Poissy, puis en diverses mains. Un heureux hasard les a fait retrouver, et d'habiles démarches, heureusement conduites par M. Georges Berger, président de la Société des Amis du Louvre, ont permis de les faire entrer au **Musée du Louvre**, avec plusieurs autres pièces de même provenance, dont un délicieux *Angelot* en marbre du XIV[e] siècle, une *Vierge* du XV[e] et un *Donateur agenouillé* du XVI[e], non moins remarquables. Soyons reconnaissants aux Amis du Louvre de nous avoir conservé ces belles productions de notre art national, guettées déjà par l'Amérique, et recommandons en passant cette active Société — riche aujourd'hui de 2.347 membres, nous apprend le rapport lu à l'Assemblée générale du 21 janvier dernier par son dévoué secrétaire, M. Raymond Kœchlin — à tous ceux qui s'intéressent aux destinées de notre grand musée et au sauvetage des nombreuses œuvres d'art de notre patrimoine menacées par la loi de séparation.

(1) Cf. Louis Courajod, *Leçons professées à l'Ecole du Louvre* (Paris, 1901, in-8), t. II : *Les Constructions de Charles V* (pp. 111 et suiv.), et *Quelques artistes du temps de Charles V* (pp. 117 et suiv.).

Ne sortons pas de la sculpture sans mentionner encore une grande et belle *Vierge* en pierre, de la fin du xv[e] siècle, provenant de la Côte-d'Or, et remarquable à la fois par le grand style de la draperie et la charmante expression de ses traits.

Et (car notre chronique ne saurait prétendre à être le journal complet des enrichissements des musées, et le manque d'espace nous contraint à nous borner aux œuvres les plus significatives) passant forcément sous silence diverses autres acquisitions du Louvre, signalons seulement l'achat, à la vente de l'atelier Carpeaux, d'un dessin, *Quadrille impérial à Compiègne*, et de trois tableaux savoureusement ébauchés : *l'Attentat de Berezowski, Bal aux Tuileries*, et *Bal costumé aux Tuileries*, qui, outre leur vif intérêt d'art, sont des documents précieux ; — puis enregistrons un événement capital pour l'histoire de l'art moderne : l'entrée au Louvre, par ordre des pouvoirs publics, de cette *Olympia* de Manet, qui suscita jadis tant de colères lorsqu'elle parut au Salon de 1865, et qu'une souscription publique d'artistes et d'écrivains avait fait entrer, non sans de vives protestations, en 1890, au Musée du Luxembourg (1). Elle y attendait tranquillement l'heure de la consécration définitive. Celle-ci est venue au commencement du mois dernier, sous forme d'un ordre du président du Conseil au sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts de faire installer l'*Olympia* dans la salle des Etats, et depuis le 7 février elle y trône, en pendant de l'*Odalisque couchée* d'Ingres, — non sans dommage pour celle-ci, dont la coloration apparaît conventionnelle et terne en regard de la lumineuse pâleur de sa rivale. Celle-ci, du reste, a grandement bénéficié de son transfert dans cette vaste salle, qui met autour d'elle plus d'air et une lumière plus fine ; certaines duretés s'évanouissent, mille tonalités délicates se révèlent, et du coup la toile a pris une autorité extraordinaire ; elle apparaît désormais comme un chef-d'œuvre consacré, de la même lignée que le *Portrait de M. Rivière* qui l'avoisine, où Ingres, captivé cette fois par la seule vérité, montre un style si robuste et si incisif, — et je sais des gens, jusqu'ici réfractaires à l'âpre éloquence de l'*Olympia*, qui, par la vertu de cette sorte de transposition, ont été subitement convertis. Ainsi — et ce n'est pas là la morale la moins curieuse de cette histoire — se trouve vérifiée point par point, au bout de quarante ans, la prophétie d'Emile Zola qui, en 1867, lors de l'exposition, au pont de l'Alma, du révolutionnaire Manet, honni des jurys officiels et du public, écrivait (2) que « le destin avait déjà marqué au musée

(1) M. Théodore Duret a conté, dans son *Histoire d'Edouard Manet et de son œuvre* (Paris, Floury, 1902, in-4, pp. 172 et suiv.), l'histoire de cette souscription et donné les noms de ceux qui y participèrent.
(2) Emile Zola, *Ed. Manet*. Paris, Dentu, in-8, 1867, p. 48.

du Louvre la place future de l'*Olympia* et du *Déjeuner sur l'herbe.* »

Lui aussi, en effet, ce scandaleux *Déjeuner sur l'herbe*, qui fut un des « clous » du fameux Salon des Refusés de 1863 — et qui, d'ailleurs, malgré ses qualités picturales, n'a pas la belle tenue de l'*Olympia* et, au point de vue de l'invention, n'est qu'une transcription moderne assez vulgaire du *Concert champêtre* de Giorgione— vient d'entrer dans nos galeries publiques avec la **collection Moreau-Nélaton**, dont nous avons déjà annoncé (1) la donation à l'Etat et dont le président de la République a inauguré le 1er février l'installation provisoire au Musée des Arts décoratifs. Le manque de place nous empêche d'étudier en détail les œuvres que nous avons énumérées ici même (2). Pourtant, il faut louer en particulier, entre tant de peintures admirables, la somptueuse variante de l'*Entrée des Croisés à Constantinople,* de Delacroix, adjugée à M. Adolphe Moreau père, en 1853, au prix alors fabuleux de 3.350 francs, et une nature morte du même artiste : un homard, un lièvre et un faisan se détachant sur une table au devant d'un fond de paysage d'une richesse et d'une saveur de coloris extraordinaires; puis l'*Hommage à Delacroix*, de Fantin-Latour; les merveilleuses *Pivoines* de Manet et sa *Femme à l'éventail;* de Claude Monet, une *Nature morte*, *Zaandam*, *le Pont du chemin de fer à Argenteuil;* de charmants Sisley; l'*Intimité* si touchante et l'*Enfant à la soupière*, d'une tonalité si délicate, de Carrière; enfin et surtout la série des trente-sept Corot, qui s'étendent de 1825, date du départ du peintre pour l'Italie, à 1873 et qui nous font apprécier, comme on n'avait pu le faire jusqu'ici au Louvre, par des spécimens de choix échelonnés tout le long de sa carrière et dont plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre (*la Cathédrale de Chartres*, *Maisons de pêcheurs à Sainte-Adresse*, *Villeneuve-lez-Avignon vu d'Avignon*, *la Mariée*, *la Rochelle, les Remparts d'Arras*, *Moulin à vent près de Versailles*, *l'Eglise de Marissel*, *le Pont de Mantes*, etc.), toute la sensibilité fine de ce peintre exquis, aux harmonies subtiles et délicates, le maître certainement le plus représentatif, au XIXe siècle, des qualités françaises, « le grand moderne, l'inépuisable novateur (3) ». Au sortir de ce régal, disons encore une fois merci au généreux donateur qui, pour notre joie, s'est dépouillé de semblables trésors amassés dans sa famille par

(1) V. *Mercure de France*, n° 219, 1er août 1906, p. 440.

(2) On trouvera sur la formation et la composition de cette précieuse collection un excellent article de M. Maurice Tourneux dans la *Gazette des Beaux-Arts* de janvier dernier. Et l'on met en vente dans les salles d'exposition un excellent *Catalogue* descriptif et critique accompagné de nombreuses reproductions des principales œuvres (Paris, Frazier-Soye, in-8°).

(3) Suivant l'expression de M. André Michel, qui en a parlé de façon éloquente dans les deux feuilletons qu'il a consacrés dans *le Journal des Débats* des 2 et 5 février à *la Collection Moreau-Nélaton*.

trois générations d'amateurs et d'artistes. Puisse le grand public prendre souvent le chemin du pavillon de Marsan pour y goûter ces jouissances délicates !

Redescendons du premier étage du musée des Arts décoratifs au rez-de-chaussée. Une **Exposition de tissus orientaux et de miniatures de la Perse et de l'Inde** va nous prodiguer des plaisirs différents, mais non moins vifs. Ces 500 pièces de velours ou de soie brochés ou tissés d'or, ces 300 miniatures constituent le plus bel ensemble de ce genre qu'on ait vu à Paris depuis l'Exposition des Arts musulmans en 1903 et une des plus remarquables manifestations qu'ait organisées jusqu'ici l'Union centrale des Arts décoratifs. Rideaux, tapis, écharpes, ceintures, robes, foulards, costumes des xv[e] xvi[e] et xvii[e] siècles, prêtés par MM. R. D'Allemagne, Homberg, Claude Anet, M[me] Louis Stern, etc., font chatoyer les plus riches et les plus lumineuses colorations sur des thèmes décoratifs assurément peu nombreux, mais variés avec un sens si heureux du style « que la monotonie ne se fait presque jamais sentir dans ces innombrables entrelacements de rinceaux et de fleurs stylisées (1) ». Et dans les miniatures prêtées par MM. R. Kœchlin, P. Leprieur, Gonse, Vever, Bing, M[me] Gillot, qui s'étendent de la fin du xv[e] au xviii[e] siècle, que de noblesse, de grâce ou de vie dans les compositions, figures historiques, scènes de cour ou batailles ! quelle recherche précieuse de la ligne décorative, quel sens harmonieux du coloris !

On a exposé dans une vitrine, au centre de la salle, quatre pièces de céramique orientale d'une beauté exceptionnelle, récemment entrées au musée : un plat de Damas et deux chopes de Rhodes du xvi[e] siècle, offerts par le marquis et la marquise de Saint-Seine en souvenir de M. Raoul Deveaux, et un fragment de mosaïque provenant de la Mosquée Verte de Brousse.

Il était question depuis longtemps, comme on sait, de la reconstruction du **Musée du Luxembourg**, trop à l'étroit dans l'Orangerie où il était installé, à titre provisoire, depuis 1886. Le ministre a eu l'heureuse idée de profiter du retour à l'Etat du séminaire de Saint-Sulpice, par suite de la loi sur la séparation, pour l'affecter à notre musée des artistes vivants. Non seulement l'édifice du xvii[e] siècle, dont le gros œuvre sera conservé, se prêtera à merveille à recevoir les collections du musée, mais on arrivera sans peine et sans grands frais à en faire une galerie modèle d'art contemporain (2).

Une autre décision importante affecte de même les séminaires à des musées locaux ou provinciaux partout où les circonstances le

(1) Raymond Kœchlin (*Chronique des Arts*, 16 février 1907).
(2) V. le plan et le projet publiés par *le Temps*, n° du 23 janvier dernier.

permettront. C'est là un encouragement, auquel il faut applaudir, à la création et au développement de nos galeries provinciales.

D'autre part, le vœu exprimé ici même (1) en faveur de la création dans chacune de nos anciennes provinces d'un musée d'art régional commence à se réaliser : la municipalité de **Grenoble** vient de prendre l'initiative de la création d'un musée historique et ethnographique dauphinois, où seront conservés tous les vestiges de nature à évoquer la vie populaire locale : costumes, céramiques, meubles, ustensiles en bois et en métal, etc.

La municipalité de **Nîmes** vient de prendre une décision semblable. Puisse le mouvement s'étendre à toutes nos grandes villes !

Forcés de nous borner, nous remettons à la prochaine chronique diverses nouvelles des musées étrangers. Signalons néanmoins dès aujourd'hui le grave avertissement donné dans *l'Art moderne* de Bruxelles (2) par M. Ch.- Léon Cardon au sujet des chefs-d'œuvre de Van Eyck, Memling, Gérard David et autres maîtres, du **Musée de Bruges**, menacés de ruine par suite des conditions détestables du local où ils sont conservés, cette ancienne chapelle, que connaissent bien tous les pèlerins de Bruges, où l'humidité en hiver, le soleil en été désagrègent peu à peu ces précieuses peintures. M. Cardon adjurait la ville de Bruges de mettre un terme à cette incurie, dont les effets s'aggravent de jour en jour, et de construire enfin, comme on l'a projeté depuis plusieurs années, un local approprié à sa destination. La municipalité de Bruges s'est émue de cet article et, tout en rassurant les amoureux des vieux maîtres flamands sur les conditions de salubrité de la chapelle et sur l'état présent des tableaux, dont toutes les dégradations, assure-t-elle, sont antérieures au placement dans le local actuel, elle reconnaît que « la création prochaine d'un musée parfaitement aménagé est absolument nécessaire à Bruges ». Alors, que ne se hâte-t-elle davantage de construire cette galerie ?

Memento. — L'abondance des matières nous force à restreindre aussi cette partie de notre chronique, consacrée à la bibliographie. Nous ne signalerons donc aujourd'hui que les plus importants parmi les ouvrages récents. Le plus précieux, à coup sûr, est le premier volume d'un *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles* (*Ecole française*) que viennent de publier deux jeunes érudits déjà connus par des travaux estimés sur notre école de peinture : MM. Jean Guiffrey, attaché au Musé du Louvre, et Pierre Marcel (Paris, Lib. centrale d'art et d'architecture, 106, boulevard Saint-Germain ; in-4°, xvi-149 p., av. 427 ill. ; 25 francs). Les auteurs se sont proposé non seulement de nous donner le catalogue raisonné de *tous* les dessins français de nos deux grands musées nationaux ; ils publient en même temps de petites, mais très nettes, repro-

(1) V. *Mercure de France*, n° 208, 15 février 1906, p. 613.
(2) N° du 30 décembre 1906.

ductions photographiques des plus importants : c'est ainsi que, sur 795 dessins décrits, 427, c'est-à-dire plus de la moitié, sont figurés, groupés sur des planches en regard des notices qui les concernent; et l'on voit tout de suite quel précieux instrument de travail constitue un répertoire de cette sorte, établi avec la méthode scientifique rigoureuse qui a guidé MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel. Une substantielle introduction, où est retracée l'histoire du cabinet des dessins, ouvre l'ouvrage ; chaque notice comprend une description du dessin, l'indication du procédé, des dimensions, de la signature, la mention des collections ou des ventes où il a passé, des prix d'acquisition, etc. ; dans les marges, enfin, sont donnés les monogrammes de collections, des numéros des filigranes correspondant à une table de fac-similés placée à la fin du volume, et les numéros d'ordre du grand inventaire manuscrit de Reiset conservé au Louvre. Pour plus de commodité, les auteurs ont adopté l'ordre alphabétique par noms d'auteurs; la méthode n'est pas parfaite, mais c'est encore la plus pratique pour des ouvrages de ce genre. Ce premier volume s'étend jusqu'à Edme Bouchardon. Nous n'exprimerons, au sujet des reproductions, et justement à propos de Bouchardon, qu'une légère critique : celle d'avoir abusé un peu des fac-similés de dessins qui ne sont que des copies et qu'auraient remplacés avantageusement des reproductions de dessins originaux de Bouchardon ou d'autres maîtres. Mais, tel quel, l'ouvrage qui nous est offert est assez beau et assez utile pour que nous ne chicanions pas avec notre plaisir et exprimions notre reconnaissance à ceux qui nous apportent et nous promettent, dans les volumes qui vont suivre, tant de facilités de travail.

D'Italie, et de cet actif Institut des Arts graphiques de Bergame qui publie tant d'excellents ouvrages sur l'art de la péninsule, nous est arrivé un beau livre de M. Art. Jahn Rusconi sur *la Villa, le Musée et la Galerie Borghèse* (in-8°, 196 p., av. 157 ill. et 1 planche) où sont évoqués, par une plume érudite et par l'image, tous les souvenirs d'histoire et d'art qui s'attachent à cette célèbre villa fondée par le cardinal Scipion Borghèse, neveu du pape Paul V, au milieu d'un parc enchanteur, agrandie à deux reprises au XVIIIe siècle et meublée de quantité d'œuvres d'art : marbres antiques et modernes, dont les plus célèbres sont l'*Hermaphrodite*, le sarcophage orné de la représentation des travaux d'Hercule, la *Pauline Borghèse* de Canova; galerie de tableaux riche de plus de 500 œuvres, parmi lesquelles brillent la *Mise au tombeau* de Raphaël, la *Vierge avec l'Enfant Jésus et le petit saint Jean entourés d'anges* de Botticelli, la *Danaé* du Corrège, la *Chasse de Diane* du Dominiquin, le *Christ en croix* de Forenzo di Lorenzo, le *Saint Etienne* de Francia, la *Famille du peintre*, de Licinio, et, entre tous, ce merveilleux et énigmatique tableau de Titien qui a déjà soulevé tant de commentaires : *l'Amour sacré et l'Amour profane*. Les 100 dernières pages de ce livre sont uniquement remplies des reproductions de ces œuvres et d'autres morceaux de la galerie.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Pelléas et Mélisande au théâtre de la Monnaie. — Au théâtre du Parc: *les Etapes*, de M. Gustave Van Zype; *les Vieux*, de M. Joa de Camera; *Candida*, de

M. Bernard Shaw. — Une pièce couronnée : *Maucroix*, de M. Hanvaux. — Livres nouveaux : *la Ligne des Hespérides*, par M. Léopold Courouble (Lacomblez, édit., Bruxelles) ; *A la Boule Plate*, par M. George Garnir (Edition de la Belgique artistique, Bruxelles) ; *l'Event des Varechs*, par M. Didier de Roulx (J.-E. Busschmann, imp. Anvers) : *Fernand Khnopff*, par M. Dumont-Wilden (G. Van Œst et Cie, édit. Bruxelles) ; *l'Année artistique 1906*, par M. Sander Pierron (Ch. Bulens, édit., Bruxelles). — M. Maurice Maeterlinck et le débat Shakespeare-Tolstoï ; une étude de M. Jean de Busschere sur Julien Dillens. — Les Revues. — Les Expositions. — Mort de M. Alhaiza et du paysagiste Théodore Verstraete.

Les représentations de **Pelléas et Mélisande** ont valu à M. Claude Debussy et à ses interprètes le plus franc des succès. Chez vous, à Paris, M. Debussy est tenu pour un musicien d'avant-garde, pour un novateur tellement hardi que l'on éprouva quelque peine, paraît-il, à se familiariser avec ses procédés nouveaux, avec sa conception pour ainsi dire inédite du drame lyrique. Eh bien ! ici, il a triomphé d'emblée. C'est au point que l'on croirait presque notre public en avance sur toutes les conquêtes nouvelles opérées dans le domaine musical. On disait autrefois de la musique de Wagner qu'elle était celle de l'avenir. Le public de Bruxelles serait-il, lui, le public de l'avenir? Bientôt les compositeurs les plus audacieux auront peine à le rejoindre et à répondre à ses aspirations, à lui procurer des émotions en rapport avec sa sensibilité ultra-raffinée. Après l'étude si complète que votre critique musical M. Jean Marnold consacra à *Pelléas* lors de la première à Paris, je ne reviendrai pas sur l'œuvre même. Je me bornerai à constater que si l'art de Debussy, aboutissement logique du système wagnérien, est arrivé son heure il n'aura jamais rencontré un public mieux préparé à l'apprécier, à se l'assimiler, à en jouir même inconsciemment qu'à Bruxelles. Et si nous disons *inconsciemment*, c'est qu'à la mémorable première de la Monnaie, il n'y avait pas que les professionnels et les connaisseurs, d'ailleurs en minorité dans la salle, pour subir la séduction et se laisser aller au charme troublant de cette partition dépouillée non seulement de la mélodie « carrée », de l'air, du morceau, mais même de la mélodie continue. Non, tous les auditeurs, les simples voluptueux, les gourmands autant que les gourmets de musique furent conquis et ralliés du coup à cette écriture musicale nouvelle.

L'interprétation aura été pour beaucoup dans ce succès presque sans précédent. MM. Allard et Delescluze conçurent et exécutèrent leurs décors selon l'idée du poète. M. Fernand Khnopff, autre artiste subtil, habitué à se mouvoir dans les atmosphères légendaires et chimériques comme dans son véritable élément, fit de même pour les costumes. L'orchestre, conduit par M. Sylvain Dupuis, fut tour à tour aussi âpre et aussi caressant, aussi troublant et aussi félin qu'il le fallait. Que dire des chanteurs ou plutôt des comédiens ? Mme Mary Garden, la Mélisande de la création à Paris, est tellement belle, tellement la femme du rôle qu'elle en devient presque aussi indispen-

sable au poème de M. Maeterlinck que la musique de M. Debussy. M. Petit, un tout jeune baryton, fit un intéressant Pelléas, et M. Bourbon un Golaud à la fois débonnaire et farouche, naïf et forcené, tout à fait dans l'esprit et dans la chair du personnage.

Au théâtre du Parc il y eut une victoire éclatante aussi, remportée par un auteur dramatique belge : celle des **Etapes**, la pièce de M. Gustave Van Zype. Cette comédie en trois actes s'écarte tout à fait, et il y a lieu de s'en réjouir, des contrefaçons de pièces parisiennes auxquelles se livraient ici, sous prétexte de théâtre national, des jeunes gens à la fois très roublards et très naïfs. La pièce de M. Van Zype est une pièce à thèse, ou plutôt à idées, dans laquelle le dramatiste oppose l'une à l'autre trois générations de médecins préconisant chacune sa propre thérapeutique. Après nombre de scènes intéressantes, au dénouement, qui a profondément ému le public, on voit un vieux praticien confesser son erreur et proclamer la supériorité des méthodes nouvelles adoptées par ses cadets.

Au Parc on nous donna aussi en matinées deux adaptations françaises — les premières, paraît-il, ce qui n'est pas un mince honneur pour Bruxelles — de chefs-d'œuvre du théâtre étranger moderne. L'une, *les Vieux*, de M. Joa de Camera, auteur portugais, fut précédée d'une causerie de M. Henry Maubel ; et l'autre, **Candida**, une comédie de M. Bernard Shaw, un Anglais que ses idées socialistes, voire délibérément anarchistes, n'ont pas empêché de se faire applaudir dans des pays aussi essentiellement capitalistes que sa patrie et que les Etats-Unis, fut accompagnée d'une causerie par un des traducteurs, M. Hamon. La pièce de Shaw surtout, vraiment très neuve et très crâne, secoua et impressionna fortement le public.

Signalons enfin la représentation de **Maucroix**, une jolie pièce en vers de M. Hanvaux, couronnée lors du récent concours organisé par une société d'amateurs l'*Union dramatique et philanthropique* de Bruxelles sous les auspices de l'autorité municipale.

Maucroix fut fort agréablement joué par les amateurs en question et l'impression à la scène confirma celle que cette pièce avait produite à la lecture sur les membres du jury.

Quelques livres nouveaux : la **Ligne des Hespérides**, une piquante et à la fois sentimentale nouvelle de M. Léopold Courouble, suivie d'une autre, *Equinoxe*, peut-être d'une donnée encore plus curieuse et d'une réalisation non moins agréable et coquette. Dans *Equinoxe*, il s'agit d'un homme à bonnes fortunes qui, se trouvant en villégiature sur une plage où les beautés sont rares, n'imagine rien de mieux, par désœuvrement et aussi par dérision, que de faire la cour à une sorte de miss anglaise sur le retour. Mais à ce jeu le moqueur finit par s'éprendre très sérieusement de sa victime. Dans la *Ligne des Hespérides*, nombre de ces épisodes pittoresques et

de belle humeur dans lesquels M. Courouble excelle; par exemple les exploits du « mal de mer » à bord d'un steamer pendant une tempête dans le golfe de Gascogne.

A la Boule Plate-Brasserie-Estaminet. Sous ce titre suggestif, M. George Garnir publie un excellent roman de mœurs bruxelloises, dont d'amusantes illustrations de M. Am. Lynen et Flasschoen relèvent encore la saveur de terroir. Dans ses désormais impérissables et de plus en plus populaires *Kaekebroek*, M. Léopold Courouble nous avait raconté les faits et gestes et retracé le parler spécial des boutiquiers et rentiers de la cité basse de Bruxelles. Ses personnages étaient presque tous de braves gens, simples, paisibles, de mœurs patriarcales, sympathiques jusque dans leurs petites faiblesses et incapables d'actions odieuses. M. Garnir met en scène des types non moins renforcés comme Bruxellois, mais dont quelques-uns affligés d'une âme et d'un caractère moins touchants et moins bénins que les héros de M. Courouble.

M. Garnir nous montre entre autres le « chausseur » Périnet, un de ces grotesques bruxellois qui singent le « genre » et le parler parisien et qui mêlent à l'argot des bars et des champs de courses les locutions et l'accent indélébile de leur jargon maternel : le marollien le plus pur. M. Garnir nous introduit aussi dans une bohème bruxelloise toute particulière. Les habitués de la **Boule Plate** sont traités avec beaucoup de verve et de vie.

La partie sentimentale du livre est réussie aussi et ses types féminins, surtout l'exquise Rose Rollekechik, rachètent amplement leur langage incorrect par une absolue beauté d'âme, à telle enseigne qu'en avançant dans la lecture du livre, les côtés parodistes et caricaturaux semblent de plus en plus discrets et que l'on s'habitue aux tics ou aux barbarismes des personnages pour se laisser aller au charme de leur candeur et de leur honnêteté. On a commencé par rire, bientôt on sourit à peine, on se sent attendri et les derniers chapitres de la *Boule Plate* vont même jusqu'à vous émouvoir profondément.

L'Event des Varechs, par M. Didier de Roulx, se recommande par les paysages et l'atmosphère de notre littoral, étudié à Nieuport et dans les environs. L'aventure est médiocre ou plutôt contée sans l'émotion voulue et les personnages manquent de relief. En général, pour employer une expression du domaine de la peinture, la couleur est embue.

M. Dumont-Wilden consacre au peintre **Fernand Khnopff** une étude superbement illustrée. De tous nos critiques, M. Dumont-Wilden était le plus apte à comprendre, à expliquer, à mettre en avantageuse lumière un peintre à qui l'apparentent sa tournure d'esprit, ses goûts, ses affinités et ses postulations. L'art de M. Khnopff

est un art très réfléchi, très voulu, dans lequel il entre certes plus d'acquis que de spontanéité et plus d'application que de tempérament, un art subtil, raffiné, éminemment aristocratique, répudiant l'éclat, la fougue, la santé et l'exubérance, apanages de la plupart de nos meilleurs artistes, un art préoccupé de distinction, d'élégance et de grâce un peu décorative. C'est un talent littéraire, le talent d'un peintre très intellectuel, dont chaque composition renferme une pensée délicate ou profonde. M. Dumont-Wilden, épris de métaphysique et d'abstraction, écrivain essentiellement cérébral, était donc tout indiqué pour nous parler avec la pénétration et la lucidité voulues de ce peintre représentatif s'il en fut d'un moment de l'histoire où, comme il le dit fort bien, « le mouvement irrésistible qui entraîne la civilisation vers certains centres de culture surchauffée, capitales cosmopolites, carrefours des grand'routes du monde, crée une culture de haut luxe, que son raffinement extrême et morbide, l'inquiétude anarchique et hautaine de ses aspirations séparent complètement de toute sensibilité nationale quelle qu'elle soit ». Aussi grâce à cette sympathie et à cette parenté du peintre et de l'écrivain le livre de M. Dumont-Wilden représente de noble et très attachante critique.

Un autre critique d'art, M. Sander Pierron, auteur aussi de maint joli recueil de contes et d'une couple de romans intéressants, a réuni en volume, sous ce titre l'**Année Artistique 1906**, des articles alertes et d'un vibrant éclectisme qu'il publie au jour le jour dans *l'Indépendance Belge*. Ce livre est abondamment illustré et édité avec luxe.

M. Maurice Maeterlinck, sollicité par le journal *le Petit Bleu* à donner son avis sur l'ineffable tentative de démolition à laquelle **Tolstoï** s'est livrée contre **Shakespeare**, a répondu par une page très belle justifiant l'admiration que le divin Will soulève et continue à inspirer depuis des siècles. C'est de la critique comme n'en font que de grand poètes. J'en détache ce passage très juste à l'adresse des « éreinteurs » et des « chineurs » de parti pris et même à celle des critiques à prétentions dogmatiques :

On aurait tort de croire à l'invulnérabilité des chefs-d'œuvre, il est au contraire assez facile de les blesser et il n'en est aucun qui ne prête le flanc à de sévères et judicieuses critiques. Rien de plus aisé que de « démolir » Homère, par exemple, de recenser les fautes de goût, les misères et les puérilités de Corneille, de blâmer l'indigence et les artifices de Racine. Quant à l'œuvre de Shakespeare, elle fut toujours la terre promise, le Paradis, la forêt de délices des pions et des cuistres. Du reste, il ne s'agit pas d'y tout admirer comme une bête ainsi que le voulait Victor Hugo, qui, d'ailleurs, admirait « en ereux » s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il est parfois intéressant d'entendre la sagesse littéraire dire son fait au génie. Il

y a par exemple, telle critique de *Roméo et Juliette* (à vrai dire une pièce de la jeunesse de Shakespeare, ayant par conséquent tous les énormes et magnifiques défauts de la jeunesse) par Hello, qui est terrible et presque irrésistible. A suivre cette charge haineuse, passionnée et pourtant clair-voyante, presque rien ne subsiste du grand drame d'amour. Mais relisez l'adorable poème et tout est oublié. Il y a dans les œuvres des grands poètes quelque chose qui échappe à toutes les chicanes du goût, de la morale, du bon sens même, c'est l'atmosphère, la vie, le milieu qu'ils ont créés, et qui est si puissant qu'il ne peut obéir qu'à ses propres lois.

Sous ce titre *la Vie douloureuse d'un Sculpteur*, M. de Busschère a parlé avec ferveur et en connaissance de cause, de feu notre grand statuaire **Julien Dillens**, dans l'avant-dernier numéro de *l'Occident*. Au cours de cette étude, M. de Busschère explique et paraphrase excellemment le *Monument T'Serclaes*, une des dernières œuvres du maître.

Nos **Revues belges** de ces deux derniers mois abondent en pages recommandables. Dans *la Belgique artistique et littéraire* on trouvera des articles de Mme Blanche Rousseau, le commencement du roman de M. Garnir dont je parle plus haut, un remarquable conte de M. Hubert Krains : *l'Etranger*, des vers de M. Grégoire Le Roy, une comédie d'André Fontainas, un très intéressant article de M. Louis Maeterlinck sur les « Miséricordes » satiriques d'Hoogstraeten ; un conte dans le mode « rosse » de M. Franz Mahutte.

La collaboration de purs et parfaits artistes comme MM Maurice Maeterlinck, Albert Giraud et Remy de Gourmont prête un intérêt exceptionnel au numéro d'*Antée*, de janvier dernier.

A lire dans *Durendal* une petite étude d'Arnold Goffin sur Breughel l'Ancien et des vers de Dom Bruno Destrée.

La pièce de M. Van Zype, dont nous avons dit la valeur et le succès plus haut, est en cours de publication dans *le Samedi ;* de même un conte de M. Eugène Demolder.

En fait **d'Expositions** nous avons eu un intéressant Salon de l'Eau-Forte dans lequel brillaient particulièrement les aquafortistes liégeois, MM. François Maréchal, Armand Rassenfosse et Adrien De Witte, ainsi que le complexe et nerveux James Ensor, dont la sûre technique obéit souvent à la fantaisie la plus échevelée et que l'on pourrait appeler aussi le Diable ou le Drôle comme ses ancêtres spirituels les Breughel. MM. Eugène Laermans et Baertsoen figurèrent aussi à leur honneur dans ce salonnet.

Au salon de « Pour l'Art », les œuvres solides et significatives se groupèrent en un ensemble inusité. Les envois de Laermans, entre autres sa *Lutte*, une *Baignade* et *l'Aveugle et le Paralytique* firent sensation. Le sculpteur Rousseau partagea les honneurs du salon avec ce peintre. Un panneau décoratif de Fabry, d'autres, mer-

veilleusement brodés, de Mme de Rudder, les intérieurs d'Alfred Verhaeren, cousin du poète, les tableaux de Mme Clémence Lacroix, de Viérin, de Viandier, de Colmant, une lionne sculptée de Gaspard et les figurines ou bijoux de M. Philippe Wolfers concoururent à faire de cette exposition une des plus caractéristiques de cet hiver.

M. Lucien Wollès s'affirma comme un maître portraitiste au Cercle Artistique, où il exposa toute une série de pastels représentant, avec une rare et intense pénétration psychologique servie par un métier déconcertant, nos principaux écrivains: Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Théodore Hannon, Ivan Gilkin, Albert Giraud, Lucien Solvay, etc., etc. M. Wollès exposait aussi de merveilleux portraits de femmes et, peut-être son chef-d'œuvre, le portrait à l'huile de son père.

La mort a emporté M. **Paul Alhaiza**, ancien comédien, ancien directeur de deux de nos scènes dramatiques, le Molière et le Parc, un galant homme, qui fit preuve de talent et d'initiative et qui contribua dans une large mesure au renouveau littéraire de ce pays, d'abord en nous initiant aux productions les plus remarquables de votre théâtre et ensuite en ouvrant généreusement les scènes qu'il dirigeait aux débuts des dramatistes français de Belgique : les Maubel, les Max Waller, les Nautet, les Luttens et les Van Zype. Bruxelles lui doit aussi la fondation des Matinées littéraires si florissantes aujourd'hui. Je me rappelle entre autres telle matinée où il joua *le Carrosse du Saint Sacrement* de Mérimée avec Mme Sylviac, inoubliable dans le rôle de l'héroïne.

Notre monde artistique a aussi été éprouvé par la mort du grand peintre paysagiste **Theodore Verstraete**, dont je vous parlai l'an dernier à propos de l'exposition très complète qu'on fit de ses œuvres à Anvers.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Richard Schaukal : *Grossmutter, ein Buch von Tod und Leben*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, M. 3. — Oscar Levy : *Aus dem Exil, Verse eines Entkommenen*, Londres, Probsthain and Co, M. 3.50. — Karl Henckel : *Deutsche Dichtung seit Heinrich Heine* (*Die Literatur*, vol. 37 et 38), Berlin, Bard-Marquardt u. Co, M. 2.50. — Kaethe Schirmacher : *Deutschland und Frankreich seit fünfunddreissig Jahren* (*Die Kultur*, vol. 15 et 16), Berlin, ib., id., M. 3. — A. Latzko : *Der Roman des Herrn Cordé*, Berlin, Egon Fleischel, M. Co n. 2. — Memento.

On a dit que **Grossmutter** était un livre silencieux et profond qu'il faut lire, lorsque l'on n'a pas envie d'aller à l'église. M. Richard Schaukal a abandonné les sentiers d'un esthétisme un peu alambiqué pour revenir aux lignes simples d'un art presque classique. On ne saurait mieux qualifier ce recueil de méditations que l'auteur intitule *Grand'mère* qu'en le rapprochant des *Amitiés françaises*. De même

que M. Maurice Barrès, M. Schaukal veut chercher dans le passé des nouvelles raisons de vivre et d'agir. Nos morts nous lient à la tradition et le jeune viennois, en évoquant le souvenir d'une grand'mère, trouve les racines d'une culture allemande.

Ces monologues lyriques effleurent les sujets les plus variés, souvenirs d'enfance et de jeunesse, réflexions sur la vie, la mort, la société. Et toujours la figure souriante de l'ancêtre domine la tristesse résignée du petit-fils. La laideur du confort moderne ne saurait remplacer la douceur de vivre, telle qu'elle existait au bon vieux temps :

Comme il en était autrement à ton époque, grand'mère! Alors les hommes avaient encore du rythme et des mélodies agréables dans leurs rapports avec leurs semblables. Mais, avant tout, comme les sens pouvaient se déployer avec accalmie! Grand'mère comme tout était beau, quand tu étais jeune...

On trouvera peut-être cette philosophie un peu puérile, mais elle s'explique par un désir de réaction contre les instincts maladifs et compliqués de notre temps. M. Schaukal a en tous les cas su éviter l'écueil de la banalité. Il a dit, dans une langue parfaite, des vérités qui sont de tous les temps.

Grand'mère était le livre d'un résigné qui accepte la vie en se repliant sur le passé. A côté du traditionnaliste, voici l'anarchiste. La haine de notre époque misérable peut engendrer à la fois les deux courants. M. Oscar Lévy donne à un recueil de poésies, **Aus dem Exil**, le sous-titre de *Vers d'un échappé*, d'un *rescappé*, si vous voulez. Une longue préface, datée de Venise, précède ce volume, imprimé en allemand à Londres. Voilà du bon cosmopolitisme si jamais il en fût ! En ajoutant que l'auteur est israélite, « de la vieille aristocratie sacerdotale de son peuple », nous ferons peut-être mieux comprendre les haines féroces de ce furieux révolté.

Les 30 pages de prose de M. Lévy exposent toute une philosophie. L'auteur s'est rallié sans réserve à la morale de Nietzsche. Notre époque humanitaire est en pleine anarchie, anarchie dans la famille, dans l'Etat, dans la société. Pour sortir de ce chaos, nous n'avons qu'à laisser faire. Le mouvement populacier de notre démocratie moderne généralisera peu à peu cet effort vers le troupeau qui est l'ambition de la morale des esclaves. Quand les faibles régneront sans partage, les forts pourront enfin s'emparer de nouveau des destinées du monde.

Selon M. Lévy, c'est l'Allemagne qui réalise le mieux cet idéal de médiocrité, de bien-être, de petites vertus qui fait le bon employé et le bon esclave. C'est pourquoi l'Allemand a jeté la base de la culture de l'avenir, il est le père spirituel de l'Européen d'aujourd'hui.

On voit que je ne suis pas injuste à l'égard des gens au milieu desquels je suis né, ajoute M. Lévy. Je le déclare encore une fois, sans mes compatriotes, je serais tombé, comme tous les écrivains modernes, dans le plus sombre pessimisme. Grâce à eux, avec eux, par leur travail intellectuel des quatre cents dernières années. je suis devenu le plus pur optimiste.... Mon optimisme repose sur la conviction que, plus l'Européen d'aujourd'hui devient petit, servile, allemand, plus il sera facile aux hommes forts qui existent déjà et qui n'attendent que l'occasion favorable, de s'en rendre maîtres.

M. Lévy se défend encore d'être antisémite. Les antisémites n'ayant jamais fait de mal aux juifs, ils ne veut pas être rangé parmi eux. Son action à lui doit être plus corrosive.

On se doute de ce que peuvent être les vers d'un homme qui développe une pareille philosophie. En véritable paria qui se met lui-même au ban de la société, M. Lévy insulte tout ce qui, en d'autres âges, pouvait paraître vénérable. Il quitte sa patrie en lui jetant une malédiction semblable à celle du *Child Harold* de Byron, et, dès lors, errant de par le monde, il sème des épigrammes. On a rarement lu quelque chose de plus méchant.

§

Von deutscher Dichtung. — Ce livre est à la fois une anthologie et une étude critique. M. Karl Henckell passe en revue les poètes allemands depuis Henri Heine jusqu'à nos jours. Volume précieux qui n'existait pas encore en Allemagne et qui paraît écrit selon le même esprit que l'*Anthologie des poètes français* de M. Walch. Depuis Platen jusqu'à Richard Schaukal, trente-cinq poètes sont passés en revue, finement caractérisés en quelques pages que complètent de copieuses citations. Herwegh et Freiligrath, Hebbel et Mœrike, Geibel, Heyse et tant d'autres représentent l'ancienne génération, alors que Hart et Hartleben, sans oublier Nietzsche, Schlaf et Bierbaum, préparent déjà leur place parmi les classiques. Il nous plaît de voir ce recueil se terminer par un sonnet de Heredia, admirablement traduit par M. Schaukal. De nombreux portraits et autographes accompagnent le livre de M. Henckell, qui est un précieux manuel pour l'étude de la littérature allemande à l'étranger.

Deutschland und Frankreich. Ce titre généralisateur promet beaucoup plus qu'il ne tient. Mme Kæthe Schirmacher a voulu écrire l'histoire des rapports entre l'Allemagne et la France depuis trente-cinq ans. D'un amas de documents mal coordonnés elle a composé un petit volume de 150 pages, où l'on chercherait en vain une idée directrice. Les deux premiers chapitres analysent les relations politiques des deux pays. Tout ce qui a été écrit en France contre

l'Allemagne après la guerre y est complaisamment analysé, mais on oublie de donner la contre-partie : les insolences dont l'Allemagne accabla la France vaincue. Un chapitre spécial est consacré à l'Alsace-Lorraine. On y trouve des citations de « Monsieur de Mézières », de « Monsieur Constant d'Estournelles ». Si les Allemands se mettent à ne plus même savoir citer exactement les noms, que deviendra la *deutsche Gründlichkeit* ?

L'armée, la flotte, l'industrie, le commerce sont jugés en quelques pages avec ce même procédé facile qui consiste à choisir des citations au hasard, à en tirer des déductions qui ne prouvent rien. Mais c'est dans les chapitres sur la littérature, la musique et les beaux-arts que s'étale avec le plus de complaisance la grossière vanité allemande. Il y a certains rapprochements qui sont tellement disproportionnés que l'on ne saurait trouver des termes de comparaison. Mais Mme Schirmacher peut invoquer à son excuse qu'elle ignore aussi bien la littérature française que celle de son pays.

Quant aux efforts pour trouver un terrain d'entente entre les deux pays, par quoi se termine cette brochure, ils paraissent infiniment louables, mais encore faudrait-il demander aux Allemands, qui se disent les champions d'un rapprochement, une plus grande compréhension de la France que celle dont fait preuve Mme Schirmacher.

Les monographies des éditeurs Bard et Marquardt sont d'une valeur très inégale. Nous en avons trouvé de tout à fait excellentes. D'autres rachètent un texte un peu pauvre par la magnificence des illustrations. L'étude sur *l'Allemagne et la France* n'a qu'un frontispice d'après un bronze de Constantin Meunier. Dépourvue d'autres illustrations, on peut se demander pourquoi les éditeurs en ont presque triplé le prix, par rapport aux autres volumes. La prose de Mme Schirmacher se vendrait-elle au poids de l'or ?

§

Der Roman des Herrn Cordé. — M. A. Latzko a voulu décrire la vie frivole d'un jeune viveur sentimental qui s'embarrasse dans une passion sans parvenir à reprendre conscience de sa dignité humaine. Les romanciers viennois nous ont dit le charme des petites liaisons sans lendemain. Mais M. Latzko a préféré s'inspirer des modèles français, c'est du moins ce que nous dit son éditeur dans une « prière d'insérer », document si précieux que nous ne saurions résister à l'envie de le traduire en entier.

Ce roman, avec un nom français dans un titre allemand, apparaît comme une tentative pour jeter un pont sur l'énorme abîme qui sépare la littérature française des dernières années de la poésie du roman allemand. — Les romanciers français, avec la seule exception d'Anatole France, ont passé inattentifs devant l'intériorisation que nous devons à l'entrée en scène des

cultures nordiques (*sic*). De la supériorité spirituelle et cynique, du libertinage tiré à quatre épingles qui, sans sympathie véritable pour le progrès, cherche à approfondir psychologiquement l'esprit superficiel de l'homme du monde, ce sont là toujours les signes distinctifs les plus prononcés de l'art de conter en France. De même, sur la scène, toutes les tentatives d'Antoine pour intéresser les Français à Ibsen ont échoué. L'attachement à l'extériorité décorative entrave tout progrès dans ce sens, et l'élégante dépravation que glorifie le *genre rosse* correspond tout aussi bien à la conception gauloise du monde que le culte de la personnalité épurée (*sic*) correspond à nos aspirations. M. Cordé sort en quelque sorte, devant les yeux du lecteur, de la conception française pour entrer dans l'atmosphère allemande...

Arrêtons-nous ici et appréciions la haute compétence avec laquelle est jugée en dix lignes toute l'activité intellectuelle de la France d'aujourd'hui.

§

Memento. — Le poète Wilhelm Jensen a célébré, le 15 février, le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Il appartient à cette génération de conteurs qui, sans subir l'influence du réalisme français, se crurent capables de créer une littérature nationale allemande. Dans le néant intellectuel qui s'abattit sur l'Allemagne après que fut créé le nouvel empire, on le considérait comme une étoile. S'il ne sut jamais s'élever jusqu'à la grande poésie, son lyrisme ne manque cependant pas d'une certaine intimité. A l'occasion de son anniversaire, une société de poètes allemands a décidé d'acquérir 800 exemplaires d'un roman historique de Jensen, *Die Pfeifer vom Dusenbach*, qui met en scène les dernières années de Charles le Téméraire, et de les distribuer aux bibliothèques populaires de la campagne.

M. Adolphe Frey publie dans *Deutsche Rundschau* (février) une série de lettre de Gottfried Keller où le grand poète suisse fait preuve de l'humour le plus aimable et le plus charmant. Une demoiselle lui avait adressé de la Forêt Noire, en 1883, quatre bouteilles d'un excellent *kirsch*, pensant témoigner de son admiration pour Keller en lui faisant hommage de ce qu'elle possédait de meilleur. L'auteur de *Roméo et Juliette au village* fut particulièrement touché par ce présent et une correspondance s'engagea qui dura plusieurs années. — M. Th. Birt commence une relation de voyage en Provence qui débute par des notes pittoresques et historiques sur Dijon et Lyon.

Dans *Hochland* (février) le professeur Switalski consacre une étude à *la Volonté de Puissance* de Nietzsche. L'auteur se place au point de vue catholique orthodoxe et soumet toute l'œuvre du philosophe à une critique qui fait effort d'impartialité. « Le mérite de Nietzsche c'est d'avoir de nouveau énergiquement attiré l'attention de l'homme moderne, par ses doctrines paradoxales, sur les questions vitales les plus importantes ». M. J. Sauftl étudie l'œuvre de Burne Jones, « le dernier préraphaélite ».

Süddeutsche Monatshefte (février) est presque exclusivement consacré à des études de sociologie. M. J. Hofmiller rend compte d'une nouvelle édition des œuvres complètes de Gerhart Hauptmann qui paraît chez S.

Fischer, à Berlin. M. Franz Servaes, dans *Das litterarische Echo* (15 février) fait de même.

M. K. Penka, dans *Politisch-Anthropologische-Revue* (février), étudie l'origine de la culture néolithique en Europe. Cette revue vient de perdre son directeur qui a trouvé la mort dans les flots à Sestri Levante, sur la Riviera. Le prochain numéro sera entièrement consacré à la personnalité attachante de M. Ludwig Woltmann.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Arthur W. Pinero : *His House in Order, a Comedy in four acts*, 1 s.6.d. Heinemann. — Oscar Wilde : *Trois Comédies, l'Eventail de Lady Windermere, Une Femme sans Importance, Un Mari Idéal*, trad. par Arnelle, 3 fr. 50, Dujarric. — Memento.

Le théâtre est un article de Paris. C'est à coup sûr en France que la production dramatique se maintient à un degré de perfection — relative de beaucoup supérieur au niveau de la littérature théâtrale à l'étranger. On objectera qu'en tels ou tels pays le nombre des théâtres dépasse celui des théâtres en France, que le public y fréquente bien plus que le nôtre les salles de spectacle, que les pièces jouées y sont plus nombreuses et plus diverses que chez nous, qu'importe ! Sans doute aussi il y a d'habiles dramaturges en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Norwège, en Russie, et ailleurs, mais leur savoir-faire et leur sens scénique n'ont ni le brillant, ni le fini des nôtres. Quoi qu'on en dise, et tout au moins de nos jours, le théâtre est un art français ; il est plus que jamais en vogue ; quoi que l'on joue, le public y va voir, et ce ne sont pas toujours les plus mauvaises pièces qui le charment. Le théâtre tient une place extraordinaire dans les journaux et les revues, il s'impose comme lecture favorite et l'Académie ajoutait encore tout récemment M. Maurice Donnay au nombre considérable d'hommes de théâtre qui font son ornement, tant dramaturges que critiques.

Pendant longtemps, ce fut le théâtre de France qui alimenta exclusivement les scènes britanniques. Au pays de Shakespeare et de Congreve, on ne savait plus faire de théâtre ; à l'heure actuelle encore, la moindre des piécettes qui obtient un peu de succès à Paris franchit le détroit pour s'y déguiser en anglaise, et depuis plusieurs saisons un directeur qui fait jouer, en français, des pièces françaises a superbement réussi. Et, malgré cela, combien d'Anglais qui viennent à Paris presque uniquement pour nos spectacles. Ce qu'on leur offre chez eux n'arrive pas à les satisfaire, et volontiers ils vous diront, avec George Meredith, que le théâtre exige « l'esprit comique », la disposition au comique, et que l'humour est infiniment moins favorable au drame. Le Français a reçu en don l'esprit comique, et quels que soient les efforts de ses rivaux, il peut ne pas les redouter.

En dépit de toutes les ententes cordiales, le public se regimberait certainement si on lui servait des adaptations des récents dramaturges anglais. On l'a essayé à deux ou trois reprises, en ces dernières années, et l'Odéon, sous M. Ginisty, a donné *la Seconde Mrs Tanqueray*, de Arthur W. Pinero. Il est question, paraît-il, de monter sur une scène parisienne une comédie en quatre actes : **His House in Order**, du même auteur. Cette pièce a eu un succès prodigieux en Angleterre et en Amérique ; Mr William Heinemann vient de la publier et ceux qui n'ont pu la voir à la scène ont l'occasion d'en juger.

Dans le renouveau, sinon dans la renaissance dramatique, à laquelle on assiste depuis une quinzaine d'années en Angleterre, Mr. Arthur Wing Pinero occupe une place importante. Il est l'auteur d'une vingtaine de pièces qui prouvent toutes quels remarquables dons dramatiques sont les siens. Dans la plupart de ses pièces une minutieuse étude d'un caractère de femme forme le centre de l'action ; les hommes, quel que soit l'intérêt qu'ils présentent, sont d'un type conventionnel un peu arbitraire et un peu sec. On pourrait dire aussi que, chez la femme, Mr. Pinero s'attache davantage aux aspects extérieurs, à la surface, aux manifestations du caractère qu'au caractère lui-même. L'héroïne de *His House in Order* est la seconde femme d'un fantoche pompeux, membre du Parlement, fort occupé de morale bien pensante, un de ces hommes insupportables, timorés, hésitants et qui tient surtout à avoir « sa maison en ordre ». Nina ne conçoit guère la vie sous cet angle-là ; aussi, la direction de la maison est-elle donnée à Geraldine Ridgeley, sœur de la première femme de Filmer Jesson. Il s'ensuit qu'au bout de peu de temps Nina n'est plus qu'une intruse chez son mari, qui se laisse entièrement mener par les quatre Ridgeley, personnages identiques de caractère, malgré les différences d'âge et de sexe, d'affreux mufles, somme toute. La contre-partie est faite par le frère du mari, diplomate en congé, que révolte cette situation, et un certain Major Maurewarde, silencieux et boudeur, que Nina découvrira bientôt avoir été l'amant de la première femme, Annabel la vertueuse, l'impeccable, dont elle entend célébrer à tout instant les mérites. Pendant deux actes, Nina est sacrifiée, pendant deux autres actes, elle est maîtresse de la situation, grâce aux lettres qui sont en sa possession et qui prouvent la faute de l'inoubliée Annabel. Elle pourrait alors fouailler ces bourgeois hypocrites et puritains, se venger d'eux, de leur tyrannie et de leurs insultes. L'usage qu'elle fait des lettres est infiniment moins mélodramatique, alors qu'on s'attendrait de sa part à moins de grandeur d'âme et à plus de sens pratique, malgré tout. A relire cette pièce, on ne cesse de soulever à tout instant des objections aux situations et aux personnages, alors qu'à la scène tout cela passe ; Mr. Pinero

possède une habileté suprême pour présenter les incidents et les personnages et les faire accepter sans discussion. Ce n'est que plus tard, à la réflexion ou à la lecture, qu'on s'aperçoit de ce qui manque. Tout cela est convaincant comme geste et comme paroles, mais ça manque de profondeur.

§

C'est un reproche à peu près semblable qu'on pourrait faire aux pièces d'Oscar Wilde. De même qu'il y a des traces de *Froufrou* dans *His House in Order*, de même retrouverait-on dans les comédies de Wilde des traces de divers prédécesseurs. A part *Salomé*, qu'on s'obstine à connaître seule en France et qui, somme toute, n'est pas un chef-d'œuvre, Oscar Wilde a écrit quatre pièces des plus jouables, et des plus jouées d'ailleurs : *Lady Windermere's Fan*, dont la première eut lieu le 22 février 1892, *A Woman of no Importance*, du 19 avril 1893, *An Ideal Husband*, du 3 janvier 1895, et *The Importance of Being Earnest*, du 14 février 1895. Des « tragédies » qui précédèrent, on peut dire qu'elles sont assez peu intéressantes. On vient de donner une traduction française des trois premières comédies énumérées plus haut, et il est particulièrement fâcheux que cette traduction soit défectueuse au point de dénaturer complètement l'original. Au point de vue technique et scénique, les pièces d'Oscar Wilde sont du modèle ordinaire, et plus d'un lecteur, après avoir lu cette étonnante version, ne manquera pas de s'écrier : « Mais c'est du sous-Dumas! » —(j'ai entendu l'exclamation hier). Il faut convenir que Wilde n'a pas cherché à innover, à trouver des techniques dramatiques inédites. Sa parfaite connaissance du français lui permettait de s'assimiler un métier tout fait, d'emprunter une charpente habilement combinée et de s'en servir pour des sujets et des personnages anglais ; c'est ce qu'il a fait et c'est là son mérite, mais un mérite pour les Anglais qui n'avaient pas de théâtre, et non pour nous, chez qui la tradition dramatique n'a jamais été interrompue. Ses pièces ont été une révélation et elles ont montré aux auteurs dramatiques d'outre-Manche quelle voie ils devaient suivre pour sortir de l'ornière des adaptations françaises. Par ignorance, par snobisme, chez certains, par « battage » chez les autres, on a voulu présenter en France Oscar Wilde comme un génie. Ce fut une erreur, payée maintenant de la désillusion de ceux qui y crurent. Oscar Wilde fut un écrivain remarquablement brillant, certes ; ses œuvres dénotent des dons, un talent de grande valeur, mais il ne faut pas perdre de vue que, jusqu'à la catastrophe qui brisa sa carrière, il fut surtout une personnalité à part, un homme qui, selon sa propre expression, « a mis son génie dans sa vie et son talent seulement dans ses œuvres ». Que serait-il devenu sans sa chute ? Aurait-il, en vieillissant, mis plus de génie dans ses

œuvres et plus de bon sens dans sa vie? Supposons-le pour regretter davantage sa perte. Et cela convenu, n'oublions pas que l'œuvre qu'il a laissée n'est pas définitive, qu'elle n'a rien de génial, qu'il a été arrêté, en somme, tout près de ses débuts, et ne cherchons ni dans ses livres, ni dans ses pièces des manifestations immortelles de l'esprit humain. Cependant, il aurait été préférable que cette version des comédies fût un peu plus fidèle, si elle ne pouvait être artistique, — et elle le devrait. Ce qui, pour ceux qui les lisent en anglais, fait le mérite de ces pièces, c'est l'esprit, la verve, la finesse du dialogue, et malheureusement on n'en retrouve presque rien dans cette traduction défectueuse. Il semble qu'elle ait été bâclée avec une hâte impardonnable sans avoir été relue, sans que les épreuves aient été corrigées. Les fautes d'impression et les coquilles sont innombrables; souvent des répliques ont été sautées, rendant incompréhensible la suite du dialogue. A ces défauts s'ajoutent d'innombrables erreurs d'interprétation, des contre-sens. C'en est ahurissant! Bornons-nous à quelques exemples, pour ceux qui peuvent en juger. « La plupart des femmes vieillissent de l'infidélité de leurs admirateurs plus que pour tout autre motif. » C'est tout le contraire que dit le texte, en termes infiniment moins plats : « More women grow old nowadays through the faithfulness of their admirers than through anything else. » Ailleurs : « We do our best to waste the public time, » est rendu par le contraire : « Nous faisons de notre mieux pour ne pas perdre le temps destiné au public. » Même page «... pittoresque, ce mot n'a rien à voir avec la Chambre des Communes, » prétend traduire : « Picturesqueness cannot survive the House of Commons ». A quelques lignes de distance : « It should be more widely known, » est traduit par : « il faut le connaître entièrement. » « Sane people » devient « esprits ordinaires, » « standard of life », « étendard de morale » ; plus loin : « People are either hunting for husbands or hiding from them », est rendu par une phrase dénuée de sens : « On passe son temps à la chasse au mariage ou à s'en cacher. » Voilà quelques exemples de ce qu'on trouve en quatre pages ; si nous poursuivions, ce serait refaire toute la besogne, tâche grandement ennuyeuse que nous n'avons ni le loisir ni l'imprudence de vouloir entreprendre. Outre qu'elle est, à tous les points de vue, déplorable, cette version ne paraît nullement autorisée par les ayants droit de l'auteur, ou bien c'est grand dommage qu'ils ne veillent pas mieux sur une mémoire qui devrait leur être chère.

Meménto. — M. Camille Mauclair a écrit sur *Watteau* une fort remarquable étude, avec des conclusions toutes personnelles, que nous regrettons de ne pouvoir exposer ici, et c'est l'éditeur Duckworth qui l'a publiée en anglais, avec des illustrations. Nous souhaitons vivement que ce bel ouvrage paraisse prochainement en français.

Dans une admirable dissertation, intitulée *The Revival of Aristocracy*, M. Oscar Levy, développant d'une façon inattendue la doctrine nietzschéenne, prouve aux Anglais la nécessité d'une philosophie qu'ils n'ont pas. Il faudrait examiner cette théorie plus que nous ne le pouvons dans cette courte chronique; en tous cas, ceux qui liront ce livre ne le regretteront pas.

Au moment où l'on s'occupe si activement des forces naturelles inconnues, il est bon de signaler un nouvel ouvrage qui intéressera au même titre que les recherches de Myers, de Camille Flammarion, de M. Maxwell, d'Andrew Lang, de tous ceux qui s'intéressent aux recherches psychiques. C'est le livre d'un professeur américain, Mr. James H. Hyslop, auteur déjà des *Enigmas of Psychical Research*, et qui nous donde maintenant *Science and a future Life*.

Le tout récent volume de Mr. Edward Dicey : *The Egypt of the future*, est un examen des plus intéressants de la situation actuelle de l'Angleterre en Egypte. La question est d'une actualité aiguë; l'ouvrage de Mr. Dicey expose avec une parfaite clarté les dangers que court, dans la vallée du Nil, l'autorité anglaise. A part quelques erreurs de fait et d'appréciation, ce livre est plus qu'un pamphlet politique.

MM. Hachette viennent d'ajouter à leur collection des romans étrangers à un franc, une traduction de *Catriona*, par R. L. Stevenson.

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

L'Influence du « Mercure de France ». — Des *Mercures* ont existé toujours en langue espagnole. Il y a longtemps, très longtemps, on en fonda un dans l'Amérique Centrale, dans une ville de troisième ordre : le premier de tous. C'était une brochure bleue dans les pages de laquelle fraternisaient les noms de Verlaine, de Moréas, de Remy de Gourmont avec ceux des poètes locaux. Puis, d'autres *Mercures* verts, violets ou jaunes apparurent un jour dans les vitrines des libraires et disparurent le lendemain. Tous éphémères ! Et cependant, il en fut un parmi eux qui, par son importance et son influence, eût mérité longue vie. Je veux parler du *Mercurio de America*, de Buenos-Ayres, qui fut fondé, à l'imitation du *Mercure de France*, par un groupe de jeunes écrivains. La forme, les divisions de rubriques, les sujets et jusqu'aux caractères d'imprimerie étaient pareils à ceux de la revue française. Après quatre ou cinq études sérieuses et autant de poèmes rares venait « la Revue du Mois », et, dans cette revue, non seulement les rubriques étaient identiques à celles du modèle, mais encore les écrivains s'efforçaient de faire un travail qui rappelât celui de leurs maîtres. Le poète Ruben Dario était chargé des *Epilogues*, et philosophait avec ironie. A côté de lui, d'autres écrivains notables, Angel Estrada, Lugones, Diaz-Romero, Ghiraldo, dissertaient sur l'art et les lettres, l'histoire et la métaphysique, tout comme Rachilde, Quillard, Mazel, Herold,

Morice, etc. — L'ensemble était très intéressant. Mais le public de Buenos-Ayres, qui enrichit les fondateurs d'hebdomadaires à la manière du *Rire*, refusa son aide à la pléiade « moderniste », et le *Mercurio de America* mourut.

L'idée, cependant, demeura vivace. De l'un à l'autre bout de l'empire de notre langue, c'est-à-dire de Saint-Sébastien à Mexico et de Séville au Chili, les jeunes continuèrent de croire qu'une revue espagnole, semblable en sa nature au *Mercure de France*, était nécessaire. Les directeurs mêmes des publications mensuelles importantes partageaient cet avis. M. Acebal, directeur de *la Lectura*, de Madrid, me dit un jour :

« Ce qui est indispensable, c'est de créer une revue comme *le Mercure de France;* mais il n'y a ni éléments, ni enthousiasme. »

Je crois qu'Acebal, plus grand comme romancier que comme directeur, se trompait. La difficulté consisterait, pour lui comme pour les autres, à se décider à rompre avec les traditions des anciennes revues uniformes, monotones et solennelles. En voulant à tout prix donner la préférence à Dona Emilia Pardo-Bazán sur Ruben Dario et à Don Armando Palacio-Valdés sur Valle-Inclán, il est impossible de faire une revue digne de notre époque. Mais qu'un périodique comme *España Moderna*, riche, ancien et jouissant d'un grand prestige, eût voulu se moderniser et renoncer à ses professeurs, à ses archivistes, à ses académiciens pour les remplacer par des poètes, des écrivains, des penseurs, et il est certain qu'il eût obtenu un immense succès.

Il existe en Espagne et dans l'Amérique espagnole une presse quotidienne digne de notre époque et de nos progrès. Des journaux comme *El Imparcial*, *El Liberal*, *Heraldo*, de Madrid ; comme la formidable *Nacion*, de Buenos-Ayres ; comme *El Diàrio de la Marina*, de la Havane ; comme *El Constitucional*, de Caracas ; comme *la Prensa*, de Montevideo ; comme beaucoup d'autres encore de beaucoup d'autres villes, sont l'honneur de la race. — Nous avons aussi des publications illustrées hebdomadaires d'une réelle importance, comme *Blanco y Negro*, *la Ilustración*, de Madrid ; *El Cojo*, de Caracas ; *El Figaro*, de la Havane ; *Caras y Caretas*, de Buenos-Ayres, etc., etc... Mais il nous manque des Revues littéraires dignes du xx[e] siècle.

Le goût a changé complètement ; et après la lourdeur du naturalisme, une nouvelle littérature est née. Les revues semblent l'ignorer. Cherchez dans *Espana Moderna*, dans *la Lectura*, dans *Nuestro Tiempo*, dans *Ateneo* un reflet du mouvement littéraire, et vous vous croirez reporté à un demi-siècle en arrière. Les mêmes sujets et les mêmes hommes ! Voilà pourquoi le public s'éloigne des revues et recherche dans les journaux quotidiens sa nourriture intellectuelle.

Et ainsi, tandis qu'en France la littérature déserte le journal et se réfugie dans la revue, en Espagne et en Amérique, au contraire, la littérature vit dans le journal, et les revues s'occupent seulement d'érudition ou de sociologie.

C'est pourquoi un groupe d'écrivains jeunes, mais déjà renommés, a cru opportun de fonder un nouveau « Mercure » qui s'intitule justement *El Nuevo Mercurio*. Jusqu'à présent, il n'a paru que le premier numéro de cette publication; mais cela suffit pour nous montrer son caractère moderniste et cosmopoltie.

Voici son programme :

L'idée de cette revue n'est pas de nous. Elle est de tous les vrais intellectuels d'Espagne et d'Amérique. Dans la causerie quotidienne, chaque fois qu'il est question du *Mercure de France*, nos compagnons s'écrient :

— Il devrait se publier une revue pareille en castillan.

Cette revue, la voici.

Son programme est très simple et se réduit à ceci :

Etablir un lien fraternel entre les intellectuels d'Espagne et ceux de l'Amérique espagnole, qui, jusqu'à présent, ont vécu, non pas en s'ignorant, mais bien en se méprisant.

En se méprisant, oui!

Chaque fois qu'un esprit véritablement distingué, cultivé, moderne et large arrive d'Espagne en Amérique, l'Amérique s'étonne.

Car l'Amérique a cru que la littérature n'est en Espagne qu'un jeu de rhétorique quelque peu démodé.

Et l'Espagne, de son côté, considère avec une frayeur réelle les Américains de vraie valeur et vraiment artistes, car ses universitaires lui ont assuré que, là-bas, au delà des mers, il n'y a que de fades fils de Becquer ou de dociles imitateurs de Verlaine en une langue ridicule.

El Nuevo Mercurio prouvera aux uns et aux autres qu'ils se trompent et qu'en réalité, pour tous ceux qui parlent le castillan, il n'existe, littérairement, qu'une seule patrie qui comprend le domaine idéal de vingt peuples.

Dans ses pages, en effet, les signatures des nouveaux génies américains et celles des Espagnols de la nouvelle souche se confondront. Les uns et les autres appartiennent à la race des intellectuels; ils écrivent de la même façon, pensent avec la même originalité, ont les mêmes dévotions et les mêmes haines.

En plus de cette collaboration qu'on pourrait qualifier de « familiale », notre revue s'est assuré celle de quelques maîtres étrangers dont les noms sont devenus populaires parmi nos intellectuels et qui écriront, expressément pour nos lecteurs, sur des thèmes d'intérêt universel.

L'ensemble de la collaboration nationale et étrangère formera un tout homogène dans lequel les lecteurs trouveront non seulement un reflet parfait des lettres contemporaines, mais aussi un tableau des préoccupations de notre époque. Tous les sujets qui intéressent les hommes actuels, pour si hardis et si épineux qu'ils paraissent, seront étudiés dans *El Nuevo Mercurio*, car l'intellectualité n'est pas pour nous, comme pour notre illustre

collaborateur Unamuno, un simple exercice idéologique, mais bien un palpitant écho de la pensée humaine.

Mais à quoi bon exposer plus longuement nos projets ? Ce numéro dans son ensemble montre, mieux que ne sauraient le faire tous les programmes, ce que sera notre revue.

Maintenant, n'allez pas vous figurer que *El Nuevo Mercurio* sera, comme le fut *El Mercurio de America* et comme le fut *Helios*, de Madrid, une plate imitation du *Mercure de France*. Ce que ses fondateurs ont emprunté au modèle parisien, c'est l'esprit de nouveauté et d'universalité, d'art et d'enthousiasme. Aussi ne cherchez là ni « Epilogues » à la Gourmont, ni chroniques mensuelles, ni lettres de tous les pays du monde. — Que dis-je?... Vous y trouverez, au contraire, un article contre le goût francisé; — un tel article eût, sans doute, semblé un délit à ceux qui fondaient autrefois des « Mercures ». — L'article auquel je fais allusion est de Don Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, et commence ainsi :

« Moi qui ai passé une bonne partie de ces dernières années à cultiver ma manie mysogallique et à lancer toutes sortes d'invectives et d'anathèmes contre la presque exclusive influence française et en particulier contre les « mercuriels » et les « alcanesques » qui formèrent leur esprit au *Mercure de France* et à la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, de F. Alcan, je viens ici continuer ma campagne et tâcher de me faire entendre. »

Mais tout de suite on acquiert la conviction que si M. de Unamuno, suivant son esprit antifrançais, est disposé à continuer sa campagne, les doctes contradicteurs ne lui manqueront pas dans le sein même du *Nuevo Mercurio*. Parmi ceux qui ont collaboré au premier numéro, nous remarquerons, en effet, Ruben Dario, qui n'en est plus à sa première lance rompue contre de Unamuno en faveur de la poésie française.

En plus de Ruben Dario et de Unamuno, ont collaboré au premier numéro : Max Nordau, Jean Moréas, Guglielmo Ferrero, Salvador Rueda, A. Nervo, A. Ibels, Pierre Jan, F.-T. Marinetti, Chocano, Martinez-Sierra, Gonzalez-Blanco, Ch. Rudy et M. Ugarte — ce qui nous donne une belle idée de cosmopolitisme de la nouvelle revue, où les Italiens, les Allemands et les Anglais figurent au milieu des Français et des Espagnols (Espagnols d'Espagne et d'Amérique).

En résumé : l'apparition du *Nuevo Mercurio* et le succès de son premier numéro qui, suivant la presse madrilène, a été reçu avec enthousiasme par le public lettré, montrent qu'il manquait à l'Espagne une revue littéraire, et, de plus, que l'influence du *Mercure de France* est chaque jour plus grande — ce qui ne peut pas manquer de nous causer une bien vive joie.

E. GOMEZ-CARRILLO.

VARIÉTÉS

Exposition internationale des Beaux-Arts de Monte-Carlo. — L'Exposition de peinture de Monaco est, sur la Riviera, un événement d'art et de mondanité qui complète brillamment l'ensemble des manifestations artistiques de ce petit pays privilégié. Elle est placée sous le patronage de Carolus Duran, Detaille, Gabriel Ferrier, Gervex, Jules Lefebvre, Denys Puech, Aublet, Billotte, Dagnan-Bouveret, Jean-Paul Laurens, Albert Maignan, etc... Le président du comité est M. Bonnat.

Ce groupement de noms donne au Salon monégasque une allure quasi-officielle. On y retrouve la plupart des peintres consacrés par le public parisien en une sélection habilement faite. Qu'on n'attende donc point ici une nomenclature d'artistes qui par ailleurs sont parfaitement notoires et sur lesquels tout a été dit, en mal et en bien, suivant le parti du critique.

Je rappellerai donc pour mémoire que le salon monégasque contient un portrait de Bonnat; une odalisque de Comerre; une esquisse assez curieuse de Cormon, *Faunes et faunesses;* un *Dionysos endormi* de Gustave Courtois; *le Retour de la charge* de Detaille; un portrait de *Déroulède* de G. Ferrier; etc., etc...

La part étant faite à l'Institut, qu'on me permette de noter, parmi de moins illustres, les préférences que voici, au hasard de la promenade: de M. P. Bergeret, *le Buffet*, jolie nature morte finement traitée; de Carlo Brancaccio, un bon paysage provençal; de F. C. Cachoud *l'Heure paisible*, qui est d'un artisan probe et d'un artiste sensible; de J. Grün, un effet de lumière d'une touche nuancée; de C. Kufferath, *les Vieux Chaumes normands*, dont on aime la facture simple et l'ingénuité émue.

Le Clair de lune de M. Chabanian manque de transparence et sa mer est quelque peu factice; ne nous arrêtons point devant ce Chocarne-Moreau (H. C.) et notons plutôt ce Dagnac-Rivière, artiste dont me plaisent la matière émaillée et l'harmonie discrète; M. Didier-Pouget expose ses éternelles bruyères, passons. Avec *le Platane* de Gagliardini nous goûtons enfin un plaisir complet et nous nous affranchissons de l'école, du musée.

Il y a cependant des qualités de composition dans *la Femme aux Hortensias*, de Laissement, mais quelle froideur dans la lumière !

Un peu plus loin M. Jules Lefebvre cherche vainement à nous émouvoir avec une Madeleine pleurant sur un Christ,dont on n'aperçoit que les pieds.

M. Louis Mayer expose un intérieur bourgeois: tout est clos; par les volets filtre un soleil d'août; et l'on sent dans ce joli petit tableau la torpeur où s'endorment les choses. Voilà qui est d'un artiste. Quel-

ques noms encore : Montenard, Nozal, Nardi, Place-Canton, paysagistes appréciés.

De Rochegrosse une charmante petite nudité arabe; de Paul Sain, *les Régates*, pochade amusante; de F. Sabatte, *le Petit Porche*, impression juste et triste d'un coin d'église; de Truchet, une étude sans importance, mais où se retrouve la sincérité habituelle de l'artiste ; de Spiridon, un grand portrait du Prince de Monaco; le Prince est représenté en officier de marine, à bord de son yacht; et sur cet océan qu'il aime il a son regard énergique et gai. Le portrait est d'une ressemblance frappante.

Citons encore *le Vieux Port* de Marseille, par Tkatchenko; *Echo d'amour*, par Vasarri; un paysage de Vauthier; *les Vaches*, de Voisard-Margerie; puis de J.-J. Weerts une grande toile : *France !* où l'on aperçoit deux jeunes personnes en cheveux, couchées à terre, éplorées et nostalgiques, et qui tendent leurs bras vers un poteau-frontière ; ces deux personnes sont l'Alsace et la Lorraine. N'en parlons jamais, n'y pensons pas toujours !

Non loin de là M. Wagrez expose une *Mousse de Champagne* qui ferait merveilleusement pour un tableau-réclame de Rœderer ou de J.-H. Mumm. Enfin terminons en signalant la curieuse impression si justement notée de *la Procession* à Fontarabie du peintre Henri Zo, et *la Femme au Jardin*, de Lorand de Zubritzky, qui est d'un artiste délicat et franc.

On le voit, malgré cette brève énumération, ce ne sont pas les bonnes toiles qui manquent et il y a pour le promeneur plus d'une heureuse impression à recueillir au cours de sa visite. L'éclectisme est la note dominante au salon de Monte-Carlo. Pour ma part je souhaiterais qu'il fût plus large encore, et notamment qu'on réservât une plus grande place aux jeunes artistes modernes; je regrette qu'on ne rencontre ni Hélène Dufau, ni Caro-Delvaille, ni Zuloaga, ni La Gandara, ni tant d'autres de recherches plus avancées. Les tendances de cette Exposition sont sages et modérées.

L'intérêt serait plus vif et le rôle des organisateurs plus intéressant si l'on faisait appel aux novateurs qui sont, n'en doutons pas, les maîtres de demain.

ALFRED MORTIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Willy Reichel : *A travers le Monde;* Gittler. » »

Histoire

Léon Bloy : *L'Epopée byzantine;* Blaizot. 4 »

Emile Bourgeois et E. Clermont : *Rome et Napoléon III;* Colin. « »

Jacob Burckhardt : *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. Schmitt; Plon, 2 vol. 7 »

Georges Lenôtre : *Les Massacres de Septembre ;* Perrin. 3 50

Augustin Regnault : *La France sous le second Empire ;* Messein. 3 50

Littérature

Paul Baillière : *Poètes allemands et poètes anglais ;* Lemerre. 3 50

Léon Bazalgette : *Emile Verhaeren ;* Sansot. 1 »

Léon Bloy : *La Résurrection de Villiers de l'Isle Adam,* avec une reproduction du monument de Frédéric Brou ; Blaizot. 4 »

Albert Cassagne : *Versification et métrique de Baudelaire ;* Hachette. 3 »

Albert Cassagne : *La Liberté de l'art pour l'art chez les derniers romantiques et les premiers réalistes ;* Hachette. » »

Eugène Crépet : *Charles Baudelaire,* étude biogr., revue et mise à jour par Jacques Crépet, suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau ; Messein. 3 50

René Gillouin : *Maurice Barrès ;* Sansot. 1 »

Poésie

Remy Broustaille : *La Chanson des Gueuses ;* Messein. 3 50

Louis Chollet : *Reflets sur la route ;* Lemerre. 3 50

Jacques de Dampierre : *La Couronne de lierre ;* Sansot. 3 50

Edouard Deverin : *Le Passant qui regarde ;* Sansot. 2 »

Louis Mandin : *Ombres voluptueuses ;* Sansot. 3 50

Léon Vanoz : *Poèmes ;* Sansot. 3 50

Publications d'art

Christian Cherfils : *Canon de Turner ;* Messein. 3 50

Louis Gillet : *Raphaël ;* Librairie de l'art ancien et moderne. 3 50

Giorgio Vasari : *Vie des peintres italiens, I. Filippo Lippi et Botticelli,* trad. de T. de Wyzewa ; Gittler. 1 »

Questions religieuses

Lucien Choupin : *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires ;* Beauchesne. 4 »

Maurice Masson : *Fénelon et Mme Guyon ;* Hachette. 3 50

Abbé Naudet : *Dieu ne meurt pas ;* Bloud. » 60

F. Strowski : *Histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle. De Montaigne à Pascal ;* Plon. 3 50

Roman

Paul Acker : *Le Désir de vivre ;* Calmann-Lévy. 3 50

Paul Adam : *Les Feux du sabbat ;* Biblioth. des Auteurs modernes. 3 50

Johan Bojer : *La Puissance du Mensonge,* trad. du norvégien par Guy-Charles Cros ; Calmann-Lévy. 3 50

Curnonsky : *Demi-Veuve ;* Méricant. 3 50

Adolphe Darvant : *Mémoires d'un Trésorier général ;* Albin Michel. » »

Edgy : *Ames inquiètes ;* Flammarion. 3 50

E. Joliclers : *L'Aimée ;* Lemerre. 3 50

Jacques Labour : *Plus haut ;* Stock. 3 50

Maurice Paléologue : *Le Point d'honneur ;* Plon. 3 50

Henry Pauffin de Saint-Morel : *Le Bouton de cristal ;* Juven. 3 50

M. Reepmaker : *Le Gouffre de la liberté ;* Stock. 3 50

Collette Willy : *La Retraite sentimentale ;* « Mercure de France ». 3 50

Hélène de Zuylen de Nyevelt : *Le Chemin du souvenir ;* Juven. 3 50

Sociologie

Bakounine : *Œuvres, II ;* Stock, 3 50

Emile Flourens : *La Liberté de l'esprit humain ;* Garnier. 1 »

Jeanne Leroy-Allais : *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité ;* Maloine. » »

A. Vuibert : *Annuaire de la Jeunesse,* 1907 ; Vuibert et Neny. 3 50

Maurice Wilmotte : *Trois semeurs d'idées ;* Fischbacher. 3 50

Théâtre

P. d'Estournelle de Constant : *Pygmalion,* drame d'après Basiliadès ; Lemerre. 2 50

Jules Lemaître : *Théâtre, II ;* Calmann-Lévy. 3 50

Voyages

J. Delbecque : *A travers l'Amérique du Sud* ; Plon. 3 50

E. Gomez Carrillo : *Terres lointaines*, trad. de l'espagnol par Ch. Barthez ; Garnier. 3 50

Paul Houyoux : *La Grande Grèce. De Stamboul à Naples* ; Bruxelles, Dechenne. 1 50

Maurice Maindron : *Dans l'Inde du Sud (le Coromandel)* ; Lemerre. 3 50

Jean Ricquebourg : *La Terre du Dragon* ; Sansot. 3 50

Henri Vuagneux : *Courbevoie et ses environs* ; Poissy, Imprim. Lejay et Lemoro. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de théâtre. — Les spectacles populaires. — Un trust artistique. — Le professeur A. D. Xenopol à la Sorbonne. — Le corps de Wallenstein. — L'esprit pratique tchèque. — Le père des Trois 8. — Science et foi. — Superstitions. — Le sort des poètes en Italie. — L'ombre de Chateaubriand. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

A propos de théâtre, M. Maurice de Faramond nous adresse la lettre suivante :

Paris, le 15 février 1907.

Cher Monsieur,

Dans le numéro du 1er février du *Mercure de France*, a paru, sous la signature de M. Gabriel Boissy, un article où cet écrivain, à propos de théâtre, tout en exposant ses vues sur la question, s'ingénie à ranger les auteurs nouveaux en catégories.

M. Boissy ne craint pas de mettre côte à côte, sous une trompeuse étiquette, les auteurs les plus différents, et d'en oublier même d'importants ; mais je n'ai pas mission de parler de tous.

Je veux seulement protester ici contre la manière, aussi injuste qu'inexacte, dont me traite votre collaborateur. D'après lui, je serais, *paraît-il*, affilié aux tendances de Quelques-uns, qui prétendent inventer tout entier le nouvel art tragique et dramatique. *Affilié !* C'est se moquer, je pense, que de me dire affilié à des tendances, dont j'ai été le principal promoteur, pour lesquelles j'ai toujours, de toutes mes forces, lutté, non seulement par des paroles, mais par des œuvres, dont quelques-unes sont connues, et ont été jouées (je ne parle que de celles-là) : *La Noblesse de la Terre* (à l'Œuvre, 1899) ; *Monsieur Bonnet* (à l'Œuvre, 1900) ; *Poupou* (au Théâtre populaire, 1903) ; *Jesserand, avoué* (au Théâtre populaire, 1904). La date de représentation de ces drames est assez éloquente. Ne prouve-t-elle pas que j'ai, aussitôt que quiconque, et plus tôt même, fait représenter des ouvrages d'ACTION LYRIQUE, DE MŒURS MODERNES, DE STYLE SYMPHONIQUE, les uns pour le plein air, les autres pour des salles closes, mais tous uniquement basés sur L'OBSERVATION SYNTHÉTISÉE DE LA VIE ?

Les idées qu'émet d'autre part M. Boissy à propos du Théâtre de l'avenir sont fort belles. J'ai eu l'honneur d'en exprimer de semblables, à une époque où c'était encore moins facile qu'aujourd'hui.

D'autres en ont fait autant. Et il est particulièrement heureux qu'un écrivain de valeur propage ces idées parmi les lecteurs du *Mercure*. Mais puisque cet écrivain semble être un organisateur, et qu'il veut, en définitive, comme suprême but, enrayer de toute son énergie l'imitation des modes traditionnels, pour installer à la place un Drame qui soit le Drame français, est-ce une bonne tactique de sa part que de commencer par vouloir éloigner, sinon supprimer tout à fait, ceux qui, somme toute, ayant les mêmes adversaires, furent les premiers à l'action, et espèrent bien du reste y triompher ?

Je vous serais très obligé, cher Monsieur, de faire paraître cette lettre dans le prochain numéro de la revue.

Avec tous mes remerciements d'avance, et l'assurance de mes sentiments bien sympathiques,

MAURICE DE FARAMOND.

§

Les spectacles populaires. — M. Gabriel Boissy a reçu la lettre suivante :

Mon cher ami,

Je lis, dans *Mercure*, votre excellente et complète étude sur *les Spectacles en plein air et le Peuple*. Complète, sauf pourtant en un point, auquel vous me permettrez d'accorder quelque importance. « Des revues — dites-vous — en de nombreux articles, ont étudié le problème ; plusieurs ont présenté des projets de Théâtre du Peuple... » — *Des* revues ?.. Plusieurs ?.. — Soit ! — Tout de même, avouez qu'*une* revue surtout s'y est particulièrement et passionnément attachée, à ce problème, depuis tantôt dix ans... Avouez qu'*une* revue surtout, sous les directions successives, mais obstinées, de Lucien Besnard, d'Eugène Morel, d'Alphonse Séché, par l'étude, la discussion, les projets, les congrès, les concours, et la polémique même, a *créé* et *imposé*, en France, cette question du Théâtre du Peuple ; — que la même revue a provoqué la mission officielle de M. Bernheim qui devait aboutir, hélas ! aux Trente ans de Théâtre ; — que la même revue n'a cessé de réclamer l'admission aux conciles officiels des ouvriers de la première heure, systématiquement écartés : Pottecher, Rolland, Beaulieu, Berny, — que la même revue passe encore son temps à défendre contre les déformations politiciennes et les exploitations démagogiques, la haute et grande conception d'art que ceux-là avaient apportée ; — que la même revue, enfin, vient de réunir un *Comité des fêtes du Peuple*, qui veut tenter (comme vous) de grandir et d'embellir l'un par l'autre l'instinct populaire, ravalé aux plus grossières réjouissances, et l'art dramatique, énervé aux plus ineptes divertissements mondains.

Sachez encore que ce *Comité des fêtes du Peuple* a préparé pour le 14 juillet une première fête dramatique qui sera, je crois, une assez belle manifestation de ce que vous appelez le *drame français* ; — et qu'il demande actuellement pour la réaliser, le concours de ces pouvoirs publics, dont Georges Polti raille si agréablement l'intervention, dans le même numéro de *Mercure*, où vous-même y faites un si éloquent et (à mon sens) un si légitime appel.

Dites cela, mon cher ami, je vous en prie : cela rentre dans votre sujet. — Que, moyennant 375 francs de souscription annuelle, la rue de Valois, quand elle réunit des commissions, prétende ignorer la *Revue d'Art dramatique*, et la besogne qu'elle a faite : c'est dans l'ordre, et sans doute il a pour cela des raisons... d'Etat ! — Mais vous, qui êtes indépendant, et qui êtes équitable, soyez plus généreux, que diable ! Attribuez-nous, laissez-nous au moins le mérite de nos efforts. Ce sera justice. Et cela nous fera plaisir. Nous n'y sommes pas habitués.

Votre dévoué,

JEAN MARGUERITE,

Rédacteur en chef de la *Revue d'Art dramatique*.

§

Un trust artistique. — M. Carnegie a fondé à Pittsburg un Institut artistique et chaque année une Exposition y réunit un certain nombre d'œuvres de peintres de tous pays. A cette occasion, un jury international distribue des prix et M. Carnegie fait ses achats. A Londres, à Paris, à Munich, à La Haye fonctionnent des *comités consultatifs nationaux*. Ainsi s'exprime une plaquette explicative qui est adressée aux artistes invités. Mais ce que la plaquette ne dit pas, c'est que ces jurys consultatifs fonctionnent comme jurys éliminatoires, à Paris du moins, et écartent même les peintres recevant la plaquette d'invitation.

Il en résulte que, pratiquement du moins, si même involontairement, les prix de l'Institut Carnegie se trouvent *trustifiés* par les membres du comité consultatif ou du moins par ceux d'entre eux qui songent à assister aux séances. C'est ce dont témoignent les listes suivantes, surtout si l'on veut bien se rappeler les liens artistiques qui unissent les membres de la société fermée qui chaque année organise l'exposition de la galerie Georges Petit.

MEMBRES DU COMITÉ CONSULTATIF POUR PARIS	PRIX ET MENTIONS
Dagnan-Bouveret.	1896 2e médaille. Raffaëlli, 5.000 fr.
Walter Gay	1899 3e médaille. Dauchez, 1.000 fr.
Lhermitte	1899 Mention. L. Simon —
Ch. Sprague Pearce	1900 1re médaille. Dauchez, 7.500 fr.
Raffaëlli	1901 Mention. Le Sidaner —
Aman-Jean	1905 1re médaille. L. Simon. 7.500 fr.
Cottet	

Peut-être, après tout, le ministre des Beaux-Arts de M. Carnegie considère-t-il que l'art français est suffisamment représenté par les exposants de la galerie Georges Petit. Mais alors, pourquoi envoyer à d'autres artistes qu'aux membres de cette société privilégiée des invitations destinées à demeurer platoniques? Pourquoi a-t-on demandé de *Pittsburg* à M. B... il y a quelques années d'envoyer un tableau qu'on lui désignait particulièrement et qu'il dut emprunter à un collectionneur pour apprendre ensuite que la commission consultative l'avait « recalé » à Paris?

Ou encore M. Carnegie et son représentant ignorent-ils que leur Institut a été *trusté* en France par des artistes de grand talent sans doute, mais qu'on ne saurait sans exagération considérer comme les représentants exclusifs de l'art français.

Et cela expliquerait le succès un peu déconcertant d'artistes, honorables, comme Dauchez ou Le Sidaner, en même temps que la pauvreté singulière du palmarès en noms français (5 noms sur 45).

Il faut espérer que le « Director of Fine Arts », John W. Beatty. M. A., ministre des Beaux-Arts de M. Carnegie, tiendra à s'expliquer à ce sujet, au moins dans le prochain envoi de plaquette d'invitation *modèle A*.

§

Le professeur A. D. Xénopol à la Sorbonne. — Triomphe et exultation en Roumanie : pour la première fois, depuis que le pays se nourrit de culture occidentale, il va faire un acte de réciprocité dont le sentiment national n'est pas peu flatté et que les journaux roumains annoncent ainsi : « L'un d'entre nous aura l'honneur d'enseigner *enfin* quelque chose à ceux qui nous ont jusqu'à présent comblés de leurs dons intellectuels. » Le grand historien roumain A. D. Xénopol fera en avril-mai un cours libre en Sorbonne. Avec une belle assurance d'attirer et de retenir, malgré l'approche des examens, un auditoire assez nombreux, le doyen des professeurs de l'Université de Jassy a décidé de se rendre dès ce second semestre à l'invitation de l'Université de Paris, sans attendre au début de la prochaine année scolaire, comme il en avait reçu le conseil. L'auteur des *Principes fondamentaux de l'Histoire* reprendra en une douzaine de conférences la thèse même de son ouvrage, revue et complétée : il s'agit pour lui de ne plus laisser formuler la méthode, le but et les principes de l'histoire par d'autres penseurs que les historiens eux-mêmes, de la prémunir contre la méthode exclusive des sciences naturelles « qui croient pouvoir occuper à elles seules tout le domaine de la vérité », de protester du caractère définitivement scientifique de l'histoire, trop longtemps et com-

munément encore considérée comme un art, enfin, — et c'est le point nouveau et réellement original de son œuvre, — d'établir la théorie et le système de la science historique.

§

Le corps de Wallenstein. — Les récentes recherches du Dr Karl Siegl, archiviste de la ville de Eger, ont apporté quelques détails nouveaux sur la mort de Wallenstein et les traitements infligés à son cadavre.

Il aurait été assassiné peu après neuf heures du soir, le 25 février 1634. La nuit était froide et il neigeait en tempête. Immédiatement après le crime, le corps fut transporté de l'Hôtel de Ville au château de Eger et déposé là dans une cour où gisaient déjà les fidèles Illo, Terzky, Kinsky et Neumann. Ils y restèrent jusqu'au 27, jour d'arrivée d'Octave Piccolomini, qui, sans attendre la réponse de l'Empereur aux instructions demandées par Buttler et Gallas, ordonna de transporter les cadavres à Mies et « de les exposer à la place la plus infamante ». Gallas, outré de cet ordre arbitraire, les fit enterrer, aussitôt arrivés à Mies, dans l'église des Franciscains. En mai 1636 seulement, le cercueil de Wallenstein fut remis à sa veuve et transporté à la chartreuse de Walditz, près Iitschin. Au dire d'un moine de l'endroit, le corps, entièrement nu, était comprimé dans le cercueil beaucoup trop petit et grossement charpenté. En 1744, enfin, les restes de Wallenstein furent mis dans une bière de métal, et à la suppression de la Chartreuse transportés en grande pompe dans la chapelle de Sainte-Anne, au château de Münchengrætz.

§

L'esprit pratique tchèque. — Après la suppression des cartes de visite au nouvel an, la suppression du coup de chapeau dans la rue. — Le conseil communal de Chrudim, en Bohême, vient d'afficher une ordonnance par laquelle, du 1er novembre au 30 avril, les hommes sont invités, sous prétexte du froid, à remplacer le salut en ôtant leur chapeau par un geste de la main à la façon militaire ou par une inclination. *Seulement,* le droit à l'abstention d'ôter son couvre-chef doit s'acheter moyennant le prix d'une « couronne » en faveur des pauvres, versée contre quittance à un hospice désigné.

Les trois quarts de la population mâle de Chrudim obtempèrent. L'histoire ne dit pas si la quittance s'épingle au chapeau.

§

Le Père des Trois 8. — Le *Mercure* du 15 février désignait ainsi le Pr. Hufeland qui, en 1824, écrivait :

La division la plus naturelle de la journée est certainement celle-ci : huit heures de travail, huit heures de repos, et huit heures tant pour prendre les repas que pour causer familièrement et se récréer.

L'*Histoire des Sévarambes* (1), de Vairasse d'Alais, publiée en 1677, renferme un texte qui est à peine moins précis. Sévarias, législateur des Sévarambes, voulant réglementer l'activité de ses concitoyens :

(1) Paris, 1677, 2 v. in-12. — Réimprimé dans la *Bibliothèque des Voyages Imaginaires*. Amsterd., 1787-1789, in-8°, t. V.

... partagea le jour en *trois parties égales*, et il destina la première de ces parties au travail, la seconde au plaisir, et la troisième au repos. — T. I, p. 279.

Ce n'est donc pas dans un « paisible traité d'hygiène » qu'il faudrait chercher la première formule des « trois 8 », mais plutôt dans un voyage imaginaire, beaucoup lu et souvent utilisé par les « philosophes » du XVIIIe siècle.

§

Science et foi. — Le Consistoire évangélique-luthérien saxon vient de se rendre aux exigences de la médecine moderne: à la demande du collège médical de Dresde, il a accepté d'introduire la pratique du *calice individuel* pour la communion, comme cela se fait déjà en maintes parties de la Prusse.

§

Superstitions. — On connaît la coutume, subsistante dans certaines contrées de l'Angleterre, de faire endosser les péchés d'un mort à un pauvre diable de bonne volonté qui accepte, moyennant quelque monnaie, de manger un pain préalablement posé sur le cadavre. Il a existé en Bavière une pratique superstitieuse plus répugnante et qui n'avait même pas le mérite de servir à soulager l'âme du défunt. Une ordonnance du 7 juin 1803 la fit cesser en raison du danger réel qu'elle présentait dans les cas de mort par maladies contagieuses. Les parents et amis se réunissaient dans la chambre mortuaire pour réciter des chapelets jusqu'au moment de l'enterrement, et la tradition voulait qu'on leur offrît des galettes dont la pâte avait *levé* dans un linge blanc étendu sur le mort.

§

Le sort des poètes en Italie. — A propos d'un appel lancé au public par M. Domenico Oliva, l'illustre critique italien, pour venir en aide à « un poète qui souffre », et dont le journal qui publia l'appel généreux ne dit point le nom, on a réuni en quelques jours une somme de près de 4000 francs, ce qui est assez joli. Mais les Italiens ne veulent pas en rester là. Ils pensent à prévenir la misère des littérateurs.

Un écrivain, M. J. M. Palmarini, ne craint pas de déclarer dans les colonnes d'un grand quotidien que le gouvernement a le devoir de penser à la fortune des poètes. Il propose en conséquence que 50 pensions viagères soient créées dans le but de permettre aux littérateurs en détresse, qui se seraient déjà signalés par la publication de quelques centaines de pages en prose ou en vers, de toucher la somme assez respectable de 6000 francs par an. Un règlement assez rigoureux surveillerait la distribution des revenus. On se rend facilement compte que de tels avantages sont bien supérieurs à nos prix, nationaux ou autres, donnés en une seule fois. Mais cette proposition est celle d'un poète. Aux politiciens à dire le dernier mot.

§

L'Ombre de Chateaubriand. — Ceci nous parvient manuscrit sur du papier à lettres du *Journal des Débats* et sans signature :

Extrait du Sottisier du *Mercure :*

« On en vit à Aulnay-sous-Bois, près des arbres que Chateaubriand abrita de « son ombre. — *Débats* 1er février. »

Extrait des *Mémoires d'Outre-Tombe*, par Chateaubriand, ancien collaborateur du *Mercure*... et des *Débats* (édition Biré, tome I, page 2) :

« Les arbres que j'y ai plantés prospèrent ; ils sont encore si petits que je leur « donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. »

Voila qui est bien. Mais le rédacteur des *Débats* cité dans le Sottisier avait tout de même oublié d'allumer sa lanterne.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA RÉTRAITE SENTIMENTALE, roman, par Colette Willy. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel :

— Oui, Madame, des plis à foison et partout, sans oublier les enfants. — *L'Intransigeant*, 16 février.

Pendant la dernière réception à l'Académie, on a beaucoup parlé du fauteuil resté vide après la mort de Brunetière, que les conservateurs voudraient voir remplacé par le poète Verlaine. — *Rivista di Roma*, 25 janvier.

Deux boules de neige, une blanche et une noire, etc. — A. ALLAIS ET J. SOUDAN : *Dans la peau d'un autre. Le Journal*, 8 février.

De transaction à trahison, il n'y a même pas la différence d'étymologie. — HENRY BERENGER. *L'Action*, 14 février.

Le citoyen a certainement lu le vers célèbre de Racine :

« La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? »

Sottise du *Sottisier* attribuée au *Journal de Rouen*, 28 novembre.

Il est *cruel* et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
L'écho des souvenirs lentement s'élever,
Comme les carillons qui chantent dans la brume.

Supplément littéraire du *Figaro*, 16 février : M. JACQUES VONTADE, citant Baudelaire.

La Constipation et son Traitement rationnel. Voilà, certes, un titre alléchant, etc. — Dr E. RENOUARD, *Bulletin psycho-magnétic*, janvier.

La revue *Antée* est en vente :
BELGIQUE : à Bourges, Brest, Caen, Cherbourg, Dijon, Lille, Lyon, Marseille, Nancy, etc.
SUISSE : à Genève, Lausanne, Tournai, Verviers, etc. — *Antée*, janvier.

Leurs majestés retourneront alors, par terre, en Angleterre, et seront à Londres le 26 ou le 27 avril. — *Le Journal*, 29 janvier.

C'est ce qu'on appelle, dans le langage populaire, « appliquer un notaire sur une jambe de bois ». — E. DRUMONT. *La Libre Parole*, 27 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces

sont exclusivement reçues

PAR M. CLAUDE

6, rue Vivienne, 6.

BOULD DE LA VILLETTE, 46.
Contenance 922 m. Rev. 11.435 fr. *M. à pr. 120.000 fr.* à adj. s. 1 ench., ch. not, 12 mars, Me THÉRET, n. 24, boulv. Saint-Denis.

BULLETIN FINANCIER

Le fameux projet d'impôt général sur le revenu est maintenant connu. On l'a disc
on le discute, et on le discutera longtemps encore. Il supprime la contribution fonc
des propriétés bâties, celle des propriétés non bâties ; la cote personnelle mobil
l'impôt sur les portes et fenêtres, les patentes, etc, qui représentaient un revenu an
de plus d'un milliard. Ces ressources budgétaires, on prétend les demander désorm
aux *revenus* des propriétés bâties, à ceux des propriétés non bâties et des capitaux m
liers, à raison de 4 o/o de ces revenus ; aux bénéfices du commerce, de l'industrie,
charges, des offices, des exploitations agricoles, à raison de 3,5o o/o de ces bénéfi
Quant aux traitements publics et privés, aux salaires, aux pensions et rentes viagè
aux produits des professions libérales et lucratives, ils verseront à l'Etat seulement 3 c
Les Parisiens ne contribueront à ces ressources qu'à partir de 2.5oo fr. de revenus
les habitants de la province qu'à partir de 1.25o fr.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail de ce projet de loi. Retenons seulem
qu'il inquiète fort les capitalistes et que cette inquiétude s'est manifestée par un fléc
sement général du marché. Ce fléchissement n'a pas persisté parce qu'on espère qu
projet Caillaux sera tout au moins modifié profondément par le Parlement. Il n'en
pas moins certain que le marché demeure hésitant.

Notre 3 o/o, qui lui aussi sera imposé, est à 95,5o, l'Extérieure à 95,25, le Turc u
à 96,87. Les fonds russes marquent un sensible recul, dû aux élections peu favorables
la Douma : le 5 o/o 1906 s'inscrit à 88,37, le 4 o/o 1901 à 75,3o, le 3 o/o 1896 à 6o
le 3 o/o 1891 à 62,10.

Les établissements financiers avaient baissé de 10, 20, 3o points à la suite du dépô
projet Caillaux ; ils ont un peu repris depuis quelques jours. Nous trouvons le Lyon
à 1.224, le Comptoir à 693, la Société Générale à 667.

Les opérations projetées sont remises jusqu'à nouvel ordre.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en **France**. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois..........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.